LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC (page 32)

L'EXPRESS

28 DECEMBRE. — N° 288 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

L'EXPRESS SOUHAITE POUR 1957...

L'ANNÉE MOLLET EN DOUZE DESSINS

LA PIÈCE QUI FAIT RIRE MOSCOU

mimée par J.-L. Barrault

PRISSIPKINE (JEAN-LOUIS BARRAULT)
« Moi, je suis un homme qui a des perspectives historiques »
Maiakovski (*La Punaise*)

CETTE SEMAINE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — 1956 disparait. Enterrons l'année Mollet en 12 dessins et oublions-la. Comment s'annonce 1957 ? Dans le domaine intérieur comme sur le plan international — et aussi à propos d'affaires non politiques, sciences, justice, médecine, sports, spectacles — « L'Express » l'accueille avec des vœux qui ne sont nullement platoniques et un optimisme qui n'est nullement de commande. Sur beaucoup de points — et sur l'essentiel, la paix dans le monde, on est en droit de penser que les hommes pourront agir en 1957 avec sagesse et discernement, après la tragique alerte qui les a conduits jusqu'au bord du gouffre.

De grandes options se poseront pour la France qui portent des noms barbares : Marché commun, Eurafrique, Euratom. La France s'intégrera-t-elle à l'Europe ? Ou à l'Afrique ? Georges Boris démonte ici le mécanisme et les mirages de l'Eurafrique. Il faut noter que pour la première fois, la France ose procéder à des élections générales sans pressions administratives dans un territoire d'outre-mer, le Cameroun, où elle a pris des initiatives politiques hardies.

PARIS EN PARLE. — Une pièce savoureuse fait courir et rire Moscou : La Punaise, de Malakovski, poète révolutionnaire et anticonformiste, idole de la jeunesse russe, qui l'écrivit il y a trente ans pour moquer les communistes trop pressés. « L'Express » la publie intégralement. Et Jean-Louis Barrault, de passage à Paris entre deux tournées à l'étranger, a bien voulu en mimer quelques scènes pour nos lecteurs.

(En page 3, le détail de notre sommaire.)

Le Mont d'Arbois ★★★★

MEGÈVE

Tél. : 503

CONDITIONS EXCEPTIONNELLES EN JANVIER

★ ★ ★ ★ ★

COURRIER

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8e)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER (rappelé)

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTÉ, Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET
LETTRES : François ERVAL
PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE
SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Jean-Claude BRISVILLE, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Gabriel Marcel nous écrit

Monsieur le Directeur,

Ce n'est pas sans répugnance et sans une profonde tristesse que je me décide à répondre à l'article injurieux dans lequel, piétinant ce qui fut naguère une amitié, M. Mauriac m'a pris à partie la semaine dernière. Cette mise au point est indispensable parce que vos lecteurs, n'ayant pas lu l'article que j'ai publié dans *La France catholique* du 14 décembre, risquent de s'en faire l'idée la plus inexacte.

Non certes, ni Jean de Fabrègue ni personne ne m'a poussé à l'écrire. C'est mal me connaître que me croire capable de céder à des pressions, c'est moi qui l'ai proposé au directeur de *La France catholique*. Je regrette seulement que, sans me demander une autorisation que *j'aurais refusée,* on ait cru pouvoir modifier le titre de cet article qui était simplement : « Dérèglement de l'esprit », et non pas : « Quand le dérèglement de l'esprit tisse les excuses de la trahison ».

Il s'agissait pour moi, avant tout, de dénoncer comme abusive la démarche par laquelle, anticipant sur un événement à venir, on croit pouvoir s'y installer pour juger — pour absoudre ou pour approuver — à partir de cet événement, le comportement de ceux qui en fait l'ont préparé. C'était là en effet un raisonnement qui avait été tenu devant moi. C'est seulement dans cette perspective que j'ai comparé le cas d'André Mandouze à celui des collaborateurs qui, jugeant la victoire allemande certaine, s'y établissaient par avance pour justifier leur conduite présente. Non seulement je n'ai pas écrit qu'André Mandouze était un traître, mais j'ai parlé des actes qui, *à tort ou à raison,* lui sont reprochés ainsi qu'à ses amis. J'ajouterai cependant ceci — et je suis sûr de parler au nom d'innombrables Français : en aucun temps on n'aurait jugé tolérable qu'un universitaire, à moins qu'il ne fût expressément mandaté pour ce faire par ses chefs hiérarchiques, prît des contacts réguliers avec des hommes étroitement liés à ceux qui tuent nos soldats et massacrent des civils sans défense. Une telle aberration suppose et consacre la disparition de l'Etat. Et si on a eu peut-être raison de mettre André Mandouze en liberté provisoire, il est profondément choquant qu'il ait été autorisé à reprendre ses cours.

Je n'ai jamais dit ni pensé que la soviétisation de l'Afrique du Nord était certaine au cas où l'Algérie deviendrait indépendante. J'ai dit que c'était une possibilité redoutable ; et M. Soustelle, qui la craint, connaît un peu mieux la question que M. Mauriac. Celui-ci, il est vrai, semble refuser d'admettre que puisse être envisagée une rupture des liens qui unissent la France et le Maghreb. Je le note avec satisfaction. Mais de grâce, qu'il se mette d'accord avec son ami Robert Barrat. Celui-ci déclare, dans *Témoignage chrétien,* avec une assurance prophétique qui fait frémir : *l'Algérie sera indépendante.*

Je crains à la vérité que ces hommes ne soient surtout unis par une haine commune des Français d'Afrique — et aussi par une étrange sentimentalité, celle qui fait écrire à votre collaborateur que même ces furieux qu'il s'agit de ramener sont aussi nos amis. Ils riraient bien, et de quel rire, ces furieux, s'ils pouvaient lire cette phrase. Et Nasser, qui les a armés, est-il aussi notre ami ? Et les Soviétiques ? On demande à savoir *qui n'est pas notre ami ?* Mais, hélas ! on croit connaître la réponse. C'est une mentalité de guerre civile que l'auteur de *Souffrance et Bonheur du chrétien* s'évertue à promouvoir — avec quel succès !

Pour finir, je dirai que, contrairement à ce qu'il affecte de croire, je ne pense nullement que l'ordre — ou le désordre — ancien, puisse être perpétué en Algérie. Moi aussi, je crois à la nécessité d'instaurer une authentique communauté franco-musulmane, et il faudra à tout prix que cette fois les promesses faites soient tenues. Autrement, c'est le désastre.

La grande différence, probablement la seule, entre moi et ceux qui m'attaquent, c'est que, devant ce tragique problème, ma position n'est pas passionnelle. Je demande d'abord à être éclairé. Il faut avouer que c'est difficile.

Veuillez croire, monsieur le directeur, à l'assurance de ma considération distinguée.

GABRIEL MARCEL,
de l'Institut.

Bravo Mauriac !

Bravo ! une fois de plus, à François Mauriac. Beaucoup de catholiques seront choqués (mais peut-être ceux-là ne lisent-ils pas *L'Express*) ; quelques-uns pousseront un grand soupir de soulagement ; j'en suis et vous en remercie !

A. F...,
Paris.

P.S. — Le père de Max le Raton laveur est peut-être italien, mais en tout cas il vit en Suisse. Ce mystérieux « canton de Ticino » où se trouve Ascona, c'est ce que nous appelons en France le Tessin, et c'est en Suisse. On n'en a pas l'impression en vous lisant.

Qui manque d'essence ?

Nous sommes quelques-uns qui n'aimons pas *L'Express* (...). Le premier devoir de la presse est de dire la vérité. Exemple : l'essence. Pas question de nier une certaine pénurie. On mentirait. Mais si vous laissez au garage la grosse voiture pour n'utiliser que la petite, est-ce que vous ne bouclerez pas votre mois avec l'attribution normale augmentée de ce que les syndicats ont donné et de quelques litres trouvés ici ou là ? Vous critiquez l'opération Suez, alors que vous savez bien qu'à son défaut, Nasser le dégonflé percevrait des droits de passage sur tout le trafic du canal. En perçoit-il aujourd'hui ? Vous parlez d'échecs, de crise d'autorité. Fut-il jamais pris autant de décisions courageuses ? (...)

La France triomphe, la France est riche : des appartements valant des dizaines de millions se vendent comme des petits pains. (...)

Voilà la vérité. Voilà ce que vous devez dire.

PIERRE FRIBOURG,
Paris.

[*Comme dirait Marie-Chantal : « Ce M. Mollet, moi, je l'adore. Depuis que la Jaguar est au garage, Papa prend la 4 CV, maman la 2 CV, Gérard la Dauphine... et moi le métro. C'est merveilleux, le métro. Vous connaissez ? »*]

Médecins et Sécurité sociale

Nous nous permettons de vous manifester notre étonnement de voir *L'Express* devenir partial.

Votre numéro 286 du 14 décembre publie, en effet, un schéma par trop simpliste du litige portant sur les honoraires médicaux et le commentaire lui-même n'est guère favorable à la Sécurité sociale.

Cette présentation tend en fait à blanchir l'une des parties en cause : celle des médecins.

A. JACOB,
Secrétaire régional de la Fédération nationale des Malades, Infirmes et Paralysés.
Paris.

[*Certains médecins nous ont également adressé des observations... mais dans le sens contraire, et en nous reprochant de ne pas assez soutenir leur point de vue dans ce conflit. Nous reviendrons plus longuement sur ce problème épineux.*]

Dans combien de temps ?

La gauche n'a jamais connu, à mon avis, un tel péril. Aujourd'hui, communisme est synonyme d'impérialisme et socialisme de colonialisme. Dans tout cela, où sont nos notions de liberté et de fraternité ? La conscience de milliers d'ouvriers est troublée par les événements de ces derniers jours. Le plus tragique, c'est que ce sont les défenseurs présumés de la paix et les avocats de la promotion des classes et des peuples défavorisés qui font une telle politique. Des milliers d'hommes ne savent plus à qui se vouer. Ils doutent. Dans combien de temps nos partis de gauche appliqueront-ils leur programme ?

ROGER MOUTON,
Elbeuf.

La mort de Lorca

En 1943, alors que j'étais S.T.O. à Vienne (Autriche), je fis connaissance d'un capitaine de la division « Azul » espagnole. Je lui demandai pourquoi les franquistes avaient assassiné ce grand poète qu'était Lorca, il me déclara avoir été témoin de son exécution à Grenade : d'après lui, ce fut la « Guardia Civil » qui l'assassina à cause de sa poésie où il stigmatisait la noirceur d'âme de la « Guardia Civil » (poésie contenue dans son livre *El Romancero Gitane*), ce livre qui lui avait valu de la part de ces gens une haine qui ne devait finir qu'avec sa mort. On le fit monter dans un camion avec des prisonniers républicains; ses dernières paroles furent, toujours d'après mon témoin :

— A dondé voy Chicos? (Où m'amenez-vous, les enfants ?).

Un guardia civil lui répondit :

— Ya lo verras pronto (Tu le verras bientôt).

Arrivé sur le lieu d'exécution, on le fit descendre du camion avec les autres prisonniers et c'est d'un coup de revolver dans la nuque que, sur le bord de la route, une police stupide et imbécile abattit un des plus grands poètes à qui l'Espagne a donné le jour.

Tant d'années ont passé que, malheureusement, je ne me souviens plus du nom de cet officier, mais il n'avait aucune raison de me mentir, et c'est pourquoi je vous donne ce témoignage... Peut-être pourra-t-il servir à dévoiler une partie du mystère de la mort de ce grand poète.

JOSÉ FELIX,
Toulouse.

Depuis « Le Voyage »

Je viens de lire avec intérêt l'étude de M. Bernard Pingault sur le roman moderne. (...)

Il me semble que parler de l'évolution du roman sans citer *Le Voyage au bout de la nuit,* de L.-F. Céline, constitue un véritable tour de force, à moins qu'il ne s'agisse d'un tour de passe-passe.

On peut penser ce qu'on veut de Céline mais, en toute bonne foi, on ne peut nier ni même passer sous silence le fait qu'on n'écrit plus, depuis *Le Voyage*, comme on écrivait avant la parution de ce massif chef-d'œuvre.

ALAIN CHERCHI,
Soisy (S.-et-O.).

L'EXPRESS

vous présente ses meilleurs vœux pour 1957

Mots croisés n° 63

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2				■				
3								
4						■		
5			■					
6		■						
7								■
8					■			
9				■				
10								

63

HORIZONTALEMENT : 1. On lui attribue une fâcheuse postérité. — 2. Doublé, alimente un tout-petit. Répété dans un fameux testament. — 3. Autour de la matière grise. — 4. Très ferré sur le Coran. Il ne faut pas compter sur lui pour la houille blanche. — 5. Lieu de travail pour des solipèdes. Peut-être visé par Ibsen. — 6. Partie de la coque. — 7. Flotta sur la mer Egée. — 8. Désinence de noms de métier. Sur une mauvaise copie. — 9. S'entend quand Battling Joe est au sol. Homme libre madécasse. — 10. Sainte Thérèse de Lisieux et Emma Bovary.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	E	N	D	I	A	N	T
2	A	L	O	I	■	B	E	R
3	R	E	N	T	I	E	R	E
4	G	E	■	E	O	L	O	S
5	U	N	I	■	D	A	N	S
6	E	■	I	B	E	R	I	E
7	R	A	■	E	■	D	E	■
8	I	N	F	R	A	■	N	L
9	T	O	U	R	A	I	N	E
10	E	N	T	E	R	R	E	E

Solution du n° 62

VERTICALEMENT : I. Pas toujours permanente. — II. Chante dans le Tyrol. On s'y sépare facilement. — III. Qui ne laisse pas place au doute. C'est entretenir le cuir ou le bois. — IV. Saisi. — V. Outrage, de forme inhabituelle. Dans un accès de gaîté. — VI. Préside à des migrations temporaires. Presque en face des Dardanelles. — VII Plus grand que le terrier. — VIII L'amorce, parfois, d'une révolution. Qui en a assez.

SOCIETE DES LAITERIES de la VALLEE de la VIRE ET DU COTENTIN
CAPITAL 360 MILLIONS

H. CLAUDEL
PONT-HEBERT (Manche)
TELEPHONE 25

Les meilleurs beurres et fromages de Normandie

BUREAUX DE VENTE :
8, rue du Sentier PARIS-2e
Tél. Gut. 40-71 à 73. Adr. tél. Marmor

Désire céder cabinet grosse clientèle, situé centre région grande production caféière. Ecrire **Dr. EOUAGNIGNON, à GAGNOA** (Côte-d'Ivoire)

FÉDÉRATION DU LIVRE — MARQUE SYNDICALE
Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Vous trouverez dans ce numéro :

Les affaires françaises

- De Washington à Aubervilliers .... p. 3
- Cameroun .... p. 3
- Socialistes. Algérie .... p. 3
- 1957 : ce qui est possible. p. 4
- Administration .... p. 5

- VRAI OU FAUX ? .. p. 5

- MIRAGES DE L'EURAFRIQUE, *par Georges BORIS* .... p. 6

Les affaires étrangères

- U.R.S.S. .... p. 7
- Suez .... p. 8
- 1957: briser l'engrenage. p. 8
- Le comte de Paris parle d'Israël .... p. 9

Actualités

- Ce que pourraient être en 1957: Justice, Médecine. p. 10
- Sports .... p. 10
- Sciences .... p. 11
- Oh ! pardon. Je, tu, il. . p. 11

- **L'ANNEE MOLLET en douze dessins .. pp. 12 et 21**

- **Mimée pour vous *par J.-L. BARRAULT*, la pièce qui fait rire Moscou pp. 13 à 20**

Paris en parle

- Théâtre et vœux ...... p. 22
- Cinéma .... p. 23

- UN MUSICIEN COMPLET, *par René LEIBOWITZ* .... p. 23

- Opéra. Expositions .. p. 24

Lettres

- On vous en parlera .. p. 25
- Censure .... p. 25
- L'encre, c'est de l'argent. p. 26
- Philosophie. Traductions .. p. 26
- Amour et surréalisme. Revues .... p. 27

- PAROLES PROPHETIQUES : *TOCQUEVILLE et CUSTINE* ...... p. 28

Pages au féminin

- Un test à faire faire aux enfants .... p. 29
- Si en 1957. Recettes .. p. 30
- Réveillon .... p. 31

Et

- **LE BLOC - NOTES de *François MAURIAC* .. p. 32**

De Washington à Aubervilliers...

D'ICI quelques heures 1956 s'engloutira dans le passé avec son cortège de jeunes morts et d'espoirs fauchés. Sur le tableau noir du monde quelques noms resteront tracés d'une craie que le coup d'éponge que donne l'année nouvelle ne suffira pas à effacer : Palestro, Budapest, Suez.

Quelques mots tapissent la mémoire, lourds soudain d'un sens nouveau : canal, emprunt, rappelé, fuite, socialiste, maintenu, pacification, pétrole, embuscade ont pris en 1956 une dimension de plus. Et un mot neuf a surgi : déstalinisation.

1956 s'est joué en trois coups. Alger : 6 février. Moscou : rapport Kroutchev au XXe Congrès. Washington : refus de financer le barrage d'Assouan.

Rien n'a atteint les hommes sur le plan collectif, qui ne soit la conséquence directe de ces trois moments d'une année qui, aussi sombre soit-elle, justifie cependant une vue optimiste de l'avenir.

Les historiens diront peut-être qu'elle a enfanté dans la douleur le monde moderne, qu'elle a vu éclater la paix, que celle-ci a subsisté (alors que tous les motifs propres à déclencher une guerre mondiale semblaient réunis) parce qu'une prise de conscience des vrais problèmes est amorcée.

●

A ces problèmes — ceux que posent la révolte de l'homme contre sa misérable condition, l'éveil à l'espoir de l'homme sous-alimenté, de ces milliards d'hommes sous-alimentés, de ces milliards de grains de poussière humaine — les solutions sont loin d'être données.

Mais 1956 sera peut-être l'année zéro de l'organisation de la Paix. Quelques mythes se sont effondrés. Personne ne pourra plus sérieusement énoncer que le capitalisme ni le communisme font le bonheur des peuples et que la guerre doit naître de l'antagonisme entre les deux sociétés.

A l'intérieur d'un bloc comme à l'intérieur de l'autre, des brèches se sont ouvertes par où passe la vérité, qui obligent chaque honnête homme à repenser le monde et à regarder plus loin que le bout de son pays et de son système de pensée.

« Hé, qu'importe le monde ! diront certains, et huit cents millions d'Asiatiques et d'Arabes, si mon fils est en Algérie, et si faute de fuel je suis en chômage... »

Mais ceux-là mêmes qu'un drame individuel déchire ont confusément compris cette année que leur sort est intimement dépendant de l'organisation du monde, et que l'on décide à Washington, à Moscou, à Pékin, ce qui commande la vie à Aubervilliers ou à Chartres.

●

Sur l'échiquier mondial, la France a été en 1956 le pion fou. Toute son énergie, elle l'a dépensée en actions anarchiques, parfois audacieuses mais qui ne s'inscrivaient dans aucune perspective constructive. Faut-il s'obstiner à faire de la France ce vieux capitaine méprisant qui choisit de s'engloutir avec son bâtiment dérivé plutôt que de redresser la barre et de se remettre dans le sillage de l'Histoire...

Individuellement, les Français ont été, pendant cette année Mollet, courageux, parfois héroïques, travailleurs et disciplinés. Ils ont accepté une guerre à laquelle ils ne souscrivaient qu'à demi, ils ont peiné, ils ont investi... Ils ne méritent guère l'ironie avec laquelle ils se considèrent lorsqu'ils se regardent dans une glace qui leur renvoie l'image de leurs gouvernants.

A l'aube de 1957, il n'est pas interdit de croire qu'ils ont en eux-mêmes assez de force et d'imagination pour remettre un jour leur pays dans le sens de l'avenir.

CAMEROUN

La défaite du crabe

(*D'un correspondant à Yaoundé*)

« LE crabe est bien touché », disait dimanche dernier à Yaoundé un nationaliste camerounais... Le « crabe », c'est le crabe noir sur fond rouge qui sert d'emblème aux extrémistes de l'Union des Populations Camerounaises. Malgré le mot d'ordre d'abstention lancé par l'U.P.C. l'élection des délégués à la future assemblée nationale camerounaise a attiré aux urnes plus de citoyens que le récent renouvellement des municipalités.

L'U.P.C. n'avait pourtant pas ménagé ses efforts. Pendant trois jours le pays Bassa fut pratiquement en état de dissidence. Incendies, dynamitages de routes, exodes de populations, assassinats purent faire craindre un moment un soulèvement généralisé. Félix Moumié et surtout Ruben Um Nyobe, les deux leaders de l'U.P.C., ont, en effet, réorganisé leur parti interdit selon des méthodes qui ont fait leurs preuves en Indochine. Réfugiés au Cameroun britannique, ils « tiennent le maquis »...

Des initiatives audacieuses

Mais pour la première fois en Afrique noire, fidèle à la politique instaurée au Togo, la France veut désarmer les nationalistes extrémistes en prenant des initiatives politiques audacieuses. Trois millions de Camerounais viennent de désigner soixante-dix délégués dont sept Européens : tels seront les « interlocuteurs valables » du gouvernement français qui élaborera avec eux le futur statut du Cameroun. Car le Cameroun, comme le Togo, n'est pas une colonie mais un territoire sous tutelle de l'O.N.U.

C'est pratiquement un statut de République autonome que M. Mesmer, le haut commissaire français à Yaoundé, va soumettre aux nouveaux délégués camerounais. Aux termes de ce statut, la France conserverait la charge de la diplomatie, de la Défense et des Finances. L'assemblée nationale camerounaise élirait immédiatement un président du Conseil et des ministres.

Les nationalistes camerounais accepteront-ils sans discussion un statut analogue à celui du Togo? Il est à prévoir que le groupe de M. Soppo Priso, qui cherche à rallier la clientèle électorale de l'U.P.C., demandera une déclaration de principe reconnaissant le droit à l'indépendance du Cameroun. Le statut du Togo apparaît, en effet, encore trop rigide à cette tendance nationaliste : elle marque sa préférence, en se souciant de ménager les transitions, pour une solution d'indépendance dans un ensemble confédéral de type commonwealth.

L'hostilité de l'O.N.U.

Les Camerounais ont, en effet, été très frappés par l'hostilité du conseil de tutelle de l'O.N.U. aux initiatives françaises. Les délégués russes et américains se sont trouvés d'accord pour transmettre *sans avis* à la commission plénière de l'O.N.U. le dossier du Togo français. Cette décision peut remettre pratiquement en cause l'expérience de la République autonome du Togo : le danger est apparu assez grave pour que M. Gaston Defferre, ministre de la France d'Outre-Mer, et M. Houphouet-Boigny, ministre délégué à la présidence du Conseil et président du Rassemblement Démocratique Africain, décident de se rendre au début janvier à l'O.N.U. plaider eux-mêmes le dossier français.

Leur mission est capitale. D'elle dépendra non seulement la nature du statut du Cameroun mais aussi l'évolution politique de toute l'Afrique française. L'O.N.U. devra dire si l'accès à l'indépendance dans l'anarchie est pour elle la seule issue aux problèmes posés par la disparition du colonialisme...

SOCIALISTES

L'exclu

CONVAINCU d'avoir « transgressé les décisions des congrès », un militant vient d'être exclu de la S.F.I.O. Son départ n'a pas fait grand bruit. Il n'avait jamais occupé de postes responsables dans la hiérarchie socialiste. Une fâcheuse réputation de perpétuelle mauvaise tête, d'éternel minoritaire, lui était faite dans les hautes sphères du parti, auquel il appartenait depuis vingt-deux ans. Bref, Lucien Weitz n'était rien — seulement un vieux militant.

Son crime : dans un article publié le 14 septembre il a osé critiquer la politique de MM. Guy Mollet et Pineau dans l'affaire de Suez. Circonstance aggravante : il n'avait pas confié sa prose à l'une de ces feuilles d'extrême droite — *Bulletin de Paris, Nouveaux Jours, Journal du Parlement* — qui reçoivent habituellement les confidences de M. Robert Lacoste. Il avait même poussé l'audace jusqu'à s'en prendre au gouvernement socialiste dans un journal socialiste, *Tribune*, hebdomadaire de l'aile gauche travailliste anglaise dirigé par Aneurin Bevan.

La discussion

Et quel article ! « Quand les socialistes deviennent des petits-bourgeois chauvins. » C'était le titre. Le reste était de la même encre. Jugé le 6 décembre, condamné sans appel, il était frappé, dès le lendemain de la réunion du dernier Conseil national.

Le vieux militant va faire quand même appel. Il brandit déjà une demande de réintégration qu'appuie sa section ; il saisit les partis de l'Internationale. Peut-être obtiendra-t-il d'ouvrir ainsi une discussion que ses juges ont esquivée. Son cas est mauvais. Ceux de Marceau Pivert, d'André Philip ne sont pas meilleurs. Leur tour viendra.

Surtout si, en définitive, il n'y a pas trop de remous autour de l'exclusion de celui qui n'était, après tout, parmi des milliers d'autres, qu'un militant de base.

ALGÉRIE

L'espoir traqué

(*De notre correspondant particulier*)

LES citadins d'Algérie auront ainsi vécu leur Noël « casablancais ». Le plus tragique réveillon qui ait eu lieu depuis des années et des années. La Messe de Minuit a été célébrée à dix-sept heures ; l'heure du couvre-feu n'a pratiquement pas été changée, sauf à Alger où les patrouilles ont d'ailleurs dû être décuplées. Les Algériens français et musulmans sont restés chez eux : ils se doutaient bien que le noble appel à la trêve du Comité France-Islam par la voix du professeur Massignon ne serait pas entendu : au contraire les attentats à Constantine, à Blida et à Alger ont été nombreux et synchrones. Il y a eu en effet parmi les victimes des femmes et des enfants. Les Français sont comme las de s'indigner ; ils savent que cette guerre est celle du terrorisme aveugle, ils savent qu'ils sont à la merci de l'événement — proximité du débat à l'O.N.U., ou fêtes de Noël — qui provoquera une nécessité de morts. Pendant les trois premières

→

Les affaires françaises

1957 : CE QUI EST POSSIBLE

EN 1956, tout s'est passé comme si la volonté de gouverner, d'infléchir le destin national, s'était brisée sans recours le 6 février, sur les pavés d'Alger. Dès lors, une anesthésie savamment dosée, basée sur le système Coué (« tout va de mieux en mieux et ceux qui disent le contraire sont des traîtres, des aveugles, ou les deux à la fois »), a réussi à stériliser une partie de l'opinion.

Imaginons donc tout simplement, et souhaitons même avec passion, qu'en 1957 les Français se réveilleront.

Est-ce là un souhait excessif, chimérique ? Quel contenu concret peut-on raisonnablement lui assigner sans risquer l'imprécision (« le pain, la paix, la liberté ») ou encourir le reproche d'irréalisme.

Ne suffirait-il pas, par exemple, de souhaiter qu'en 1957 les hommes publics tiennent leurs promesses les plus formelles et les plus solennelles, qu'ils mettent leurs actes en accord avec leur programme ?

Il existe à cet égard un document, officiel et public, dont l'auteur analyse « avec sincérité et loyauté les principaux problèmes qui se posent au pays ». **Ce document sera donc la base de nos vœux pour la France, à l'aube de l'année nouvelle. A vrai dire, il date déjà de plus d'un an : c'est le discours prononcé par M. Guy Mollet à la tribune de l'Assemblée nationale le 31 janvier 1956, alors qu'il sollicitait l'investiture. Aucune, ou presque, des intentions et des espérances formulées dans ce discours n'a été réalisée en 1956 ; leur accomplissement n'en paraîtra donc que plus urgent en 1957. Et on ne saurait considérer comme une exigence chimérique ou excessive la reprise, avec un an de retard, des objectifs mêmes que M. Guy Mollet, s'appuyant sur le programme du Front républicain, assignait à l'action gouvernementale.**

L'Algérie

« Problème nº 1 : l'Algérie », **disait alors M. Mollet, qui poursuivait:** « L'objectif, la volonté de la France, ce doit être, avant tout, rétablir la paix, libérer de la peur les esprits des uns et des autres, et pour cela, obtenir que cessent le terrorisme et la répression aveugles. C'est, ensuite, promouvoir l'évolution démocratique des institutions, organiser la coexistence des deux éléments de la population que l'Histoire a associés et que nous ne permettrons pas de voir séparer... C'est en même temps reconnaître et respecter la personnalité algérienne et réaliser l'égalité politique totale de tous les habitants de l'Algérie ». **Il n'y a pas un mot à changer. Et concluons solennellement avec le président du Conseil :** « Nous n'accepterons pas qu'une solution de force soit imposée... Le gouvernement a le devoir de dire la vérité au pays et d'agir ».

Maroc et Tunisie

Selon le même discours, « La France veillera, bien entendu, à ce que les engagements internationaux concernant le Maroc soient respectés ». **Ce qui signifie évidemment qu'elle n'agira pas avec la même légèreté qu'en 1956 : l'affaire Ben Bella, en particulier, ne saurait se répéter, sans périls cette fois mortels pour** « une solidarité qu'ont créée la géographie, l'histoire, les intérêts et la similitude des aspirations » **avec le Maroc, comme avec la Tunisie. Notre devoir envers ces jeunes nations indépendantes reste clair :** « Rechercher avec elles les meilleurs moyens pour leur permettre, par l'assistance technique et financière de la France, d'affranchir les masses du cauchemar du chômage et du sous-emploi et d'assumer l'avenir matériel de ces populations dont la moitié ont moins de vingt ans ».

> *« Pour assurer la paix intérieure, la paix outre-mer, la paix mondiale, négocions toujours, partout, sans parti pris, mais sans faiblesse. »*
>
> GUY MOLLET.

La paix

« La paix intérieure, la paix outremer, la paix mondiale ». **C'est sous ce signe que doit se placer l'année 1957, comme M. Guy Mollet plaçait sous cette invocation toute l'action de son gouvernement. Répétons donc avec lui :** « Ainsi que l'affirmait M. Pierre Mendès France, le 17 juin 1954, il suffirait que l'Alliance Atlantique fût compromise pour que les pires dangers se profilent à l'horizon ». **Pour assurer la paix, une seule méthode :** « Négocions toujours, partout, sans parti pris mais sans faiblesse ». **Des objectifs précis pour cette inlassable négociation ? Ils ne manquent pas :** « Travailler pour la réunification de l'Allemagne sur la base d'élections libres... Assumer la sécurité européenne... La voie vers la réunification de l'Allemagne passe par le désarmement général et contrôlé ». **Le détour par le canal de Suez n'était pas, on le voit, prévu.**

L'Europe

Comment ne pas souscrire, plus que jamais, à la formule de M. Guy Mollet qui, ayant dit sa décision « d'obtenir avant l'été la conclusion d'un traité instituant Euratom » **ajoutait :** « Je conjure solennellement l'Assemblée de ne plus faire de l'idée européenne un sujet de mésentente, mais d'en faire au contraire un grand trait d'union ».

Economie

L'inflation qui entraîne la dévaluation est « une duperie pour les salariés ; elle ruine l'épargne et ne bénéficie qu'aux spéculateurs ». **Elle doit donc être combattue avec énergie, afin que reprenne, après le coup de frein qu'entraîne actuellement l'aventure égyptienne, le rythme d'expansion de notre économie. Aux promesses du président du Conseil, ajoutons dans ce domaine, pour 1957, quelques vœux supplémentaires : la fin du scandaleux régime de l'alcool ; l'accroissement des investissements, gage de l'avenir ; la mise en œuvre d'une politique énergétique indépendante, cohérente et à long terme — au Sahara comme dans la métropole.**

Les grandes réformes

En tête des « réformes indispensables », M. Guy Mollet plaçait celle de nos institutions, ajoutant que « le gouvernement estime de son devoir d'intervenir si l'Assemblée ne concluait pas rapidement ». **De même, il retenait comme seconde urgence, la réforme électorale :** « Le pays souhaite un système clair et simple. C'est une décision que l'Assemblée doit avoir derrière elle et non pas devant elle ». **Ces réformes sont, évidemment, plus urgentes encore qu'il y a un an.**

La remise en ordre des méthodes parlementaires, l'examen de la question scolaire figuraient, et figurent également, au nombre des vœux que l'on peut raisonnablement formuler.

Outre-mer

Il est enfin trois points sur lesquels le programme exposé par M. Guy Mollet a reçu au moins un début d'exécution : les réformes sociales, la remise en ordre de l'enseignement et l'organisation de l'Union française.

Souhaitons donc que l'effort social entrepris se poursuive, à travers la conclusion de nouvelles conventions collectives, vers une meilleure garantie de l'emploi et du salaire et une réelle amélioration des niveaux de vie. Qu'il soit mis fin au désarroi des jeunes par une orientation réelle, à peine amorcée encore, de l'appareil scolaire, et même de l'économie, vers l'avenir. Qu'enfin, les réformes capitales commencées outre-mer soient poursuivies hardiment pour montrer aux peuples de ces pays amis que « fidèle à sa mission émancipatrice, la France les conduit à la liberté ».

L'opinion

Ce n'est pas par une sorte de délectation morose que nous avons emprunté ainsi à M. Guy Mollet les termes mêmes des vœux que l'on peut formuler pour 1957 : c'est parce qu'il s'agit là de l'expression, fidèle dans l'ensemble, et même plutôt timide, des souhaits formulés par tous les Français qui se sont clairement exprimés en votant le 2 janvier pour le parti du président du Conseil et les formations alliées. Le socialisme officiel a fait, au pouvoir, une politique de gestion à la petite semaine qui désoriente l'opinion et désespère la gauche, à l'heure où les événements lui ouvraient des perspectives entièrement nouvelles. 1957 peut et doit être l'année où se brisera enfin la courbe de la décadence.

→

semaines de décembre, il y a eu, selon les informations officielles, 180 civils, 80 soldats et officiers, et 650 rebelles tués. Pendant cette dernière semaine, il est à craindre, en ce qui concerne les civils, que le nombre doive être doublé.

Le jour, la vie continue cependant effervescente et tumultueuse, comme si les Algérois notamment avaient « intégré » les risques du terrorisme. Ils se sont organisés en fonction de ces risques, et dans une sorte de fatalisme dynamique continuent de mener une vie quasi normale.

L'insécurité des routes

Mais ils sont évidemment repliés sur eux-mêmes. Repliés aussi dans les lieux où ils se trouvent, car l'insécurité des routes a atteint aujourd'hui son paroxysme. Le déraillement, vendredi dernier, de l'express Alger-Oran à la suite d'un sabotage a achevé d'éloigner des trains ceux qui l'empruntaient encore : le réseau routier algérien est constitué, si l'on comprend les routes nationales et les chemins départementaux, vicinaux et ruraux, de 54.286 kilomètres : on peut dire qu'environ 1.000 kilomètres seulement de ces routes peuvent être parcourus en toute sécurité. Cela ne veut pas dire bien entendu que les rebelles « contrôlent » le reste qui demeure ouvert aux convois militaires ; cela signifie que les 9/10 du réseau routier algérien sont pratiquement interdits aux civils parce que dangereux.

Dans les conversations de café on déclare s'attendre pour la Saint-Sylvestre à une « Saint-Barthélemy ». Mais, selon les interlocuteurs, elle peut s'effectuer soit aux dépens des Européens, soit aussi aux dépens des musulmans. Ces derniers, devant les massacres de civils européens, ne s'indignent que s'ils sont seuls à vous parler : s'ils sont plusieurs, ils vous jettent au visage les horreurs de la répression, du ratissage et des tortures. Les Européens, eux, sont très divisés — et c'est certainement là le phénomène le plus nouveau de ces deux années d'insurrection. Quand il y a un attentat, pour un moment, ils deviennent tous plus ou moins « ultras », c'est-à-dire qu'ils ricanent sur la pacification et demandent des punitions expéditives et exemplaires. Peu après, il est facile de voir les différences de réaction.

Ainsi les saisies successives de l'hebdomadaire *L'Espoir* ont stupéfié des Français qui sont loin de partager les idées de l'équipe courageuse et opiniâtre de ce journal libéral. « Il faudrait tout de même qu'on s'entende — ai-je entendu dans plusieurs milieux — si nous voulons vraiment vivre en Algérie, des initiatives comme celles des jeunes gens de *L'Espoir* ne devraient pas être découragées... » L'affaire Mandouze a, elle aussi, fait un énorme bruit. Mais malgré *L'Echo d'Alger*, qui s'est à cette occasion surpassé dans les efforts de mise en page et de provocation, le bruit a été assez inattendu. La réflexion la plus générale a été qu'en mettant André Mandouze en liberté provisoire le gouvernement de M. Guy Mollet reconnaissait par là-même le bien-fondé des accusations de l'ancien professeur à la Faculté des Lettres d'Alger (déclarant qu'il n'avait pris contact avec les chefs du F.L.N. qu'au su et avec l'assentiment de plusieurs ministres

Saviez-vous que

Une machine électronique permet de reproduire sur stencil tout document graphique, imprimé ou photographique. Ce nouveau procédé de reproduction assure l'autonomie presque complète pour confectionner sur duplicateur tous les imprimés commerciaux, documents techniques, catalogues, prospectus publicitaires. Toute Entreprise possédant un duplicateur peut profiter des avantages sensationnels qu'offre le système ELECTRO-REX, grâce auquel vous composerez des clichés aussi bien que l'imprimeur.

COLOS-REX-ROTARY
33, rue Miguel-Hidalgo
BOT. 10-60

Elysées Soieries
CHEMISIER
55, Champs-Élysées
SOLDES ANNUELS
DU 2 AU 7 JANVIER
ouvert de 9 h 30 à 19 heures

chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

SUR UNE ROUTE D'ALGÉRIE
1.000 kms sur 55.000

Vrai ou faux ?

DEUX compagnies pétrolières américaines : l'Aramco et la Caltex, ont livré aux rebelles algériens 10.000 fusils, 1.200 mitrailleuses, 500 mitraillettes et 600.000 grenades. C'est ce qu'affirme le correspondant à Paris du journal allemand « Westfälische Zeitung », citant « des sources officieuses » dans une dépêche datée de Paris.

La preuve de ces livraisons d'armes, selon le journaliste allemand, aurait été trouvée dans les carnets de Ben Bella.

Ce n'est pas la première fois que des « informations » de cet ordre sont publiées. Mais leur extrême gravité exige que le gouvernement français dise, une fois pour toutes, ce qu'il en est et réponde à quelques questions :

1°) Qui a vu les carnets de Ben Bella et comment un journaliste allemand peut-il parler de leur contenu en invoquant « une source officieuse » ?

2°) Est-il vrai que M. Douglas Dillon, ambassadeur des Etats-Unis en France, a fait une démarche, elle aussi officieuse, à ce sujet ? Que lui a-t-il été répondu ?

3°) Oui ou non, la preuve d'une collusion des compagnies pétrolières américaines avec la rébellion algérienne a-t-elle été trouvée dans les fameux carnets ?

Si la réponse à ces trois questions est positive, pourquoi l'opinion publique française n'a-t-elle pas été alertée ? Sinon, qu'attend le gouvernement pour démentir clairement ces étranges « informations » et pour rechercher les responsables de ces fuites organisées ?

en exercice). En ce cas, se disent-ils, égarés, qui trompe qui dans cette histoire ?

Pendant ce temps, l'administration algérienne continue dans une parfaite inconscience sa danse sur le volcan. Elle applique dans l'aveuglement de ses routines les prescriptions administratives. Le dernier témoignage en est assez beau. Les employés des tramways d'Alger ont droit à une prime de fin d'année. La gratification a bien été donnée, la semaine dernière. Mais on en a simplement exclu l e s employés musulmans. Motif : sanction contre les grévistes du 5 juillet et du 1er novembre. Ce qui devait arriver est naturellement arrivé : de nouvelles grèves ont eu lieu, et la solidarité avec les rebelles s'est renforcée à cette occasion. Le gouvernement général a en somme de lui-même organisé une grève contre lui.

Pour le moment, le climat passe de l'angoisse au désenchantement. On attend presque dans l'indifférence la déclaration d'intention promise par le gouvernement Guy Mollet pour le début janvier. On a peur d'un extrémisme local du F.L.N. ou d'une révolte de quelques petits camps ultras que le « dégonflage » des maires devant la dissolution des municipalités a rendus furieux. Chaque jour de nouveaux hommes cèdent au désespoir, et vont grossir les rangs des extrémistes. Chaque jour l'avenir de l'Algérie s'assombrit un peu plus.

ADMINISTRATION

M. Moalla est en surnombre

UN jeune Tunisien de vingt-six ans, M. Mansour Moalla, vient de se trouver pendant trois jours au centre d'une petite révolution, sans précédent dans les annales administratives françaises, et d'ailleurs sans lendemain, car son cas restera, quoi qu'il arrive, unique.

M. Mansour Moalla est ce qu'on appelle un brillant sujet. Originaire de Sfax, il a fait toutes ses études au collège de cette ville et y a passé son baccalauréat. Bénéficiaire d'un « prêt d'honneur » accordé par la direction de l'Instruction Publique de Tunisie, il put, après avoir fait brillamment propédeutique et sa première année de droit à Tunis, venir poursuivre ses études à Paris.

Lorsqu'il eut terminé sa licence en droit et sa licence d'histoire, il obtint une bourse des Sciences Politiques, passa son diplôme à l'Institut d'Études Politiques de Paris ainsi que deux diplômes d'études supérieures de droit. C'est alors qu'il décida, en 1954, de tenter sa chance au difficile concours d'entrée à l'Ecole Nationale d'Administration et, s'il ne réussissait pas, de poursuivre ses études juridiques jusqu'à l'agrégation.

A l'E.N.A.

Mais il fut reçu vingt-quatrième au concours d'entrée à l'E.N.A. Pouvait-il concourir ainsi, au même titre que ses camarades français ? Le Conseil d'Etat, consulté, donna un avis favorable : Tunisien, M. Moalla devait être considéré comme citoyen de l'Union Française ; il bénéficiait donc des mêmes droits et des mêmes privilèges que les Français.

Pendant deux ans, à l'E.N.A., M. Moalla fut un étudiant studieux. Enfin vint l'heure de l'examen de sortie, qui détermine le rang des élèves et par voie de conséquence l'ordre dans lequel ils sont alors appelés à choisir l'un des postes administratifs disponibles dans les Grands Corps de l'Etat. Cette année, cinq places étaient offertes au Conseil d'Etat, cinq également à la Cour des Comptes et six à l'Inspection des Finances. M. Mansour Moalla était classé quinzième. Il choisit l'Inspection des Finances, dès le jour — c'était le 18 décembre — où les résultats de l'examen de sortie furent publiés.

Un cas difficile

M. Moalla, de nationalité étrangère, allait devenir un haut fonctionnaire de l'Etat français. Mais d'autre part, la Tunisie indépendante a garanti, dans les conventions passées avec la France, les droits des fonctionnaires français en Tunisie. Par réciprocité, les droits des fonctionnaires tunisiens en France sont également maintenus. Enfin, il était évident que M. Moalla serait rapidement appelé au service de son pays : l'un de ses camarades de promotion, moins bien classé, se verrait refuser sans recours l'accès d'un grand corps de l'Etat, où les places sont si rares, s'il maintenait son désir d'être inspecteur des Finances, et si ce choix était admis par les autorités administratives.

Une longue ovation

Celles-ci ont traversé trois jours difficiles. Coups de téléphone, consultations, conférences, négociations se sont enchevêtrés entre l'École d'Administration, l'Inspection des Finances, la direction de la Fonction Publique, le cabinet de M. Ramadier et même la présidence du Conseil. Finalement la solution a été trouvée dans les délais requis. Un poste « en surnombre » d'inspecteur des Finances a été créé ; M. Moalla l'occupera jusqu'à son retour au service de l'Etat tunisien. Vendredi dernier, lorsque son nom fut appelé pour sa désignation à l'Inspection des Finances, dans le grand amphithéâtre de l'école, tous ses camarades de promotion, spontanément, se sont levés et l'ont applaudi longuement et chaleureusement.

M. Moalla va terminer d'ici juillet prochain sa dernière année d'E.N.A. par un stage au Trésor, puis à la Banque de France. Il espère ensuite faire quelques tournées d'inspection avec ses camarades. Puis il quittera la Cité Universitaire d'Antony, où il habite, pour regagner son pays, où sa compétence lui vaudra probablement, très vite, d'importantes fonctions. Il était bon que les applaudissements de ses camarades viennent souligner l'heureux symbole de la coopération et de l'amitié franco-tunisiennes qu'il incarne.

SUDEST PUBLICITÉ

pour lui plaire, offrez-lui...

un cadeau en **cuir**
mais exigez
qu'il soit signé **LE TANNEUR**

Vous aurez ainsi réuni tout ce qui différencie un cadeau banal d'un cadeau royal.

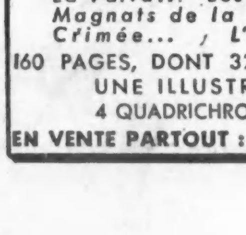
Faire plaisir est votre intention, le faire avec goût sera une certitude en exigeant la marque LE TANNEUR gravée sur les 600 articles de maroquinerie composant notre collection.

Demandez à votre maroquinier notre luxueux catalogue vous suggérant par l'image une sélection de cadeaux classés par gamme de prix.

Du plus modeste au plus somptueux, tous de qualité et de classe.

LE TANNEUR, BELLEY (Ain)

A défaut, notre catalogue vous sera adressé contre 30 frs en timbres avec l'adresse de notre plus proche dépôt.



MIROIR DE L'HISTOIRE
un numéro spécial
éclatant

PRESTIGES ET TARES DU SECOND EMPIRE

NAPOLEON III, Dernier Roi de France...
Pourquoi Badinguet ?.. L'Ecriture Révélatrice...
L'Essor Prodigieux des Chemins de Fer...
La Paiva... Les Soirées de Compiègne...
Magnats de la Presse... La Guerre de Crimée... ; L'Agonie d'un Empire...

160 PAGES, DONT 32 DE TEXTES SUPPLÉMENTAIRES
UNE ILLUSTRATION SOMPTUEUSE
4 QUADRICHROMIES DE GRANDE CLASSE
EN VENTE PARTOUT : 150 FRS EXCEPTIONNELLEMENT

MIRAGES DE L'EURAFRIQUE

par Georges BORIS

Dès le début de l'année, le Parlement sera appelé à étudier le projet de Marché Commun Européen que le gouvernement s'est engagé à parapher dans les premiers jours de février.

L'opinion qui connaît encore mal ce projet n'est généralement pas avertie qu'il représente une option fondamentale de la politique française, option qui engage tout l'avenir du pays. Placé entre les nécessités de la construction européenne et les impératifs de l'avenir africain de la France, le gouvernement a refusé le choix et a placé le Marché Commun Européen dans la perspective d'une réalisation grandiose : l'EURAFRIQUE.

Georges Boris étudie ici ces projets gouvernementaux dans le détail.

GEORGES BORIS

LES problèmes difficiles que pose pour la France le projet de Marché commun européen se compliquent singulièrement si ce marché doit être étendu aux pays d'Outre-Mer. Il est douteux que ceux qui, dans l'opinion, au Parlement et même au gouvernement, sont séduits par le mot et par l'idée d'Eurafrique, se rendent compte de leur signification réelle.

Pour la dégager, il convient tout d'abord de rappeler que dans un marché commun (constitué en l'espèce par l'Allemagne de l'Ouest, la Belgique, la France, l'Italie, le Luxembourg et les Pays-Bas) les marchandises circuleront sans aucune restriction, c'est-à-dire sans droits de douane ni contingentement. En conséquence, les produits allemands, belges, etc. seront tout naturellement achetés par les consommateurs français s'ils sont meilleur marché que les produits français de même nature ; et réciproquement nous-mêmes vendrons dans les cinq autres pays les marchandises françaises si leurs prix sont inférieurs à ceux des marchandises nationales (ce qui, comme on le sait, n'est pas, d'une façon générale, le cas actuellement) (1).

A l'heure présente, les régions d'Outre-Mer dont la France a la charge constituent pour elle un marché privilégié : un système de droits de douane préférentiels, de contingents, de licences pour l'octroi de devises y avantage notre industrie ainsi que notre agriculture, si bien que, malgré nos prix plus élevés, 70 % environ des importations des territoires d'Outre-Mer sont constituées par des marchandises d'origine française (500 milliards de francs sur 700). L'importance de ce facteur dans l'équilibre de notre économie et pour la prospérité de notre industrie a parfois été exagérée ; il n'en est pas moins d'un grand poids. C'est pour la métropole, du point de vue purement matériel, l'élément positif du bilan de l'Union française.

∴

A cet avantage matériel il y a naturellement des contreparties matérielles. Au regard du débouché offert à notre activité économique (500 milliards de francs de ventes pour nos producteurs et commerçants) il faut placer les dépenses faites par la France pour les P.O.M. (2). Ce sont :

1 - Les dépenses de souveraineté (administration, défense, etc.), soit environ 160 milliards par an en temps normal (les dépenses de guerre comme celles d'Algérie s'ajoutent naturellement à ce chiffre),

2 - Les investissements publics faits par la métropole et qui ne sont en général pas rentables (routes, écoles, hôpitaux, etc.), soit environ 200 milliards par an,

3 - Le surprix que les consommateurs français payent en achetant des produits des territoires d'outre-mer qui sont plus chers que les produits de même nature qu'ils pourraient se procurer ailleurs. Ce surprix se chiffre par plusieurs dizaines de milliards par an (sans parler de produits achetés sans nécessité, comme des vins et des spiritueux). Au total, la charge assumée par la métropole dépasse 400 milliards.

L'extension du Marché commun aux P.O.M. ferait naturellement perdre à la France l'avantage du marché préférentiel ; la concurrence qui s'établirait retirerait à certaines de nos industries les débouchés qui leur étaient assurés, cependant que nos partenaires européens verraient s'ouvrir à leur commerce d'exportation des possibilités nouvelles.

Une concession aussi importante doit normalement avoir une contrepartie. Nos négociateurs ont donc demandé que les autres Européens nous soulagent d'une part de nos charges.

Or, on imagine difficilement que ceux-ci participent aux dépenses de souveraineté sans que cela implique de notre part un abandon de souveraineté. D'autre part, s'ils sont prêts à admettre les produits des P.O.M. en franchise de douane, ils ne songent pas à payer, comme nous, un surprix. Voilà donc une bonne moitié de nos charges exclue du partage. Reste l'autre moitié qui correspond aux investissements publics que nous finançons dans les P.O.M.

Nos négociateurs ont tout d'abord vainement tenté de faire admettre une répartition de cette charge au prorata du revenu national de chacun des pays participants, puis un partage par moitié entre la France d'une part et ses associés de l'autre. Une solution a été alors envisagée aux termes de laquelle la contribution française de 200 milliards serait complétée par un versement global de 70 milliards, ce qui reviendrait à répartir la charge à raison de 75 % pour la France, 25 % pour les cinq pays.

Dans ce cas, l'Allemagne, pour être admise à égalité avec nous sur le marché des P.O.M. — lequel constitue à l'heure actuelle notre actif essentiel — verserait une contribution annuelle d'une trentaine de milliards, soit à peu près 0,3 % de son revenu national ; cependant que notre propre contribution ne serait pas inférieure à 3 % de notre revenu national.

Ces chiffres se passent de commentaires.

Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Aux dernières nouvelles, nos associés, persuadés que notre gouvernement tient à faire l'Eurafrique coûte que coûte, ne consentiraient même plus la maigre contribution de 25 %. D'ultimes marchandages conduiront peut-être à nous restituer tout ou partie du plat de lentilles. Sinon on laissera les choses en suspens, et l'on écrira sur le papier que le marché commun sera étendu au P.O.M. à des conditions à préciser ultérieurement. Le Parlement, espérera-t-on, tout à son enthousiasme pour l'Europe, s'engagera sur la voie du Marché commun sans se soucier de l'avenir de la France d'Outre-Mer...

∴

On dira : ce n'est pas croyable et les partisans du Marché commun étendu aux P.O.M. doivent bien avoir quelques arguments. Ecoutons-les :

Ils disent en premier lieu qu'il n'y aura pas renonciation immédiate au marché privilégié des P.O.M., car le Marché commun sera établi progressivement ; dans l'intervalle, ajoutent-ils, l'industrie française adaptera ses prix de revient et finalement se trouvera, aussi bien sur le marché d'outremer que sur le marché métropolitain, en position compétitive. L'argument est sans valeur, car l'apport du marché d'outre-mer n'a jamais été une condition posée par nos partenaires comme nécessaire à l'établissement du Marché commun européen ; en d'autres termes, le Marché d'Outre-Mer est de la part de la France un apport supplémentaire dont aucun des autres ne fournit l'équivalent (3).

En second lieu, les partisans du traité déclarent compter sur une autre forme de coopération des pays européens, à savoir les investissements de capitaux privés pour le développement des P.O.M., et pour une expansion de leurs marchés dont nous bénéficierions à terme. Cette coopération est certainement désirable, mais elle n'exige aucunement l'inclusion des P.O.M. dans un marché commun. Il s'agit ici d'un concours volontaire qui n'ira — cela va de soi — qu'à des entreprises suffisamment rentables pour attirer ces capitaux : gisements miniers ou pétroliers à exploiter, industries exportatrices à créer (sidérurgie, industrie de l'aluminium, papier, etc.). Si, par hypothèse, l'affaire est bonne, le capital privé étranger s'y investira, avec ou sans marché commun. Et si elle n'est pas bonne, le marché commun ne la rendra pas plus attrayante.

C'est d'ailleurs pour des raisons analogues que nos partenaires sont si peu disposés à payer un prix pour l'extension du marché commun aux P.O.M. Ce que nous leur offrons, à savoir des pays sous-développés pour les mettre en valeur ou y commercer, est à leurs yeux une marchandise très courante dans le monde et qu'ils prétendent pouvoir trouver ailleurs. Ce qui ne signifie pas qu'il en soit de même *pour nous*. Mais nos raisons ne sont pas celles de nos partenaires européens : du capital non point seulement financier mais humain, moral et culturel, voire sentimental que nous avons investi, nous sommes en droit d'espérer des rendements qui ne peuvent revenir à d'autres.

∴

Ainsi la négociation d'un marché commun étendu aux P.O.M. aboutit au renoncement et à l'abandon. Est-ce la faute de nos négociateurs, qui auraient été insuffisants, malhabiles ?

Il serait injuste de les accabler, car c'est dans son principe même que le marché commun étendu aux P.O.M. constitue un abandon.

Dans l'évolution inéluctable et irréversible des rapports entre pays colonisateurs et colonisés, les liens qui tiennent à l'implantation militaire et administrative tendent à se relâcher, à se dénouer. Ce qui attache ces pays les uns aux autres, ce sont les liens économiques et culturels (encore que la solidité des seconds dépende de l'étroitesse des premiers).

Or le lien économique fondamental est constitué par l'unité de monnaie. Celle-ci conduit à consommer les mêmes produits, à prendre des habitudes de vie semblables, à se tourner vers le même centre pour y rechercher les crédits, l'enseignement, les soins médicaux, les distractions culturelles, touristiques, etc. Elle est à la base d'une réciprocité d'intérêts qui est la condition nécessaire du maintien d'une communauté réelle. La cohésion du Commonwealth britannique repose essentiellement sur l'existence de la zone sterling : les Anglais le savent bien, qui ne songent pas à faire entrer leur Empire dans un marché commun. Nous mêmes, en créant une zone franc, nous nous sommes donné l'arme la plus efficace contre les forces centrifuges qui sollicitent les pays sous-développés dont était constitué notre Empire.

L'inclusion des P.O.M. dans le marché commun européen abolirait pratiquement la zone franc, et désagrégerait le ciment qui joint les éléments de l'édifice Union française.

∴

Les rêveurs naïfs de l'Eurafrique peuvent l'ignorer, mais il y a peut-être des esprits machiavéliques pour qui le Marché commun étendu est une étape vers la liquidation souhaitée : ils calculent qu'après l'abandon du marché privilégié, les Français pourront se demander pourquoi ils continuent d'assumer une si lourde charge dans les pays d'outre-mer ; après la rupture du lien monétaire, les pays d'outre-mer se demanderont pourquoi ils demeurent unis à la France.

Certains peuvent nourrir un tel dessein. Mais est-ce celui du gouvernement ? Du Parlement ? De l'opinion ? Est-il concevable que le pays aille les yeux bandés vers un destin dont il s'écarterait s'il le connaissait ?

G. B.

(*Copyright « L'Express »*)

N.D.L.R. — ***L'étude de Georges Boris prend place dans un dossier d'informations sur le Marché commun, les problèmes de l'énergie, l'Euratom, etc. dont* L'Express *publiera les autres aspects dans ses prochains numéros.***

« Est-il concevable que le pays aille, les yeux bandés, vers un destin dont il s'écarterait s'il le connaissait ? »

(1) Précisons que l'explication qui précède ne vaut que pour les produits industriels, les produits agricoles étant exclus du régime de concurrence libre et égale et devant faire l'objet de règles spéciales.

(2) Pays d'outre-mer.

(3 Le Congo étant en vertu de conventions internationales soumis au régime de la porte ouverte, la Belgique n'ouvre pas un marché nouveau à ses associés.

TRICOTAGE MÉCANIQUE

Achtnich & Cie

6, rue du Rhône, BELFORT

(Territoire de Belfort)

SOUS-VÊTEMENTS pour HOMMES, FEMMES et ENFANTS

Marques déposées :

« Les Trois Cigognes » - « Svelta » - « Sawaco » - « Sublimail »

U. R. S. S.

Malenkov et Mao Tsé-toung

DEPUIS plusieurs années, une anecdote circule en U.R.S.S. :

« *Sera-t-il un jour possible*, demande quelqu'un, *de construire le socialisme dans le monde entier ?* »

« *Bien sûr*, lui répond-on, *mais cela posera un grave problème : d'où importera-t-on le blé ?* »

Les Russes crurent longtemps qu'il s'agissait là d'une simple plaisanterie, mais ils commencent à se demander si elle ne contient pas quelque vérité. La Russie se heurte, en effet, à de si graves difficultés économiques que ce sont elles, et non les problèmes idéologiques, qui sont au centre des préoccupations de ses dirigeants.

De la session plénière du comité central du P.C. soviétique, qui s'est tenue cette semaine à huis clos pendant trois jours consécutifs, on attendait surtout des mises au point d'ordre politique et idéologique. Les articles de la *Pravda* attaquant tour à tour les Yougoslaves et les Polonais, puis vantant la sagesse des Allemands de l'Est et des Tchèques, laissaient prévoir une prise de position violente contre les tentatives du « communisme national », peut-être même un changement de l'équipe dirigeante au profit des éléments les plus staliniens. Rien n'a transpiré, pourtant, de ce qui a pu se dire au comité central dans ce domaine.

M. MALENKOV

M. MAO TSÉ-TOUNG

Les absents n'ont pas toujours tort.

Les deux jumeaux

En revanche, de longues résolutions ont été publiées sur la nécessité d'améliorer rapidement le niveau de vie de la population et de réviser les plans économiques pour assurer une plus grande souplesse. Une véritable mobilisation des experts a été annoncée. Désormais, autour de M. Pervoukhine, un véritable brain-trust des économistes soviétiques se penchera sur les problèmes que pose la planification dans tous les secteurs de l'économie soviétique.

Depuis de longues années, MM. Pervoukhine et Sabourov étaient considérés comme des frères jumeaux et comme les représentants les plus brillants de la nouvelle technocratie soviétique. Tous deux étaient parvenus à des postes supérieurs dans la hiérarchie administrative grâce à leurs seuls mérites de techniciens de l'économie. Ils furent admis le même jour au Bureau Politique, ils devinrent ensemble premiers vice-présidents du Conseil de l'U.R.S.S. et on les citait tous deux comme les plus parfaits exemples de ces dirigeants post-révolutionnaires qui sont plus tournés vers les problèmes pratiques de l'économie que vers l'idéologie. Aujourd'hui, pour la première fois, l'étoile de l'un pâlit au profit de celle de l'autre. M. Sabourov cède la direction de la commission de la planification à M. Pervoukhine qui peut être considéré désormais comme le véritable dictateur économique de l'U.R.S.S.

Il concentre entre ses mains les postes de premier vice-président du Conseil des ministres et de président de la commission d'Etat pour la planification. Ses adjoints, MM. Kossyguine et Malychev, sont depuis longtemps des « vedettes » de la planification soviétique. On peut donc dire que la session du Comité central de l'U.R.S.S. a décidé en fait de créer deux Conseils des ministres parallèles, l'un chargé des affaires politiques et présidé par le maréchal Boulganine, l'autre chargé des affaires économiques et contrôlé par M. Pervoukhine.

La tâche que la situation impose à ce deuxième organisme est extrêmement difficile. Il s'agit d'élever rapidement le niveau de vie de la population sans pour autant compromettre l'avenir ni réduire le rythme de l'expansion industrielle. La Russie entend rester fidèle à la doctrine de la « priorité » à l'industrie lourde, mais elle souhaite en même temps, par une planification plus rationnelle et l'élimination du gaspillage, augmenter la production des biens de consommation. En fait, le Comité central vient de justifier rétrospectivement la position de M. Malenkov qui, il y a trois ans déjà, s'était fait le champion d'une telle politique. Mais on lui avait alors objecté que sa tentative consistait à sacrifier l'avenir au présent.

Le retour au malenkovisme résulte d'abord de la crainte qu'inspire aux dirigeants soviétiques leur propre opinion publique. Que des désertions en masse aient eu lieu ou non en Hongrie, que des grèves aient été déclenchées ou non dans des usines de Léningrad et de Moscou, il est difficile de le savoir avec certitude. Mais il est incontestable que des manifestations de mécontentement ont eu lieu en Russie depuis quelque temps et c'est pour éviter qu'elles ne se développent que Moscou a décidé de réviser sa politique économique.

Prudence polonaise

Tout en mettant de l'ordre dans sa propre maison, la Russie n'oublie pas les problèmes qui se posent à elle dans son empire. Bien qu'aucune résolution n'ait été votée à ce sujet, les dernières démarches du gouvernement soviétique suffisent à prouver que de fortes pressions ont été exercées à la fois contre la Pologne et contre la Chine — sans parler de la Yougoslavie qui reste toujours en marge du bloc soviétique.

A Varsovie, on explique que la différence entre la presse polonaise et la presse yougoslave réside en ceci que la première est libre de critiquer le gouvernement mais non l'U.R.S.S. alors que la seconde peut attaquer ouvertement le gouvernement de Moscou mais jamais celui de Belgrade.

Ce mutisme de la presse polonaise sur les aspects les plus critiquables de la politique soviétique ne s'explique pas par une approbation ou une ignorance mais par un souci de ne pas compromettre le succès de la politique de bon voisinage résultant de l'accord conclu à Moscou il y a un mois entre MM. Golmulka et Kroutchev.

Le chef du parti communiste polonais, qui déclarait, il n'y a pas longtemps encore, « *qu'il n'y a plus de sujets tabous dans la Pologne nouvelle* », a cette fois lancé un appel aux dirigeants de la presse polonaise pour qu'ils acceptent de limiter volontairement leur liberté d'expression. Le fait qu'il ait été contraint à un tel geste montre bien que Moscou a exercé une forte pression pour réduire la « dissidence » de la presse polonaise.

Il est significatif que la délégation yougoslave conduite par le vice-président du Conseil M. Voukmanovitch-Tempo, ait été reçue à Varsovie avec cordialité mais aussi avec une discrétion manifestement destinée à ne pas heurter les Russes. Gomulka n'a eu qu'un seul entretien avec les représentants yougoslaves et on a fait le maximum pour ne pas donner l'impression qu'un axe Belgrade-Varsovie était en voie de création.

Amitié chinoise

Pourtant, si les Polonais pouvaient exprimer librement leurs sentiments ils manifesteraient de l'enthousiasme et de la reconnaissance pour deux pays seulement : la Chine et la Yougoslavie.

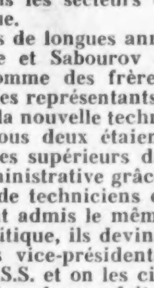
Que MM. Ochab et Gomulka aient eu en poche une lettre d'encouragement de Mao Tsé-toung et de Chou En-lai pendant la dramatique visite-éclair de Kroutchev à Varsovie, personne n'a pu le vérifier, mais le peuple polonais est profondément convaincu de l'intervention chinoise en leur faveur. Certains prétendent même que les Chinois adressèrent aux Russes un véritable ultimatum avec menace de sécession ouverte au cas où les chars russes entreraient dans Varsovie. D'autres ajoutent que Mao Tsé-toung (au cours du dernier congrès du P.C. chinois à Pékin) a refusé d'écouter les doléances de Mikoyan sur la conduite des communistes polonais, qu'il l'a pratiquement mis à la porte lorsqu'il a adopté une attitude trop autoritaire au cours d'un entretien privé.

Lorsque, enfin, au lendemain de la déclaration soviétique du 30 octobre sur la non-ingérence dans les affaires intérieures des autres démocraties populaires, le parti communiste chinois adopta une résolution approuvant cette nouvelle position et précisant que « *certains dirigeants socialistes s'étaient conduits dans le passé comme de véritables impérialistes bourgeois* », toute la presse polonaise publia en première page et en gros caractères cette mise au point qui visait à la fois Kroutchev et Molotov, Boulganine et Mikoyan. Aujourd'hui, Chou En-lai s'apprête à se rendre à Moscou et à Varsovie. Il se présentera dans la capitale soviétique avec un dossier écrasant contre les tentatives du néo-stalinisme. Il expliquera aux dirigeants soviétiques que c'est lui, Chou En-lai, qui a sauvé le prestige de l'U.R.S.S. et du communisme en Asie, lors de sa tournée en Inde et en Birmanie, en essayant de justifier l'intervention soviétique en Hongrie. Mais il dira aussi qu'il n'est pas prêt à entreprendre un deuxième voyage de ce genre au cas où une deuxième affaire hongroise éclaterait ailleurs.

Chou à Moscou

Le premier ministre chinois aura à régler à Moscou un autre problème d'importance. Depuis un certain temps déjà, les Soviétiques pratiquent à l'égard de leurs voisins, en Asie et en Europe, une politique de chantage in-

(*Suite page 8, colonne 4*)



ATTENTION

moi, je n'en veux pas d'autre

j'exige toujours la

véritable

FERMETURE ECLAIR

elle porte ici la marque "ECLAIR" qui protège les fabricants d'articles de haute qualité, les commerçants et moi-même

ÉMAILLERIE ALSACIENNE S.A.

STRASBOURG — HOENHEIM (Bas-Rhin)

PLAQUES ÉMAILLÉES UBLICITAIRES

EN GRANDE SERIE

Agence générale à Paris : M. Robert GRUNBERG, 9 et 9 bis, rue Vézelay (8e)

Téléphone : LABorde 86-15 (3 lignes groupées)

Les affaires étrangères

1957 : BRISER L'ENGRENAGE

JUSQU'AU mois de novembre 56, malgré les guerres locales, malgré la guerre froide, des millions d'hommes et de femmes ont cru qu'une guerre générale était désormais impossible. L'équilibre atomique entre l'U.R.S.S. et les Etats-Unis paraissait une sauvegarde suffisante. Ce n'était pas seulement l'opinion de l'homme de la rue. Les plus grands esprits croyaient aussi que la terrifiante puissance des armes nouvelles suffisait à assurer la paix du monde parce qu'elle interdisait à la guerre d'être le moyen d'une politique.

Deux événements se produisirent à quelques jours d'intervalle qui vinrent anéantir cet optimisme. L'expédition d'Egypte, suivie de la menace russe d'envoyer des volontaires au Moyen-Orient, suffit aux imaginations les moins douées pour comprendre comment une réaction en chaîne des événements pouvait entraîner le monde entier dans la guerre. Plus encore l'insurrection hongroise et la brutale répression soviétique contraignirent ceux qui se laissaient bercer par les délices de la détente à un effort de réflexion fondamental. Qu'une insurrection à la hongroise se produise en Allemagne de l'Est, comment imaginer que les Allemands de l'Ouest assisteraient sans réagir au massacre de leurs compatriotes par les blindés soviétiques ? Comment ensuite rompre l'enchaînement qui conduirait inévitablement l'Amérique puis le monde entier vers la guerre atomique ?

La guerre ou la paix

Le sacrifice du peuple hongrois aura donc cette conséquence positive de faire comprendre aux hommes d'Etat du monde entier que l'alternative devant laquelle est désormais placée l'humanité, n'est pas un choix entre la guerre froide ou la détente, mais entre la guerre chaude ou une paix organisée.

Les Américains ont enfin réalisé que l'effort de compréhension international qui avait donné naissance à une période de détente après la Conférence de Genève de 1955 ne suffisait pas à assurer la paix. Certains d'entre eux ont été plus loin encore : ils ont compris que, si le président Eisenhower avait su, dans les premiers mois qui ont suivi la conférence de Genève, imposer aux Russes une négociation générale — et il en avait les moyens — on n'aurait à déplorer aujourd'hui ni l'échec de Suez, ni la tragédie hongroise.

Quant aux dirigeants russes, l'instabilité du monde communiste leur impose de prendre très vite une décision capitale : ou bien accepter une libéralisation progressive du régime communiste en U.R.S.S. et dans les pays satellites, ou bien faire par la guerre l'économie des réformes indispensables.

Les points critiques

Comme le remarquait Walter Lippmann, dans un récent article, décider d'asseoir la paix sur la force ou sur ce que M. Foster Dulles appelle « les forces morales », c'est essayer de construire un tabouret à deux pieds. Le troisième pied indispensable, c'est la négociation.

Sur quelques points essentiels des initiatives concrètes sont possibles :

<u>1° L'EUROPE.</u> — Deux grands blocs militaires s'affrontent en Europe : d'une part, le Pacte Atlantique et sa filiale européenne : l'Union de l'Europe occidentale, d'autre part, le Pacte de Varsovie qui lie à l'U.R.S.S. tous les pays de l'Est européen. On peut imaginer qu'une négociation sur l'Europe propose à l'U.R.S.S. d'accepter la création, au sein du Pacte de Varsovie, d'une alliance des pays de l'Est européen, qui serait le pendant oriental de l'U.E.O. Ainsi se trouveraient, à l'Est et à l'Ouest, des structures militaires homologues. Le deuxième stade de la négociation pourrait permettre d'étudier une réduction simultanée et contrôlée des armements des quatre organisations militaires. Le contrôle pourrait s'effectuer par la création de commissions au sein desquelles siégeraient, pour l'U.E.O. et son équivalent oriental, des représentants de chaque nation membre. De même pour le Pacte Atlantique et pour celui de Varsovie. Ainsi naîtraient des organismes communs aux deux organisations militaires opposées, dont l'existence serait déjà un grand progrès pour réduire la méfiance.

> **Le choix : Guerre chaude ou paix organisée**

<u>2° LE MOYEN-ORIENT.</u> — La région du Moyen-Orient n'est une poudrière que dans la mesure où les peuples qui y vivent comptent parmi les plus malheureux de la terre, alors que d'immenses bénéfices sont partagés entre les grandes compagnies pétrolières et les féodalités locales. C'est aussi, en grande partie, le niveau de vie misérable de ces peuples qui explique la haine que leurs dirigeants excitent parmi eux contre le petit Etat d'Israël auquel ils reprochent surtout de donner le mauvais exemple en assurant à ses habitants un niveau de vie supérieur et de brillantes perspectives d'avenir.

Les Etats-Unis pourraient proposer un vaste plan de développement de ces pays, plan qui serait financé en partie grâce à un pourcentage prélevé sur les royalties des grands féodaux arabes, l'autre partie étant fournie par un prélèvement que les grandes compagnies pétrolières consentiraient à faire sur leurs bénéfices, dans leurs propre intérêt d'ailleurs puisqu'elles ne peuvent espérer survivre qu'en se rangeant, à temps, aux côtés des nationalismes arabes naissants.

La gestion du fonds de développement et la mise en route des travaux pourraient être confiées à un organisme interarabe, comparable à l'O.E.C.E. (1).

Les gouvernements arabes apprendraient ainsi à coopérer à leur bien commun. Ils apprendraient aussi que l'unité arabe, dont chacun d'eux se fait le champion bruyant, n'est pas empêchée par les Occidentaux ou les Israéliens, comme le veut la propagande nationaliste, et ne peut être réalisée magiquement par des slogans religieux : elle demande la création de structures économiques et sociales avancées, conditions du mieux-être, de la stabilité et de l'indépendance de cette région.

L'U.R.S.S. ne pourrait pas refuser sa coopération à ce plan tant le prestige des nations qui le soutiendraient serait rehaussé aux yeux des peuples du Moyen-Orient. Du même coup pourraient être balayées les causes économiques de l'hostilité des pays arabes envers Israël. Très vite le climat général dans cette région serait transformé.

L'obstacle

Pour l'Europe comme pour le Moyen-Orient, ces projets n'ont rien de chimérique. Ils peuvent être amorcés, et considérablement avancés en 1957.

Il reste cependant un obstacle, toujours le même : la méfiance, alimentée par les propagandes adverses au point que toute déclaration, aussi généreuse soit-elle, est aussitôt considérée comme masquant les plus noirs desseins.

Une initiative, là aussi, peut tout changer. C'est le mérite de la Ligue Française des Droits de l'Homme, de l'avoir proposée :

La création d'une agence télégraphique de presse des Nations Unies fonctionnant dans le cadre de l'organisation internationale et dont chaque gouvernement membre serait contraint d'assurer le service aux journaux de son pays. Les journalistes de cette agence des Nations Unies jouiraient d'un statut international qui les mettrait à l'abri de toute pression. Ainsi existerait à l'abri des censures nationales, plus ou moins camouflées, un grand organe d'informations international dont l'indépendance serait une garantie évidente contre toute falsification de la vérité. Le pays membre des Nations Unies devrait s'engager à accorder toutes facilités aux correspondants de cette agence travaillant sur son territoire. La moindre atteinte à leur liberté, la moindre entrave apportée à leur travail, jugeraient le gouvernement qui s'en rendrait coupable devant l'ensemble de l'opinion internationale. Aucun crime contre la paix ne pourrait se commettre qui ne soit sur-le-champ publié dans le monde entier. Chaque jour, de tous les pays du monde et vers tous les pays du monde, c'est la vérité qui serait ainsi diffusée.

Une évolution parallèle des structures militaires en Europe ; la création d'un fonds de développement des pays arabes ; la naissance d'une agence télégraphique de presse des Nations Unies. Il ne s'agit pas là de vœux pieux mais de décisions qui peuvent être prises en 1957. S'il en était ainsi, c'est dans un climat international assaini, dans la confiance retrouvée qu'on pourrait alors entreprendre la construction d'une paix solide.

(1) Organisation Européenne de Coopération Economique.

(Suite de la page 7)

direct. La Russie se plaît à rappeler aux Polonais qu'elle est la seule grande puissance qui reconnaisse la frontière Oder-Neisse et la presse de Moscou a fait plus d'une allusion au fait qu'elle est la seule à réclamer l'admission de la Chine à l'O.N.U. Peut-être est-ce pour répondre à ces prétentions soviétiques que M. Chou En-lai a fait récemment une surprenante déclaration sur la possibilité d'une réconciliation avec Tchang Kaï-chek. De la même façon, ses longs entretiens avec Nehru avant son départ pour Washington (et il doit le rencontrer à nouveau avant de se rendre à Moscou) n'avaient pas d'autre but que d'expliquer au chef d'Etat indien combien la politique chinoise aurait plus de liberté de manœuvrer si elle ne dépendait pas exclusivement, pour ses relations internationales, du soutien de la Russie.

Un fait reste certain : si la session du Comité central du P.C. de l'U.R.S.S. a été consacrée à la mise en ordre de la situation intérieure russe, la visite de Chou En-lai à Moscou et à Varsovie sera une occasion unique de réviser une fois pour toutes la nature des relations qui existent entre les différents pays communistes. Si le sujet n'a pas été abordé au cours de la dernière session du P.C., c'était pour ne pas mettre M. Chou En-lai devant un fait accompli lorsqu'il arrivera à Moscou. Mais on laisse déjà entendre que le Comité central soviétique se réunira en janvier, pendant ou immédiatement après la visite du premier ministre.

K. S. KAROL.

<u>SUEZ</u>

Washington devant Nasser

(De notre correspondant à Washington)

LA semaine dernière, le journal officieux du Caire *Al Gomhouriya* écrivait en conclusion d'un article qui prétendait dresser le bilan de l'expédition d'Egypte :

> *« L'Inde a accepté l'aide soviétique et obtiendra une aide similaire de la part des Etats-Unis : pourquoi l'Egypte n'obtiendrait-elle pas les mêmes résultats ? »*

C'est en effet le calcul du colonel Nasser. Un calcul que le dictateur égyptien a fait d'ailleurs bien avant que les Français, les Anglais et les Israéliens tentent de le déloger.

Pour le moment, comme l'écrivait de son côté le *New York Times* vendredi dernier, le président Eisenhower fait comme s'il entrait dans ce calcul. A M. Nehru, le chef des Etats-Unis a confié sa détermination d'aider les pays sous-développés d'une façon « coopérative » et par la méthode de la « confiance dans les forces morales ». Depuis deux jours, M. Krishna Menon, représentant de l'Inde à l'O.N.U., est chargé de le confirmer au colonel Nasser. Ces en-

C'est votre papier à lettres

QUI VOUS REPRÉSENTE

Faites-le exécuter en TIMBRAGE

CHEZ UN SPECIALISTE

*

IMPRIMERIE LEBHAR

35, rue des Trois-Bornes

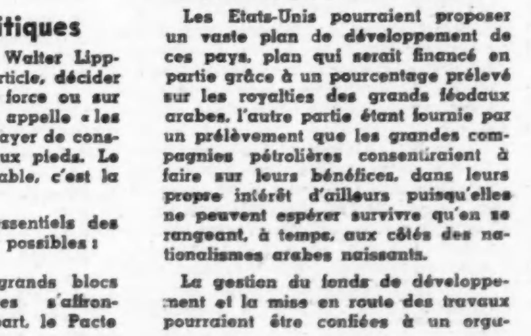
PARIS - 11°

Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

MATELAS

Epeda

A ÉLASTICITÉ PROGRESSIVE ET CONTINUE



UNE PRODUCTION DES ÉTABLISSEMENTS

BERTRAND FAURE

S.A. AU CAPITAL DE 300.000.000 F

20 RUE HOCHE PUTEAUX (SEINE)

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE COURTAGE D'ASSURANCES

Société anonyme au capital de 102.500.000 francs entièrement libéré

145, boulevard Haussmann - PARIS (8°)

Tél. : ELYsées 03-20 (6 lignes groupées)

GRENOBLE
LYON
MARSEILLE
NANCY
STRASBOURG

SGCA

ABIDJAN
CASABLANCA
DAKAR
DOUALA
CONAKRY

TOUTES ASSURANCES DANS LE MONDE ENTIER

tretiens comporteront aussi un certain nombre d'allusions aux initiatives américaines pour infléchir le neutralisme dans un sens non soviétique : on rêve çà et là d'un véritable axe Washington-New Delhi qui pourrait bien passer, avec discrétion, par Belgrade et Varsovie sous le bienveillant regard de Pékin ! Le trio neutraliste c'était encore, il y a quelques mois, à Brioni, Nehru-Tito-Nasser. Après Nehru, Tito va se rendre aux Etats-Unis. Le président Nasser se voit déjà invité à Washington mais pour cela il faut qu'il garde encore certaines cartes en réserve.

Les cartes de Nasser

Les cartes sont toutes évidemment dans le règlement des litiges du Moyen-Orient. Ceux qui existaient avant l'expédition d'Egypte et ceux qui en sont la conséquence. Il y a les problèmes de la paix avec Israël, des relations avec l'Union Soviétique, de l'organisation internationale du canal et de l'obtention d'une aide économique américaine. Aujourd'hui il y a en plus les problèmes de l'évacuation du Sinaï et de Gaza, le déblaiement du canal et l'observance des prescriptions de l'O.N.U. Le colonel Nasser cède par bribes, revient sur ce qu'il cède et prétend gagner du temps.

L'opinion réagit

L'opinion américaine réagit avec une certaine sévérité. De nombreux éditoriaux ont été publiés, s'inquiétant de ce que le président Eisenhower n'utilise pas au Moyen-Orient les atouts que lui avaient remis Israël, la France et l'Angleterre. Ces atouts, disent-ils, sont considérables : jamais Washington n'a été aussi puissant et aussi populaire dans les pays arabes. Si les Etats-Unis ne font pas comprendre immédiatement à ces pays qu'il est de leur intérêt de conclure une paix loyale avec Israël, d'accepter la libre circulation de bateaux israéliens dans le golfe d'Akaba et dans le canal de Suez, si en échange la promesse d'une aide économique considérable n'est pas faite, alors l'Amérique portera la responsabilité d'une faute politique immense.

En vérité, la prudence du président Eisenhower s'explique aussi par le désir de ne rien faire qui puisse paraître provocant à l'égard de l'U.R.S.S. Il a été confirmé que les services de M. Chepilov, ministre des Affaires étrangères de la Russie, ont été sondés depuis quelques jours par les diplomaties américaine et indienne en vue d'un règlement israélo-arabe. Les premiers contacts ont été décevants : tout donne à penser que, pour l'instant, Moscou se félicite du maintien de l'abcès palestinien. Le colonel Nasser va-t-il, suivant les conseils des Syriens, maintenir son premier calcul ? Toute la question est là.

LE COMTE DE PARIS ET M. BEN GOURION
Un visiteur impressionné.

ISRAËL

Le comte de Paris rentre d'un voyage en Israël dont le bulletin mensuel de son bureau politique vient de rendre compte. Nous publions ici l'essentiel de ce texte. Projeté depuis deux ans, ce voyage s'est effectué dans une conjoncture qui rend évidemment plus précieux encore le témoignage de l'héritier de la maison de France. L'expérience israélienne a conduit le comte de Paris à des conclusions dont on peut apprécier l'importance si l'on se souvient des positions audacieusement libérales qu'il a préconisées depuis de longues années en Tunisie et au Maroc. Ces conclusions prouvent une fois de plus la vanité des thèses selon lesquelles la sympathie à l'égard d'Israël conduirait nécessairement à l'hostilité envers les peuples arabes.

La mystique, l'intelligence et la justice

ISRAEL est l'acte de foi de réalistes épris de justice sociale.

La stupéfiante rapidité de construction de cet Etat tient à la symbiose surprenante de trois facteurs qui ne s'associent plus dans les sociétés modernes : la mystique, l'intelligence et la justice. (...)

Le patriotisme constitue la trame de la conscience nationale ; n'ayant jamais connu la paix, ni juridiquement, ni effectivement, les Israéliens acceptent les plus lourdes obligations militaires : service de deux ans et demi pour les garçons, deux ans pour les filles ; période annuelle d'un mois pour les réservistes de moins de trente-neuf ans, de quatorze jours ensuite ; participation quotidienne à la défense de tous les villages frontières. L'Etat d'Israël peut mobiliser en quelques heures 250.000 personnes, 16 % de la population juive totale (soit plus de six millions et demi pour la France)...

La confiance dans la vie, dans l'avenir, est surprenante chez ce peuple guetté de tous côtés par des voisins qui refusent jusqu'au principe de son existence. La jeunesse démographique du pays — il ne compte que 4,7 % de plus de soixante-cinq ans et par contre 56,3 % de moins de vingt-neuf ans (en France respectivement 11,4 % et 52 %) — contribue à renforcer ce trait.

Enfin l'ambition des plans de développement et des perspectives, la rapidité d'exécution des projets, ont le style des grandes poussées de croissance, des floraisons effervescentes qui parsèment la route de l'Histoire de l'humanité. (...)

Dernier trait essentiel du complexe israélien : le souci de la justice qui se retrouve dans une société sans classe et dans des formes économiques où la propriété collective et la coopération jouent un grand rôle, si bien que l'Etat est parvenu à créer une économie moderne en partant de la classique zone sous-développée, sans l'accompagnement habituel d'un prolétariat et de bidonvilles. (...)

Israël, bien qu'handicapé par le manque de sources énergétiques locales, crée une industrie dont l'essor, en six ans, se traduit par le triplement de la consommation électrique et par l'accroissement des exports industriels de dix à cinquante-deux millions de dollars.

Un échantillon unique

Si les structures israéliennes sont souvent originales, c'est qu'elles répondent, avec réalisme, à des situations exceptionnelles ; ainsi, le village collectif appelé kibboutz et la centrale syndicale ouvrière, l'Histadruth.

A l'étranger, certains ont vu dans le kibboutz l'application d'une théorie, d'une idéologie, alors que la genèse du kibboutz justifie parfaitement cette organisation collective qui permet la défense permanente en milieu hostile ou ennemi et l'entraide dans le travail, nécessaire à des gens dont beaucoup n'avaient que des connaissances agronomiques fort réduites. Encore maintenant, du fait des incursions répétées des feddayims (les commandos de Nasser et de Jordanie), toute autre structure agricole que celle du kibboutz dans les zones frontières se révèle inviable. (...)

Israël propose un échantillon de ce que la civilisation technique occidentale associée aux forces morales les plus exaltées peut produire. A ce titre, il constitue un bastion et un avant-poste de notre civilisation ; il était à prévoir que dans l'antagonisme Est-Ouest, la Russie considère l'Etat d'Israël comme un obstacle à détruire sur la route de l'hégémonie, car il ne peut être rongé de l'intérieur. On comprend moins bien que les Etats-Unis lui aient politiquement préféré les pays arabes voisins. L'intérêt de l'Europe occidentale est donc de maintenir et de renforcer la création israélienne, d'ailleurs assez vivace désormais pour ne rien redouter de l'avenir hors l'intervention russe directe ; si vivace qu'aucune politique des grandes puissances dans le Moyen-Orient ne peut plus négliger ni le fait israélien, ni la position française en Israël. (...)

Le rôle des Etats-Unis

Ce pays, profondément déçu du comportement anglo-saxon à son égard, se tourne également vers nous économiquement, et depuis quelque temps notre technique est portée par une vogue grandissante. Enfin, sur le plan militaire, lorsqu'on a eu l'occasion de voir le prodigieux matériel russe, américain, anglais, récupéré sur l'armée égyptienne, on s'étonne que la France ait dû solliciter des autorisations anglaises ou américaines pour livrer du matériel de guerre à Israël.

Seule une intervention pressante des Etats-Unis pourrait amener les pays arabes à conclure la paix, ardemment souhaitée par les Israéliens ; or cette paix serait profitable aux deux parties et soustrairait le Moyen-Orient à la pénétration russe et aux épuisantes rivalités politiques occidentales ; le plus grand service que la France puisse rendre à Israël est d'en convaincre le gouvernement américain.

LA TELEMECANIQUE ELECTRIQUE
NANTERRE FRANCE
SPÉCIALISTE DE L'APPAREILLAGE ÉLECTRIQUE A CONTACTEURS

PROTECTION DES MOTEURS
COMMANDE AUTOMATIQUE
COMMANDE A DISTANCE

Ceci intéresse les utilisateurs de mazout

Les Ets ROLLET, fabricants du fameux « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, viennent de mettre au point un produit destiné aux usagers des appareils au Mazout. C'est le « Diablotin-Mazout », produit liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans aucun dérangement, sans danger et économise 10 à 12 % du combustible. En vente chez les droguistes.

GANTS TETINES OLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

LE BOUILLON INDISPENSABLE EN CUISINE
SPEDIC V9

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS
137, rue du Fg-Saint-Denis
PARIS (10e) Nord : 97-65
PAPIERS PEINTS SANITEX
Lavable à l'eau et au savon
ESSEFOR
Breveté S.G.D.G.
VELOURS
Collection de grand luxe
En vente chez tous les spécialistes

1957

QUE le serpent de mer reparaisse à la surface et que les soucoupes volantes emplissent nos cieux ! Que ces symboles de jours « creux » remplacent l'actualité — ou « les actualités » de « L'Express » — c'est là, évidemment, notre vœu le plus cher pour 1957. C'est, aussi, un vœu stupide parce qu'irréalisable. Mais des problèmes urgents qui demeurent encore sans solution peuvent être réglés très vite. Nous souhaitons que cette année la radio soit dotée d'un statut qui assure son indépendance à l'égard du pouvoir. C'est possible. Nous souhaitons aussi que la législation tatillonne et mesquine qui freine la construction soit transformée pour permettre la construction de grands ensembles sous la direction d'architectes urbanistes. C'est urgent. Nous souhaitons, plus simplement, que les Halles de Paris s'installent à la porte de Pantin. C'est nécessaire. Tant de problèmes comportent les éléments de leur solution si l'on veut bien les considérer. En voici quelques exemples. Et accompagnons-les d'un vœu supplémentaire : qu'avec l'aide de nos lecteurs nous formulions, semaine après semaine, des propositions constructives.

JUSTICE

Un « trou » de quatorze articles

DE la prison de femmes de Haguenau, on a libéré Paule Guillou. A la sauvette. A six heures du matin, par l'entrebâillement d'une porte dérobée et avec l'air de dire : « *Vous avez bien de la chance que l'on vous octroie cette remise de peine. Soyez discrète : en vérité, vous n'avez pas tant à vous plaindre.* »

La justice a de ces hypocrisies. Elle feint de croire que l'acquittement est la seule forme d'erreur judiciaire. Pour condamner en toute sérénité, elle s'accorde volontiers le bénéfice du doute. Et ce bénéfice du doute, elle se le réserve encore pour le jour où sa magnanimité lui fait gracier un innocent. Elle laisse alors entendre, non qu'elle s'est trompée jadis en condamnant à tort ou trop lourdement, mais qu'elle se trompe peut-être, maintenant, en usant de clémence.

Sinon pour l'honneur de la justice, du moins pour la beauté du geste, on eût aimé que la libération anticipée de Paule Guillou fût précédée de l'annonce d'une révision de son procès. Jamais peut-être comme pour cette femme dont les dix « plus belles années » ont été volées à l'affection d'un époux et à la tendresse d'une fillette, on n'a autant formé le vœu de voir procéder à une véritable réforme de l'administration judiciaire.

Le projet de réforme existe. Il est prêt à être voté, adopté, dit-on. Un aréopage de magistrats, d'avocats, de fonctionnaires y travaille depuis mai 1953, sous la présidence de M. Antonin Besson, procureur général près la Cour de Cassation, qu'anime la noble ambition de laisser son nom à la première refonte subie par le Code d'Instruction criminelle depuis Napoléon Ier.

Dix fois, depuis l'avènement de la République (la Troisième...), les Chambres ont reconnu « *la nécessité et l'urgence* » de cette réforme. Les commissions d'étude se sont succédé : la plupart n'ont pas dépassé le stade des formules redondantes sur la présomption d'innocence de tout justiciable et l'inviolabilité du domicile.

Aiguillonnés par le procureur Besson, les « commissionnaires » sont cette fois allés plus loin. Beaucoup plus loin ?

Pas assez loin...

Certes, ils ont jeté les bases du « Code de Procédure pénale ». Ils en proposent maintenant au législateur le « Livre premier » : « *De l'Exercice de l'action publique et de l'Instruction* ». C'est déjà beaucoup. Les magistrats s'y voient conférer le pouvoir d' « exercer un strict contrôle » sur la police judiciaire. Le juge d'instruction est renforcé dans son indépendance vis-à-vis du Parquet. Le pouvoir proteste de sa volonté accrue de respecter la liberté individuelle de tout citoyen. La défense sera désormais présente aux débats de la Chambre d'accusation... Tout cela en 231 articles où il n'existe qu'un « trou » : les quatorze articles (155 à 168) « réservés » pour traiter à loisir de l'expertise criminelle qui attend toujours un statut depuis Napoléon.

Pour l'expertise contradictoire

Ces articles absents, ce sont ceux attendus, « espérés » pour 1957 par tous les magistrats non spécialisés « dans le civil ».

L'expertise est devenue la bête noire de nombre de magistrats. Le point faible de l'accusation. L'argument à sensation de la défense.

Dix ans ont passé depuis le procès de Paule Guillou, condamnée sur la foi d'un expert unique, dont le rapport tenait sur une seule feuille de papier dactylographiée et dont il eût alors paru exorbitant qu'on osât contrôler les travaux et discuter les conclusions formelles. Ces dix années-là sont marquées, pour la justice, d'autant de « dossiers noirs ». Une fois le graphologue, une autre le légiste ou l'armurier, plus souvent le toxicologue furent les héros de procès scandaleux ou burlesques dont finalement, par l'opinion publique, les magistrats furent seuls jugés responsables.

La technicité de notre époque condamne le magistrat à recourir chaque jour à l'expert. Jusqu'ici l'expertise criminelle est une mesure « secrète » d'instruction à laquelle on procède sous le seul contrôle du Parquet. Qu'il soit donc enfin admis qu'elle sera désormais contradictoire et qu'elle respectera les droits de la défense. Les juges éviteront ainsi les mauvaises surprises qui les attendent parfois à l'audience et leurs sentences atteindront plus aisément à l'impartialité.

MÉDECINE

La solution belge

LES médecins belges ont trouvé une solution originale au problème, qui se pose dans tous les pays, des relations entre le corps médical et les organismes de sécurité sociale.

En constatant qu'à l'étranger l'activité des médecins est codifiée avec sans cesse plus de rigueur, ils ont voulu préserver leur liberté en allant de l'avant sans y être contraints.

Ils ont créé, le 29 octobre, avec l'appui de leurs organisations professionnelles, un *Service National des Médecins*, auquel chaque praticien peut adhérer s'il le juge bon et qu'il peut abandonner s'il le désire.

Revenu plafond

Chaque médecin est lié à ce « service » par un contrat individuel. Il prend l'engagement d'accorder ses soins, en demandant des honoraires très bas fixés à l'avance, à tout malade, assuré ou non, dont les revenus annuels ne dépassent pas cent mille francs belges (700.000 francs français). Si le malade est marié, le « revenu plafond » du ménage admis par les médecins est fixé à 125.000 francs belges. (Ce « revenu plafond » atteint 135.000 francs pour un couple avec un enfant, 145.000 francs pour un ménage avec deux enfants, etc.).

Les médecins estiment que les trois quarts de la population belge ont des revenus égaux ou inférieurs à leur « plafond ».

Les honoraires demandés pour une consultation sont de 40 ou de 60 francs belges (280 ou 420 francs français). Les médecins ont admis l'existence de deux listes de praticiens, l'une comprenant des « notables » qui demandent soixante francs par consultation, et l'autre groupant les médecins prêts à accepter le tarif minimum. Les médecins sont libres de s'inscrire sur l'une ou l'autre de ces listes.

En Belgique, les mutuelles et les organismes d'assurance-maladie remboursent uniformément aux malades 30 francs belges (210 francs français) par consultation. Les patients déboursent donc en fait 10 ou 30 francs belges chaque fois qu'ils vont voir un médecin inscrit au « Service national ».

Pour les analyses, les radios ou les opérations, les médecins, qui sont ainsi groupés, appliquent les tarifs légaux qui demeurent inchangés depuis le mois de mars 1951.

En quelques semaines le Service national est parvenu à attirer 4.850 médecins, tant omnipraticiens que spécialistes, c'est-à-dire 70 % du corps médical belge.

Le système d'Assurance-maladie et de Mutuelles appliqué en Belgique est certes très différent de la Sécurité sociale française. Il ne saurait donc être question d'implanter en France le Service national des médecins. Toutefois ceux qui ont à cœur de résoudre, le plus vite possible, le conflit qui oppose les syndicats médicaux français à la Sécurité sociale pourraient, peut-être, trouver dans l'expérience belge les éléments d'une solution.

PAULE GUILLOU CRIE : « JE SUIS INNOCENTE. »
Les plus belles années de notre vie

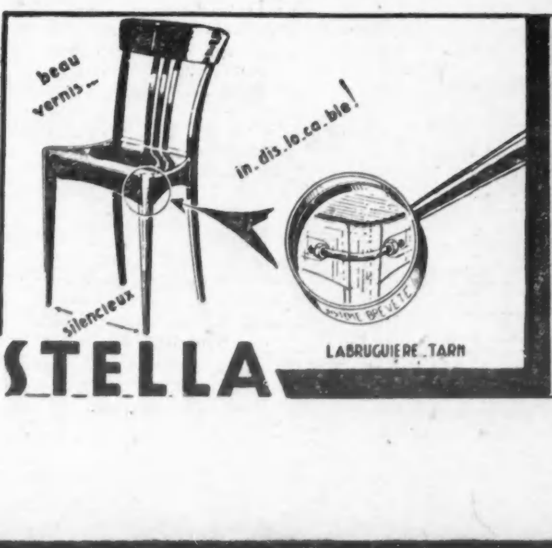
SPORTS

L'année du grand stade ?

LE sport français devrait profiter de 1957, année pauvre en grandes compétitions internationales, pour se recueillir et se ressaisir. Il s'agira moins de cueillir des victoires que de préparer l'avenir. Sans doute peut-on souhaiter que 1957 soit l'année :

- Où le XV de France gagne enfin seul le tournoi de rugby des Cinq Nations ;
- Où l'équipe de France de football se qualifie pour le championnat du monde 1958 ;
- Où Jacques Anquetil devienne le meilleur coureur cycliste sur route de France et Pierre Darmon s'impose parmi les meilleurs tennismen européens ;
- Où Hamia remporte le titre mon-

Les parquets de Versailles ont 300 ans !
Ceux de L.-F. REVAULT dureront autant
☆
Spécialité de PARQUETS DE CHÊNE
☆
L.-F. REVAULT
AUZEVILLE (Meuse)



la chaise de qualité
STELLA

ETS PYRENEX
SANDALETTES
« CONCHITA »
CAOUTCHOUC
CUIR ET CHROME
CALIFORNIA VULCANISÉ
★
SALIES - DE - BEARN
(Basses-Pyrénées)
TELEPHONE : 169

dial de boxe, poids plume (en battant l'Américain Sadler).

Mais il est sans doute plus important que se réalisent en 1957 les vœux suivants :

1 *Le premier coup de pioche du stade à 100.000 places.*

Le principe d'un grand stade olympique, construit dans le bois de Vincennes, vient d'être adopté à l'unanimité par le Conseil municipal de Paris. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, puisqu'on ignore encore si la subvention gouvernementale sera accordée (2 milliards) et si les fédérations sportives trouveront la part de financement qu'elles ont promise (40.000 « actions » à 25.000 francs).

On peut souhaiter que :

- **Le Conseil municipal, dans sa session de juin, approuve le projet définitif ;**
- **Et que le début des travaux (défrichement) soit effectué en octobre.**

2 *Des instituteurs enseignant le sport.*

Le retard de la France en sport, et particulièrement en athlétisme, s'explique essentiellement par la place dérisoire accordée au sport dans les établissements scolaires. En Angleterre et aux Etats-Unis aussi bien que dans les pays d'Europe orientale, le sport fait partie intégrante de l'enseignement.

Une expérience passionnante est réalisée actuellement dans des écoles de Fontenay-sous-Bois et de Noisy-le-Sec. Elle consiste à confier aux instituteurs l'enseignement du sport dans les classes dites « à mi-temps ». **Si les enfants prenaient, dès leur jeune âge, l'habitude de considérer le sport comme une activité naturelle, il serait plus facile, par la suite, de développer la pratique du sport dans les lycées et les facultés.**

On peut donc souhaiter pour 1957 :

- **Qu'au mois de juin, les résultats de Fontenay et de Noisy soient étudiés et pris en considération ;**
- **Qu'en octobre, le ministre de l'Education nationale décide d'imposer cette formule à un nombre accru d'écoles.**

3 *Une télévision sportive.*

La télévision française traite le sport à la fois comme un parent pauvre et comme un enfant terrible. Elle y consacre des budgets ridiculement faibles et se soucie beaucoup moins du rôle éducatif du sport (athlétisme, natation) que de son intérêt bassement spectaculaire (catch). Souhaitons pour 1957 :

- **Que le budget sportif de la T.V. française soit augmenté ;**
- **Qu'il soit surtout mieux réparti.**

4 *La préparation olympique.*

Plus que trois ans et demi avant les Jeux Olympiques (août - septembre 1960 à Rome). Il importe d'y songer dès cette année. Souhaitons dans cet ordre d'idées que, en 1957 :

- **Le gouvernement accorde un crédit de préparation olympique (il n'est pas prévu dans le budget 1957) ;**
- **Les sports amateurs soient tous exonérés de la taxe sur les spectacles sportifs ;**
- **Un accord intervienne entre le service central des sports des forces armées (sport militaire) et la fédération d'athlétisme.**

SCIENCES

Les savants étaient en avance

LES hommes de sciences français n'ont pas attendu la fin de l'année pour présenter leurs vœux pour 1957. Ils les ont formulés à Caen pendant les premiers jours de novembre. Nous ne pouvons que faire nôtres leurs vœux concrets et immédiatement réalisables. Voici ce qu'ont souhaité MM. Francis Perrin, Haut Commissaire à l'Energie Atomique, Gaston Berger, Directeur Général de l'Enseignement Supérieur, et Louis Armand, Directeur de la S.N.C.F.

GASTON BERGER : « Il est quatre choses que l'on pourrait faire :

« Equiper les universités en collaborateurs-techniciens (y compris des secrétaires spécialisés). Nous ne voudrions plus voir de doyens-comptables, de professeurs-archivistes, de directeurs de laboratoire-gestionnaires.

« Aménager les examens pour qu'ils pèsent moins lourd sur la vie universitaire.

« Allonger la durée effective de l'enseignement universitaire.

« Instituer une « année sabbatique » permettant aux maîtres de poursuivre leurs recherches. »

LOUIS ARMAND : « Nous apprenons beaucoup de choses à l'école, un peu en vue de nous dispenser d'apprendre ensuite... Il faut restaurer l'idée qu'un diplôme est un moyen d'apprendre toute sa vie. C'est un devoir de se tenir au courant quand on est diplômé. Je voudrais qu'on prévoie pour les scientifiques, en même temps que le programme d'instruction à l'école, l'équivalent des fameux vingt-huit jours de l'armée c'est-à-dire l'autorisation d'aller reprendre, extrêmement vite, un peu de connaissance et de savoir... **Il faut donc que les instituts soient largement ouverts à des étudiants de 30, 35, 40 ans, qui ont absolument besoin de savoir ce que l'énergie atomique, par exemple, apporte comme techniques nouvelles. »**

FRANCIS PERRIN : **« Nous rebutons des quantités d'enfants par la façon dont nous leur faisons aborder les enseignements scientifiques...** Si l'on élimine tous ceux qui, dès l'âge de douze ou treize ans, sont rebutés par l'axiomatique de la géométrie plane, on élimine de ce fait de toutes les carrières scientifiques des quantités d'éléments qui auraient fait d'admirables chercheurs dans les sciences où l'outil mathématique n'est pas absolument le fondement même de la science...

« Des réformes assez simples devraient permettre d'orienter un plus grand nombre d'éléments valables vers des carrières scientifiques et en particulier vers la recherche et, d'autre part, nous devrions pouvoir éviter le piétinement lamentable et criminel des jeunes gens dans différentes classes et tout particulièrement dans les classes de préparation au concours. »

RENÉ DURIEZ ET SA MÈRE
Cinquante l'an prochain ?

OH... PARDON!

- Croyez-vous que la crise va durer ?
  — Je ne crois rien, mais je suis optimiste.
  (*Interview avec l'armateur Aristote Onassis à propos de Suez*, Paris-Presse.)
- Les courses cyclistes menacées par la pénurie d'essence.
  (*Un titre du* Journal du Dimanche.)
- Le grand discours de Pierre Mendès France. pp. 13, 14, 15, 16, 17.
- ...Et un raton laveur. pp. 18, 19.
  (*Sommaire de* L'Express.)
- Après avoir éliminé votre timidité et vous être fait une belle musculature, un doute peut subsister en vous.
  (France-Observateur.)

JE, TU, IL...

- **RENÉ DURIEZ, 7 ans et demi, est l'un des lauréats du « Petit Concours » de *L'Express*, qui a permis d'envoyer onze enfants de six à quinze ans aux sports d'hiver. Sept enfants sont partis samedi pour Valtourmanche, dans le Val d'Aoste, les quatre autres, qui ne supportent pas l'altitude, ont gagné l'Autriche. Notre vœu : envoyer cinquante enfants dans la neige l'an prochain.**

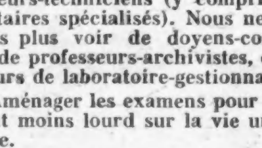
- **RAYMONDE BOUHINE, 33 ans, secrétaire, a été arrêtée alors qu'elle venait de se faire engager à la direction du S.D.E.C.E. (Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage). Motif : elle travaillait pour les services de renseignements tchèques. L'affaire serait banale si Raymonde Bouhine n'était la mère d'un enfant retenu en Tchécoslovaquie par le gouvernement de Prague. C'est pour conserver le droit de voir son fils qu'elle est devenue l'agent R.330 des services tchèques.**

- **JOHN ADAMS, 60 ans, docteur en médecine, a été inculpé du meurtre de l'une de ses clientes, Mrs Edith Morrell, par les magistrats d'Eastbourne. On le soupçonne d'avoir assassiné dix-sept dames aussi riches qu'âgées qui voyaient en lui un « docteur miracle » et l'avaient couché sur leur testament.**

- **NICOLE DEROUÉ, 20 ans, nièce d'Anita Soler, productrice à la radio, et JOSEPH TARAGE, 20 ans, contrôleur stagiaire au Centre hertzien de la R.T.F., envisageaient de se marier. Ils ont été assassinés dans le parc de Saint-Cloud. Le meurtrier a dérobé les photographies que contenait le sac de la jeune fille. Il serait allé à Saint-Cloud en taxi.**

Manufacture de Tissus des Pyrénées
☆
BERCHON et Fils
Maison fondée en 1868
NAY (B.-P.)

LUNETTES
HUCA-LUMOSOL



HUGUENIN Frères & Cie
MOREZ-DU-JURA

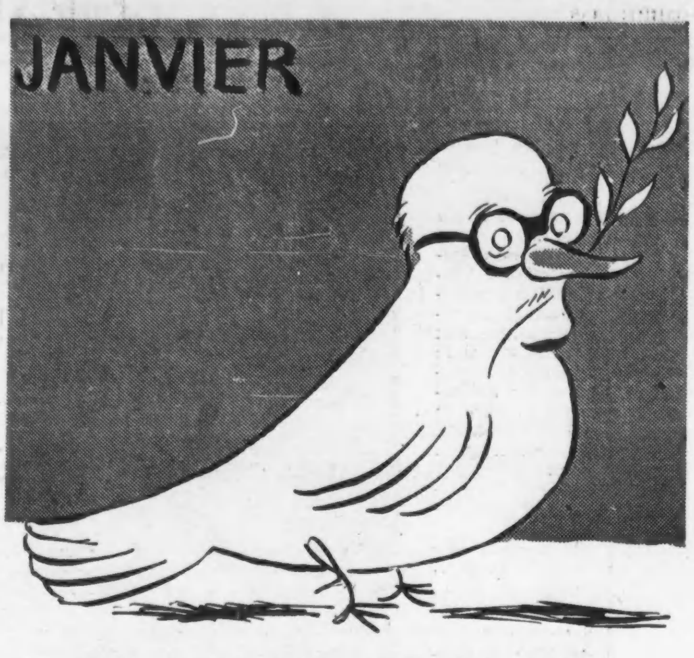
L'ESSOR TÉLÉPHONIQUE
11 ter, RUE DES URSULINES
SAINT-DENIS (Seine)
Téléphone : PLA. 10-85
TOUTE LA TÉLÉPHONIE
Installation et entretien
AUTOMATIQUE
MIXTE STANDARD
Toutes les commandes électro-mécaniques. Signalisations automatiques, lumineuses et sonores. Téléphonie amplifiée. Sonorisation.

Les grandes marques d'articles en caoutchouc
TETINES RITA
THE SELECT
DIAMANT
LES BIBERONS INCASSABLES
RITA-DIAMANT
Toute une fabrication d'articles d'hygiène impeccables
TOUTES PHARMACIES

L'ANNÉE MOLLET

par PIERROT

Toutes les légendes de ces dessins sont extraites de discours et de déclarations de M. Guy Mollet.



LA COLOMBE DE LA PAIX

« Voulez-vous que les jeunes du contingent périssent pour conserver leurs milliards aux colonialistes exploiteurs ? »

« La Franc

DIEU LE PÈRE

« Ce n'est pas l'un des nôtres. Mais c'est le meilleur des autres. »

LE CAMARADE

« Il n'y a pas de grands hommes. Il y a des hommes qui ont chacun leurs problèmes. C'est une des conclusions que j'ai tirées de mes contacts avec un homme comme Kroutchev. »

LE

« Cela va mieux
bientôt mieux
infligerai peut-

L'HOTESSE DE L'AIR DE BEN BELLA

« C'est le ministre résidant qui a pris la décision, au nom du gouvernement : je ne dis pas cela pour diminuer mes responsabilités, mais pour ne pas m'en attribuer le mérite. »

BONAPARTE (au pied des pyramides)

« Un obstacle chaque jour, chaque jour une action. »

La pièce qui fait rire Moscou

V. Maiakovski

LA PUNAISE

***Texte intégral de la pièce en neuf tableaux de* Vladimir MAIAKOVSKI**

mimée pour L'EXPRESS par *J.-L. BARRAULT*

Tous les correspondants à Moscou des grands journaux parisiens signalent cette semaine l'immense succès que rencontre en ce moment à Moscou la pièce de Maiakovski, « La Punaise » (Klop), jouée simultanément dans plusieurs théâtres. Le poète l'avait écrite en 1928 pour se moquer de ceux qui voulaient dangereusement accélérer « les conquêtes du socialisme », mais il semble bien que ce soit au contenu « actuel » de « La Punaise » que celle-ci doit le triomphe particulier que le public soviétique lui fait en ce moment. « Dans ce monde, mourir n'est pas une nouveauté. Faire la vie, voilà ce qui est difficile », écrivait le poète révolutionnaire et non conformiste qui est devenu l'idole de la jeunesse. Un jour, il n'eut plus le courage de « faire la vie ». Maiakowski s'est suicidé en 1930.

Au centre : la porte tournante d'un grand magasin. Des camelots-propriétaires déambulent sur le devant de la scène.

Le Marchand de boutons. — Ne divorcez pas pour un bouton, ne vous mariez pas pour un bouton ! Une pression du pouce et de l'index et les pantalons des citoyens seront toujours impec !

Boutons à fixation automatique,
mécanique
et hollandais,
vingt kopecks les six...
Prenez, c'est pour rien.

Le Marchand de poupées.

Prenez mes danseurs
Regardez mes danseurs
Comme à l'opéra !
C'est l'meilleur amusement
Dehors comme dedans !
C'est le Commissaire du Peuple
qui fixe par décret
leur façon de danser !

La Vendeuse de pommes.

Y a pas d'ananas.
Y a pas d'bananes.
Ma pomme,
ma pomme
regardez ma pomme !
Les quatre pour quinze kopecks.
Enlevez c'est pour rien !

Le Vendeur de pierres a affuter.

Pierre à affûter incassable
Importée d'Allemagne.
Trente kopecks au choix.
Affûte pour tous les goûts.
Affûte dans tous les sens
Les couteaux pour couper
Les rasoirs pour raser
Et les langues pour discuter !
A qui le tour, citoyens ?

Le Marchand d'abat-jour.

Mes abat-jour
de toutes les teintes
pour tous les goûts
Bleus pour le confort
Rouges pour les voluptés.
Installez-vous, citoyens.

Le Marchand de ballons.

Dirigeables et ballons
pour les explorations
Pour aller au Pôle Nord
Y a pas mieux comme confort !
Achetez, citoyens !

Le Marchand de harengs.

Voilà
les meilleurs harengs de la république,
Avec de la vodka
et des crêpes bien grasses
rien ne les remplace !

Une Mercière ambulante.

Soutiens-gorge doublés d'astrakan,
Soutiens-gorge doublés d'astrakan.

Un Vendeur de colle.

Chez nous
à l'étranger
et partout ailleurs
Les citoyens jettent la vaisselle cassée !
La fameuse colle en poudre
Excelsior
répare sans attendre
Vénus et pots de chambre !

Une Vendeuse de parfums.

Echantillons de parfums Coty
Echantillons de parfums Coty !

Le Marchand de livres. — Ce que fait la femme quand le mari n'est pas là ! Cent cinq histoires drôles racontées par l'ancien comte Léon Tolstoï, prix marqué : un rouble vingt — je les laisse pour quinze kopecks.

La Mercière ambulante.

Soutiens-gorge doublés d'astrakan
Soutiens-gorge doublés d'astrakan !

Entrent Prissipkine, Rosalie Pavlovna, Bayan.

La Mercière ambulante.

Soutiens-gorge !...

Prissipkine (*très emballé*). — Sont-ils aristocratiques, ces petits bonnets !

Pourquoi je suis tout seul dans ma cage ? Pourquoi que j'souffre moi ?

Rosalie Pavlovna. — Des bonnets ? mais c'est pas des bonnets, c'est...

Prissipkine. — Je ne vois pas clair, non ? Et si j'ai des jumelles ? On en mettra un sur Dorothy et l'autre sur Lilian... J'ai déjà décidé de leur donner un nom aristocratico-cinématographique... Elles se promèneront comme ça, ensemble... C'est comme ça que ça doit être. Ma maison, faut qu'elle soit une corne d'abondance ! Rosalie Pavlovna, emportez !

Bayan (*air admiratif et approbateur*). — Emportez, emportez, Rosalie Pavlovna. Faut pas croire qu'y pense à la bagatelle. Cet homme-là, c'est la classe montante, y comprend tout à sa façon. Y nous apporte une origine prolétarienne intacte et une carte d'adhérent au syndicat et vous, vous comptez les gros sous. Sa maison doit être une corne d'abondance. (*Rosalie Pavlovna soupire et achète.*)

Bayan. — Je les porterai, moi... c'est pas lourd... ne vous dérangez pas... c'est pour le même prix...

Le Vendeur de poupées. — Prenez mes danseurs, regardez mes danseurs !

Prissipkine. — Mes futurs enfants héréditaires doivent être éduqués dans un esprit d'élégance. Et toc ! Emportez, Rosalie Pavlovna.

Rosalie Pavlovna. — Camarade Prissipkine...

Prissipkine. — Ne m'appelez pas camarade, citoyenne, vous êtes pas encore parente du prolétariat.

Rosalie Pavlovna. — Futur camarade citoyen Prissipkine, pour ce prix-là on ferait la barbe à quinze personnes, sans compter la moustache et le reste. Si on prenait un autre panier de bière pour le mariage. Qu'est-ce que vous en dites ? Hein ?

Prissipkine (*sévère*). — Rosalie Pavlovna. Ma maison doit être...

Bayan. — Sa maison doit être une corne d'abondance. Chez lui, la musique et la bière doivent couler à flots, comme de... d'une corne d'abondance, quoi.

(*Rosalie Pavlovna achète.*)

→

BAYAN (*prend les paquets*). — Vous dérangez pas, c'est le même prix.

LE VENDEUR DE BOUTONS. — Ne divorcez pas pour un bouton, ne vous mariez pas pour un bouton...

PRISSIPKINE. — Dans notre famille rouge, il faut pas de mœurs bourgeoises et d'accrochages à propos d'un pantalon. Et toc ! Emportez, Rosalie Pavlovna.

BAYAN. — Tant que vous n'avez pas la carte du syndicat, ne le contrariez pas, Rosalie Pavlovna. C'est la classe triomphante et y balaie tout sur son chemin comme un torrent ; le pantalon du camarade Prissipkine doit être une corne d'abondance.

(*Rosalie Pavlovna achète et soupire.*)

BAYAN. — Je vous en prie, pour le même prix...

LE MARCHAND DE HARENGS.

Les meilleurs harengs de la république !
Plus on boit
et plus on en mange !

ROSALIE PAVLOVNA (*écarte tout le monde, parle haut et se sent mieux tout de suite*). — Des harengs, ça j'suis d'accord. Au moins, pour le mariage, vous aurez quelque chose. V'là quelque chose que j'vais prendre. Poussez-vous donc, messieurs les hommes. C'est combien, cette sardine ?

LE MARCHAND. — Ce saumon vaut 2.60 le kilo.

ROSALIE PAVLOVNA. — 2.60 pour cette ablette ?

LE MARCHAND. — Madame, je vous en prie, ça ne fait que 2.60 pour ce candidat esturgeon.

ROSALIE PAVLOVNA. — 2.60 pour ce fanon de baleine en conserve. Vous avez entendu, camarade Prissipkine ? Vous avez eu bien raison, allez, quand vous avez tué le Tsar et chassé M. Riabouchinski ! Ah ! quelles crapules. Je trouverai mes droits civiques et mes harengs à la coopérative publique soviétique d'Etat.

BAYAN. — Attendons ici, camarade Prissipkine. Pourquoi vous mêler de cette histoire petite-bourgeoise et acheter des harengs ? Pour vos quinze roubles et une bouteille de vodka je vous organiserai un de ces mariages...

PRISSIPKINE. — Camarade Bayan, moi, je suis contre toutes ces mœurs petites-bourgeoises — les canaris et tout ça... Moi, je suis un homme qui a des perspectives historiques... Moi, ce qui m'intéresse, c'est une armoire à glace...

(*Entre Zoïa Berezkina qui manque buter contre les deux personnages ; elle recule, étonnée, et écoute.*)

BAYAN. — Quand votre cortège nuptial...

PRISSIPKINE. — Qu'est-ce que vous racontez ? Le cortège comment ?

BAYAN. — J'ai dit — le cortège nuptial. Camarade Prissipkine, c'est ainsi qu'en langues étrangères pleines de beauté on désigne les cortèges en tous genres et notamment des cortèges de mariages solennels comme ça.

PRISSIPKINE. — Ah ! Bon, bon, bon.

BAYAN. — Je disais donc que lorsque le cortège arrivera, je vous chanterai l'épithalame d'Hyménée.

PRISSIPKINE. — Qu'est-ce que c'est que ce baratin ? D'où y sortent, tes hymnes malais ?

BAYAN. — J'ai pas dit hymnes malais, j'ai dit — épithalame du dieu Hyménée. Les Grecs avaient un dieu de l'amour qui s'appelait comme ça, mais pas les Grecs d'aujourd'hui, tous ces Venizelos opportunistes !... C'est les anciens qui avaient ça, les républicains !

PRISSIPKINE. — Camarade Bayan, pour l'argent que je vous donne, je veux un mariage rouge et pas de dieux. Compris ?

BAYAN. — Voyons, camarade Prissipkine, non seulement j'ai compris, mais je dirai même qu'armé de l'imagination que Plekhanov permet aux marxistes, je vois comme en quelque sorte par le moyen d'un prisme votre triomphe de classe, plein d'élévation, d'élégance et d'enthousiasme... La fiancée est catapultée du carrosse — une fiancée rouge ! elle a chaud — toute rouge. Un témoin rouge, le comptable Erykalov, massif, rouge et apoplectique, lui donne la main. Vous, vous êtes entouré de témoins rouges. Toute la table est couverte de jambon rouge et de bouteilles cachetées de rouge.

PRISSIPKINE (*approbateur*). — C'est ça ! C'est bien ça.

BAYAN. — Les invités rouges crient « qu'ils s'embrassent », « qu'ils s'embrassent », et alors votre épouse rouge vous tend des lèvres toutes rouges...

ZOÏA (*affolée, elle les saisit tous les deux par la manche*). — Vania ! Qu'est-ce qu'il dit, celui-là ? Que dit cette limace à cravate ? Quel mariage ? Qui se marie ?

BAYAN. — Il s'agit de la cérémonie nuptiale et socialiste qui va unir Elzevire Davidovna Renaissance et...

PRISSIPKINE.

Zoïa Ivanovna, moi, j'en aime une autre
Qu'a la taille plus haute.
Elle a une poitrine bien faite
Moulée par une belle jaquette.

ZOÏA. — Vania ! Et moi ? Tu me laisses tomber alors ? C'est ça que ça veut dire ?

PRISSIPKINE (*il a un geste d'indifférence*).

Comme des bateaux
qui suivent chacun leur route
séparons-nous.

ROSALIE PAVLOVNA (*se précipite hors du magasin. Elle brandit ses mains pleines de harengs au-dessus de la tête*). — Des baleines, des dauphins! (*Au marchand de poisson.*) Allez, montre-le ton escargot, qu'on compare. (*Elle compare ; le hareng du camelot est plus gros ; elle gesticule.*) Il est plus long d'une queue ? Pourquoi qu'on s'est battus, hein, citoyen Prissipkine ? Pourquoi qu'on a tué Sa Majesté l'Empereur et chassé M. Riabouchinski, hein ? Il me mènera à la tombe, votre pouvoir soviétique... Plus long d'une queue, de toute une queue.

BAYAN. — Voyons, chère Rosalie Pavlovna, c'est par l'autre bout qu'il fallait mesurer... Il est plus long d'une tête... A quoi ça vous servirait la tête ? Ça ne se mange pas... il n'y a qu'à la couper et la jeter.

ROSALIE PAVLOVNA. — Vous entendez ce qu'il dit ? Couper la tête ! C'est à vous, citoyen Bayan, qu'on pourrait couper la tête sans rien perdre mais le hareng, ça coûte dix kopecks le kilo. Allez, on rentre ! Evidemment, que j'ai besoin d'une carte syndicale, dans la maison, mais la fille de parents qui ont une entreprise qui rapporte, c'est pas rien non plus.

ZOÏA. — On voulait vivre, on voulait travailler... Et c'est fini...

PRISSIPKINE. — Citoyenne, notre amour est mort. Ne troublez pas l'épanouissement d'un libre sentiment civique ou j'appelle la milice.

(*Zoïa pleure et s'accroche à lui. Prissipkine essaye de se libérer. Rosalie Pavlovna les sépare en perdant ses paquets.*)

ROSALIE PAVLOVNA. — Qu'est-ce qu'elle veut, cette traînée ? Pourquoi vous vous accrochez à mon gendre ?

ZOÏA. — Il est à moi !

ROSALIE PAVLOVNA. — Ah ! Parce qu'elle a un gosse ? Je lui payerai une pension alimentaire, oui, mais je lui casserai la gueule !

LE MILICIEN. — Citoyens, arrêtez cette scène répugnante...

DEUXIÈME TABLEAU

UN DORTOIR DE JEUNES OUVRIERS. L'INVENTEUR DESSINE AVEC ARDEUR EN RENIFLANT. UN GARS NU-PIEDS SE VAUTRE SUR SON LIT OU EST ASSISE UNE JEUNE FILLE. UN GARS A LUNETTES EST PLONGÉ DANS UN LIVRE.

LE GARS NU-PIEDS (*il hurle*). — Où sont mes bottes ? On m'a encore piqué mes bottes. Faudra peut-être que je les mette à la consigne de la gare de Koursk[1], non ?

LE BALAYEUR. — C'est Prissipkine qui s'est foulé le poignet dessus pour aller voir sa dulcinée. Y gueulait en les mettant. C'est la dernière fois que j'les mets, qu'il a dit ; ce soir, j'apparaîtrai sous une forme nouvelle, qu'il a dit, plus conforme à ma nouvelle situation sociale.

LE GARS. — Salaud, va.

LE JEUNE OUVRIER (*en train de nettoyer*). — Même son placard a un contenu aristocratique ! Avant y avait que des bouteilles de bière et des queues de hareng ; maintenant, y a des pots de crème de beauté et des cravates à trois kopecks les cinq.

LA JEUNE FILLE. — Ça va, n'en jetez plus ! Le gars a acheté une cravate et vous le traitez de bourgeois.

LE GARS. — C'en est bien un. La cravate, c'est rien ; seulement, c'est pas la cravate qui est attachée à lui, c'est lui qui est attaché à la cravate. Il ne fait même plus travailler ses méninges.

LE BALAYEUR. — Il veut faire de l'épate ; quand il est pressé et qu'y a un trou à sa chaussette, y s'colle de l'encre sur le pied, tout en courant, pour que ça se voie pas.

LE GARS. — Il n'a pourtant pas besoin de ça, son pied, pour être noir.

L'INVENTEUR. — Peut-être qu'il n'est pas noir juste à cet endroit-là. Il aurait dû changer ses chaussettes de pied.

LE BALAYEUR. — T'as trouvé ça tout seul, l'inventeur ? Fais-le breveter. Fais gaffe, on pourrait te faucher ton idée. (*Il donne un coup de chiffon sur la table et fait tomber une boîte qui laisse échapper un éventail de cartes de visite. Il se baisse pour les ramasser, les regarde à la lumière et rit si fort qu'il a du mal à appeler les copains.*)

TOUS ENSEMBLE (*lisent et répètent plusieurs fois*). — Pierre Prissipkine. Pierre Prissipkine.

L'INVENTEUR. — Y s'est inventé un vache de nom de famille. Prissipkine. C'est pas un nom, ça, Prissipkine.

LA JEUNE FILLE (*pensive*). — C'est quand même vrai, Pierre Prissipkine, ça fait très bien. Vous, vous êtes en train de vous marrer pendant que lui, il fait une révolution à domicile, peut-être.

LE GARS AU BALAI. — Quand on a des mains d'ouvrier, on n'enlève pas ses durillons à la pierre ponce.

(*Entre un ajusteur en bleu de travail. Il se lave les mains et se retourne.*)

L'AJUSTEUR. — Un ouvrier et lui, ça fait deux maintenant. Il épouse une jeune personne dont le papa est coiffeur ; elle, elle fait caissière et aussi manucure. C'est une demoiselle Elzevire Renaissance qui va lui faire les ongles à présent.

L'INVENTEUR. — Elzevir, y a des caractères d'imprimerie qui s'appellent comme ça.

L'AJUSTEUR. — Les caractères, je m'y connais pas, mais elle a une de ces carrosseries ! Il a montré la photo au comptable pour qu'il calcule plus vite. Elle doit avoir des mamelles grosses comme deux potirons au moins. C'est ce qu'on appelle une fille opulente.

LE NU-PIEDS. — Il a pas perdu son temps.

LA JEUNE FILLE. — Alors, tu te sens des envies ?

LE NU-PIEDS. — Moi, quand je serai chef d'équipe et que je porterai mes bottes tous les jours, je me dégotterai une crémerie où je serai mieux qu'ici.

L'AJUSTEUR. — Suis bien mon conseil : tâche d'installer des rideaux. Tu peux tirer ton rideau, jeter un coup d'œil par la fenêtre, tu l'fermes et t'es chez toi, tu fais ce que tu veux, tu comptes ton bénef, par exemple. C'est seulement pour travailler que c'est moche d'être tout seul, mais pour bouffer la poule au pot vaut mieux être tout seul. C'est juste, pas ? On en a déjà vu des comme ça qui se tiraient les pieds des tranchées, seulement on les descendait. Vas-y — qu'est-ce que t'attends ?

LE NU-PIEDS. — Sûr, que j'irai. Qu'est-ce t'as à jouer ton petit Lénine ? Toi, si on te faisait signe d'une fenêtre où y'aurait des géraniums, tu cracherais pas dessus... non ?

L'AJUSTEUR. — Moi, je déserterai pas. Tu crois que j'aime ça, moi, vivre dans la puanteur, porter des loques ? Seulement on est nombreux, nous. Y aurait pas assez de filles de coiffeur pour tout le monde. Quand tout sera prêt, que les maisons seront construites et tout, on s'installera tous en même temps. Tous, et en même temps ! Mais nous ne sortirons pas de nos tranchées puantes le drapeau blanc à la main.

LE NU-PIEDS. — Y en a marre de tes tranchées. On n'est plus en dix-neuf. Les gens ont envie de vivre pour eux.

L'AJUSTEUR. — T'es sûr que c'est pas des tranchées ?

LE NU-PIEDS. — Baratin.

L'AJUSTEUR. — Les poux, ça ne manque pas.

LE NU-PIEDS. — Baratin.

L'AJUSTEUR. — Seulement on prend des coups silencieux.

LE NU-PIEDS. — Baratin.

L'AJUSTEUR. — Prissipkine s'est déjà fait descendre avec un fusil à deux yeux.

(*Entre Prissipkine en souliers vernis. Il tient à la main — par les lacets — des souliers éculés qu'il jette au gars nu-pieds. Bayan suit avec les paquets. Il se place entre Prissipkine et l'ajusteur qui mime une danse populaire.*)

BAYAN. — Camarade Prissipkine, ne faites pas attention à ces danses sauvages, elles pourraient gâter votre goût raffiné en formation.

(*Les gars du dortoir leur tournent le dos.*)

L'AJUSTEUR. — Arrête de te tortiller, tu vas te dévisser la colonne.

BAYAN. — Je vous comprends, camarade Prissipkine : on doit avoir du mal, avec une âme aussi délicate que la vôtre, à vivre dans cette société grossière. Prenez encore une leçon sans éclater d'impatience. Le premier fox-trot après la cérémonie nuptiale est un pas d'une importance extrême et vous devez produire une impression impérissable. Allez, faites un tour de piste avec votre cavalière imaginaire. Ne tapez pas des pieds comme à un défilé du premier mai.

PRISSIPKINE. — Camarade Bayan, je vais enlever mes chaussures : elles me serrent et puis, elles s'usent.

BAYAN. — C'est ça. C'est ça. Continuez, ayez une démarche noncha-

(1) Une gare de Moscou.

lante, comme si vous reveniez d'une brasserie par un beau clair de lune mélancolique. C'est ça, c'est ça. Ne tortillez donc pas votre arrière-train comme ça, ce n'est pas un wagonnet, c'est une demoiselle que vous conduisez. C'est ça, c'est ça. Votre main. Plus bas, la main.

PRISSIPKINE (*dont la main glisse sur une épaule imaginaire*). — Elle tient pas ma main, en l'air.

BAYAN. — Camarade Prissipkine, par une manœuvre de reconnaissance discrète, découvrez le soutien-gorge et calez-y votre pouce, comme pour prendre un peu de repos. Cette preuve de sympathie est agréable à la dame, et vous, ça vous soulage — vous pouvez penser à l'autre main. Pourquoi roulez-vous des épaules ? Ce n'est plus du fox-trot. Auriez-vous daigné faire une démonstration de « shimmy » ?

PRISSIPKINE. — Non. J'ai pas fait exprès... Je me suis gratté en marche.

BAYAN. — Camarade Prissipkine, comment est-ce possible ? Si au cours de votre danse vous éprouvez un ennui de cet ordre, roulez des yeux indignés, comme si vous étiez jaloux de votre cavalière, reculez contre le mur, à l'espagnole, avec un mouvement vif, frottez-vous rapidement contre une sculpture quelconque (dans la meilleure société où vous allez évoluer, il y en a plus qu'un curé n'en pourrait bénir, de ces trucs-là). Frottez-vous, poussez un soupir, lancez un éclair des yeux et remettez-vous à danser en vous calmant graduellement.

PRISSIPKINE. — Comme ça ?

BAYAN. — Bravo. Très bien. Quels dons vous possédez, camarade Prissipkine ! Dans les conditions de l'encerclement capitaliste et de la construction du socialisme dans un seul pays, vous ne pouvez pas déployer tout votre talent. C'est trop étroit, ici. Notre Passage-des-Chèvres-prolongé est-il une lice digne de vous ? C'est la révolution mondiale qu'il vous faut, la ruée sur l'Europe ; il vous suffira de briser les Chamberlain et les Poincaré et vous pourrez enchanter les Moulin-Rouge et les Panthéons par la splendeur de vos manifestations plastiques. Souvenez-vous bien de cette position. Ne bougez plus. Moi, je m'en vais... Je ne peux pas quitter les témoins des yeux : un verre en acompte avant le mariage et pas une larme de plus ; un fois le boulot fait, ils pourront boire au goulot, si ça leur chante. Bye, bye... (*Il s'en va en criant sur le pas de la porte :*) Ne mettez pas deux cravates à la fois, surtout si elles ne sont pas de la même couleur et mettez-vous bien ça dans le crâne : une chemise empesée, c'est pas une chemise brodée, ça ne se porte pas à l'extérieur du pantalon ! (*Prissipkine déballe ses achats.*)

UN GARS. — Laisse tomber tout ça, Vania. Tu peux pas t'habiller comme tout le monde ?

PRISSIPKINE. — C'est pas vos oignons, respectable camarade. Pour quoi j'ai lutté, moi ? Pour une vie meilleure, j'ai lutté. Maintenant je l'ai à la portée : une femme, une maison, de l'éducation dans les manières. En cas de besoin, je saurai toujours faire mon devoir. Celui qu'a fait la guerre a le droit de se reposer un brin en lançant des petits cailloux dans la rivière. Et toc ! Mon bien-être va peut-être élever le niveau de toute ma classe. Et toc.

L'AJUSTEUR. — Ça, c'est un guerrier, un vrai Souvorov. C'est juste, ce qu'il dit !

> Un bout de temps
> J'ai travaillé
> A construire un pont vers le socialisme
> Je l'ai pas terminé
> J'ai été fatigué.
> Auprès du pont
> je me suis reposé.
> Sur le pont l'herbe a poussé,
> Des moutons l'ont même mangée
> Moi, je veux seulement me reposer
> Au bord de la rivière...

C'est bien ça ?

PRISSIPKINE. — Me casse pas les pieds. Fous-moi la paix avec ta propagande. Et toc ! (*Il s'assoit sur le lit et chantonne en s'accompagnant de la guitare.*)

> Pourquoi donc chercher ailleurs,
> Je sais bien que le bonheur
> Il est là,
> Rue Lounotcharskaïa.

(*On entend un coup de feu. Tout le monde se précipite vers la porte.*)

UN GARS (*entrant*). — Zoïa Berezkina s'est tuée.

UN GARS. — Qu'est-ce qu'elle va se faire critiquer à la cellule !

DES VOIX. — Secours... Au secours... Des secours...

UNE VOIX. — Allô. Le service des urgences ? Quoi ? Elle s'est tiré une balle dans la poitrine ? Passage-des-Chèvres-prolongé, au 16...

(*Prissipkine, tout seul, ramasse rapidement son attirail.*)

L'AJUSTEUR. — Dire qu'une fille comme ça se troue la peau pour l'ordure gominée que tu es ! Fous le camp ! (*Il attrape Prissipkine par le col de la veste et le jette à la porte avec tous ses paquets.*)

LE BALAYEUR (*arrive en courant avec le médecin*). — Eh ben ! mon gars, ça fait du bruit quand tu quittes ta classe.

PRISSIPKINE (*se détourne et hurle*). — Cocher, rue Lounotcharskaïa, au 17. Avec les paquets.

TROISIÈME TABLEAU

GRAND SALON DE COIFFURE. LES MURS SONT TAPISSÉS DE MIROIRS. DEVANT LES MIROIRS, IL Y A D'ÉNORMES FLEURS EN PAPIER. LES GUÉRIDONS SONT COUVERTS DE BOUTEILLES. COTÉ JARDIN, UN PIANO LA GUEULE OUVERTE. COTÉ COUR, UN FOURNEAU DONT LES TUYAUX SERPENTENT A TRAVERS TOUTE LA PIÈCE. AU MILIEU, UNE TABLE RONDE. A TABLE: PIERRE PRISSIPKINE, ELZÉVIRE RENAISSANCE, DEUX TÉMOINS HOMMES ET DEUX TÉMOINS FEMMES, LE PÈRE ET LA MÈRE RENAISSANCE, LE COMPÈRE-COMPTABLE ET LA COMMÈRE. OLEG BAYAN EST AU CENTRE DE LA TABLE ET DIRIGE LA CÉRÉMONIE EN TOURNANT LE DOS AU PUBLIC.

ELZÉVIRE. — On commence, Prissipkine ?

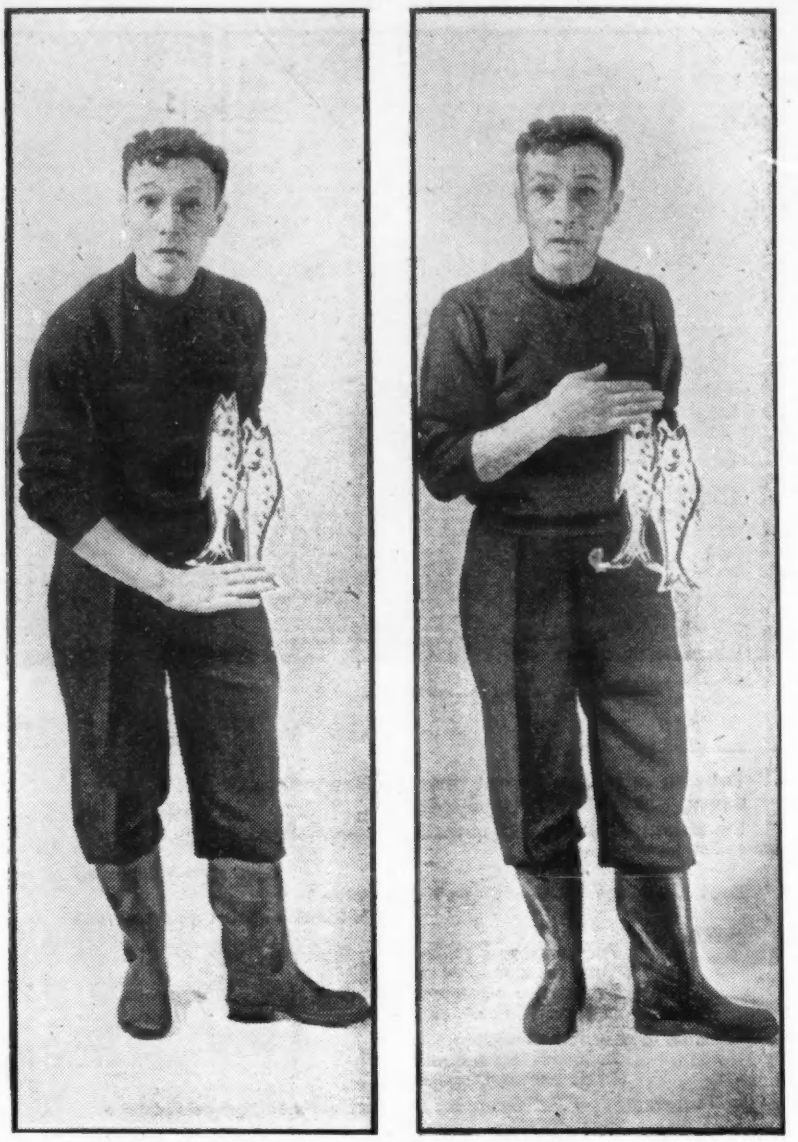
PRISSIPKINE. — Faut attendre.

(*Un temps.*)

ELZÉVIRE. — Prissipkine, on commence ?

PRISSIPKINE. — J'ai dit — faut attendre. Je désire me marier d'une façon organisée et en présence des invités d'honneur : notamment en la présence de la personne du secrétaire du comité de l'usine, le respectable camarade Lassallovitch... Et toc !

UN INVITÉ (*entre en courant*). — Chers camarades jeunes mariés, veuillez avoir l'obligeance d'excuser mon retard mais je suis mandaté pour vous transmettre les souhaits de notre grand et respectable chef, le camarade Lassalovitch. Demain, qu'il a dit, je serais prêt à me rendre à l'église, mais aujourd'hui — je peux pas, qu'il a dit. Aujourd'hui, y'a assemblée du parti et faut que j'aille à la cellule, qu'il a dit comme ça. Passons, comme on dit, aux affaires en cours.



Ce hareng est plus long d'une queue ou il est plus long d'une tête ?

PRISSIPKINE. — Je déclare le mariage ouvert.

ROSALIE PAVLOVNA. — Servez-vous, s'il vous plaît, camarades et m'sieu-dames. Où trouverez-vous de la charcuterie pareille ? J'ai acheté ce jambon il y a trois ans, pour s'il y avait la guerre avec la Grèce ou la Pologne... Mais... y a pas encore de guerre et le jambon commence un peu à s'abîmer. Mangez, m'sieu-dames.

TOUS (*ils lèvent leurs verres*). — C'est amer ! C'est amer ![1]

(*Elzévire et Pierre s'embrassent.*)

TOUS. — C'est amer. C'est ame-e-e-er !

(*Elzévire se suspend à Pierre. Pierre l'embrasse avec componction. On voit qu'il a conscience de sa nouvelle dignité de classe.*)

LE COMPÈRE-COMPTABLE. — Du Beethoven ! Du Shakespeare ! Du spectacle !

(*On amène le piano.*)

DES VOIX. — Prenez-le par en dessous, par en dessous. Qu'est-ce qu'il a comme dents, ça donne envie de taper dedans !

PRISSIPKINE. — Ne marchez pas sur la queue du piano.

BAYAN (*se lève, oscille et renverse son verre*). — Je suis heureux, je suis heureux de voir que le chemin rempli de luttes du camarade Prissipkine reçoit une brillante conclusion. Il a perdu sur ce chemin, c'est vrai, une carte du Parti, mais il y a trouvé beaucoup d'obligations de l'emprunt d'Etat. Nous avons réussi à intégrer et à coordonner les contradictions et celui qui est armé d'un regard marxiste ne peut pas ne pas voir là-dedans, comme dans une goutte d'eau en quelque sorte, le bonheur futur de l'humanité, appelé communément socialisme.

TOUT LE MONDE. — C'est amer ! C'est amer !

(*Elzévire et Prissipkine s'embrassent.*)

BAYAN (*toujours saoul et fumeux*). — Les pas dont nous marchons en avant dans le chemin de notre édification familiale sont réellement des pas de géant. Quand nous mourions les uns et les autres en Crimée et que même beaucoup y sont morts tout à fait, pouvions-nous supposer que ces roses fleuriraient dans ce contexte historique ? Quand nous étions opprimés sous le joug de l'autocratie, nos grands maîtres Marx et Engels pouvaient-ils, eux tout au moins, rêver en supposant ou même supposer en rêvant que les liens d'Hyménée viendraient attacher le travail, anonyme mais grandiose, au capital, abattu mais charmant ?

TOUT LE MONDE. — C'est amer ! C'est amer !

BAYAN. — Chers citoyens ! La beauté — c'est le moteur du progrès. Qu'est-ce que je serais si j'étais un simple travailleur ? Botchkine — simplement Botchkine. Que pouvais-je faire en tant que tel ? Braire — et puis c'est tout. Alors qu'étant Bayan... Par exemple :

> Oleg Bayan
> Va de joie criant.

Et à présent me voici Oleg Bayan, et, étant un membre de plein droit de la société, je peux m'initier à toutes les richesses de la culture et je peux jurer, non, c'est-à-dire que justement, jurer, je ne peux pas, ça ne se fait pas, mais je peux m'exprimer à tout le moins comme le faisaient les anciens Grecs : « Elzévire Prissipkina, envoyez-nous donc le plat ! » Et le pays tout entier peut me répondre, comme les troubadours le faisaient dans le temps :

> Pour vous rincer le goulot
> A la santé de ce qu'est beau
> V'là un verre de vodka et une queue de hareng
> Veuillez les accepter, camarade Bayan !

1. Allusion à une coutume populaire. Les mariés doivent s'embrasser pour que ce soit « plus doux ».

→

'Mande pardon camarades...

Une punaise...

Une vraie punaise...

→

TOUT LE MONDE. — Bravo ! Hourra ! C'est amer !

BAYAN. — La beauté, c'est la mère de...

UN TÉMOIN (*saoul*). — Comment ? Vous pouvez pas être poli en présence des jeunes mariés !

(*On entraîne le témoin.*)

TOUT LE MONDE. — Beethoven ! Une polka !

(*On entraîne Bayan vers le piano.*)

BAYAN.

Par les monts et par les plaines
Tous les trams se rassemblaient
Y avait un beau mariage rouge
Qui v'nait d'être enregistré...

TOUT LE MONDE (*en sourdine*).

Le marié en salopette
Avait une cart' syndicale...

LE COMPTABLE. — J'ai compris. J'ai tout compris, ça veut dire :

Porte-toi bien Oleg Bayan
P'tit agneau charmant...

LE COIFFEUR (*la fourchette à la main, il parle à la commère*). — Non, madame, après la révolution on ne trouve plus de gens qui frisent naturellement. Un chignon gaufré, ça se fait comme ça... On prend un fer (*il manipule la fourchette*), on le chauffe sur un feu doux (*il fourre la fourchette dans le four*) et on vous confectionne sur la tête un de ces soufflés aux cheveux...

LA COMMÈRE. — Vous blessez ma dignité de mère et de vierge... Lâchez-moi... Enfant de salaud, va...

LE TÉMOIN. — Qui c'est qu'a dit « enfant de salaud » ? Soyez correcte en présence des jeunes mariés.

(*Le comptable les sépare, en chantonnant ; il essaye en même temps de tourner la manivelle de la caisse enregistreuse comme s'il s'agissait d'un orgue de Barbarie.*)

ELZÉVIRE (*à Bayan*). — Ah ! Vous voulez pas jouer quelque chose. « Makarov désespéré par Vera Kholodnaïa ». Ah ! c'est si charmant [1], ah ! c'est simplement une petite histoire...

LE TÉMOIN (*armé d'une guitare*). — Qui a dit « pissoir » ? Soyez correct en présence...

(*Bayan l'écarte et s'assied au piano.*)

LE TÉMOIN (*menaçant*). — Alors, pour le prolétariat, on ne joue que sur les noires ? Toutes à la fois, c'est pour la bourgeoisie ?

BAYAN. — Voyons, citoyen, voyons ? Vous voyez pas que j'accorde aux blanches toute mon attention ?

LE TÉMOIN. — Ah ! ouais, parce que l'os blanc, c'est pour le sang bleu ? Faut jouer sur toutes les touches, compris ?

BAYAN. — Mais c'est ce que je fais.

LE TÉMOIN. — T'es d'accord avec les blancs, alors ? Opportuniste !

BAYAN. — Camarade... Vous voyez bien que c'est une double croche...

LE TÉMOIN. — Comment ? Tu me traites de cloche ? Devant les jeunes mariés ? Tiens... encaisse... (*il lui balance un coup de guitare sur le crâne*).

(*Le coiffeur entortille au bout de sa fourchette les cheveux de la commère. Prissipkine se place entre le comptable et Elzévire.*)

PRISSIPKINE. — Pourquoi vous voulez foutre ce hareng dans la poitrine de ma femme ? C'est pas une pelouse, c'est une poitrine, c'est pas un chrysanthème non plus, c'est un hareng !

LE COMPTABLE. — Et du saumon, nous, on en a bouffé, du saumon ? Et vous croyez que vous allez la ramener pendant longtemps ?

(*Ils se battent, renversent la mariée — dont les voiles prennent feu — sur le fourneau qui se renverse à son tour. Tout prend feu.*)

DES CRIS. — Au feu... Qui a dit « au feu » ? Au secours. Du saumon... Au feu !

QUATRIÈME TABLEAU

DANS LA NUIT D'ENCRE UN CASQUE DE POMPIER RELUIT PRÈS DES FLAMMES : LE CAPITAINE EST SEUL. DES POMPIERS AGENTS DE LIAISON ENTRENT ET SORTENT.

PREMIER POMPIER. — On y arrive pas, camarade capitaine. Personne n'a appelé pendant plus de deux heures... Y sont saouls comme des bourriques... Ça brûle comme une soute à munitions. (*Il sort.*)

LE CAPITAINE. — Pourquoi que ça brûlerait pas ? Il n'y a que des toiles d'araignées et de l'alcool.

DEUXIÈME POMPIER. — Ça s'éteint. Y fait un vrai froid de canard, l'eau gèle en sortant des lances. La cave est pleine d'eau, mieux qu'une patinoire. (*Il sort.*)

LE CAPITAINE. — On a trouvé les corps ?

TROISIÈME POMPIER. — On en a chargé un, il a les reins cassés, il a dû être assommé par une poutre. Droit vers la morgue. (*Il sort.*)

QUATRIÈME POMPIER. — On vient d'embarquer un corps calciné de sexe inconnu avec une fourchette plantée dans la tête.

PREMIER POMPIER. — On vient de découvrir sous le fourneau une femme qu'a une couronne de fil de fer sur les vertèbres du cou.

TROISIÈME POMPIER. — On a découvert un inconnu, il a un physique d'avant-guerre et la caisse dans les mains — c'était sûrement un bandit quand il était en vie.

DEUXIÈME POMPIER. — Y a personne parmi les vivants... Parmi les cadavres, il en manque un — conformément au fait de la non-découverte — il a dû brûler en pièces détachées.

PREMIER POMPIER. — Tu parles d'un feu d'artifice ! Un vrai cirque, sauf que tous les clowns ont brûlé.

TROISIÈME POMPIER.

Ils sont rentrés du mariage,
Du mariage en ambulance...

(*La trompette appelle les pompiers. Ils se mettent en rang et défilent à travers tout le théâtre, en scandant.*)

LES POMPIERS.

Camarades et citoyens,
l'alcool est un poison
Les ivrognes
foutront le feu
à la république
pour un rien !
Avec vos cheminées
vos réchauds à alcool
vous mettrez l'feu à vot' maison
Et vous brûl'rez
tous !
L'incendie est causé
Par des rêves mal placés,
Ne lisez pas
En vous endormant
Nadson et Jarov [1].

CINQUIÈME TABLEAU

(Cinquante ans plus tard)

UNE IMMENSE SALLE DE CONGRÈS EN FORME D'AMPHITHÉÂTRE. LES HOMMES SONT REMPLACÉS PAR DES HAUT-PARLEURS. PRÈS DE CEUX-CI, DES MAINS DE MÉTAL. AU-DESSUS, LAMPES ÉLECTRIQUES DE COULEUR. SOUS LE PLAFOND, DES ÉCRANS. DEUX MÉCANICIENS — UN JEUNE ET UN VIEUX — TRAVAILLENT DANS LA SALLE FAIBLEMENT ÉCLAIRÉE.

LE VIEUX (*tout en passant un plumeau sur les haut-parleurs*). — Y a un vote important, aujourd'hui. Il faut graisser et contrôler la machine à voter des régions agraires. La dernière fois il y a eu des pépins. Ça votait avec des étincelles.

LE JEUNE. — Les régions agraires ? D'accord. Je vais graisser les régions centrales. Je passerai à la peau de chamois le bec des appareils de Smolensk. La semaine dernière ils ont sifflé. Faut revisser les mains des groupements d'employés des capitales ; ils ont une espèce de déviation, autrement : la gauche accroche la droite.

LE VIEUX. — Les usines de l'Oural sont prêtes. Les usines métallurgiques de Koursk, on va les brancher tout de suite. On vient d'y monter un nouvel appareil prévu pour soixante-deux mille voix du deuxième groupe de centrales sur le Dniépr. Ça marche tout seul avec eux.

LE JEUNE. — Tu te rappelles, toi, comme c'était avant ? Ça devait être drôle, non ?

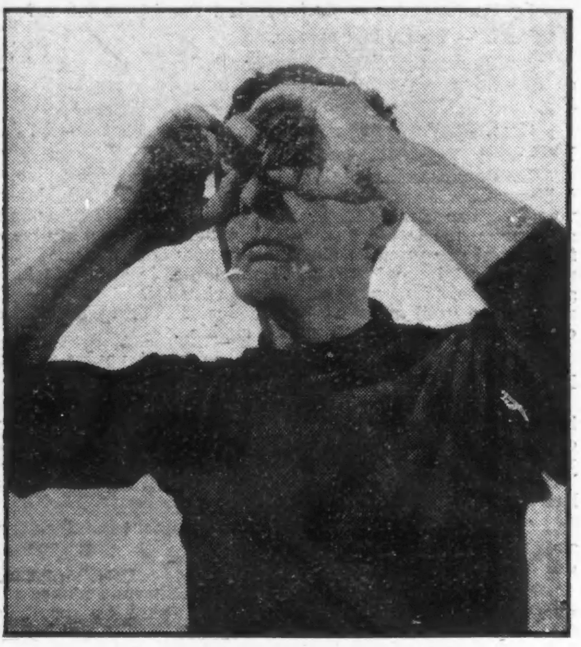
LE VIEUX. — Une fois ma mère m'a emmené à une réunion, j'étais pas grand. Il n'y avait pas beaucoup de monde — un millier de personnes, peut-être, ils étaient plantés là sur leur chaise à ne rien faire et à écouter. Ça devait être une question importante, elle est passée à une voix. Ma

1. En français dans le texte.

1. Poètes « décadents ».

Ça alors c'est chouette...

Mais si toi aussi...



...tu m'abandonnes !...

mère était contre mais elle n'a pas pu voter parce qu'il fallait qu'elle me tienne.

LE JEUNE. — Tu parles. C'est du travail artisanal !

LE VIEUX. — Avant, un appareil comme ça, ça n'aurait servi à rien. Des fois, il y avait des gens qui devaient à tout prix lever la main les premiers — pour se faire remarquer— alors ils la fourraient sous le nez du président de séance, ils lui fourraient presque les deux mains dans le nez, en regrettant seulement de n'avoir pas douze mains comme la vieille déesse Isis pour pouvoir voter avec toutes. Y en a beaucoup d'autres qui voulaient planquer leur peau. On raconte qu'il y avait un type comme ça qui est resté dans les waters pendant toute la séance — il avait peur de voter. Il est resté là à réfléchir, il voulait sauver sa peau politique.

LE JEUNE. — Il l'a sauvée ?

LE VIEUX. — Il l'a sauvée... On l'a nommé à un autre poste. Comme on a vu qu'il se sentait attiré par les chiotes, on l'a nommé là-bas grand responsable, pour surveiller le savon et les serviettes.
C'est prêt ?

LE JEUNE. — C'est prêt !

(Ils descendent vers les tables de commande et les câbles. Un homme avec barbe et lunettes ouvre la porte, monte droit sur l'estrade en tournant le dos à l'auditoire imaginaire et fait un geste d'orateur.)

L'ORATEUR. — Branchez en même temps tous les rayons de la fédération.

LE VIEUX ET LE JEUNE. — Tout de suite !

(Toutes les lampes vertes, rouges et bleues s'allument à la fois.)

L'ORATEUR. — Allô ! Allô ! Ici le Président de l'Institut des Résurrections Humaines. La question a été diffusée par télégrammes, et discutée, elle est simple et claire. Une brigade de maçons qui posait des fondations à l'endroit où se trouvait l'ancienne ville de Tambov, actuellement à l'angle de la soixante-deuxième rue et de la dix-septième avenue, a découvert à une profondeur de sept mètres, dans ce qui fut autrefois une cave, un énorme bloc de glace. Pris dans celui-ci et malgré l'opacité de la glace, on devine un visage et un corps humain. L'Institut pense qu'il est possible de procéder à la résurrection du représentant de l'espèce humaine congelé il y a cinquante ans.
Restent à régler les divergences d'opinions.
L'Institut pense que la vie de tout ouvrier doit être utilisée jusqu'à la dernière seconde.
La radiographie a révélé l'existence de durillons sur les mains de l'individu en question, signe distinctif, il y a cinquante ans, du travailleur. Nous rappelons qu'après les guerres qui ravagèrent le monde et les guerres civiles aux termes desquelles fut créée la Fédération de la Terre, la vie de l'homme est inviolable au titre du décret du 7 novembre 1965. Je vous transmets les objections de la station épidémiologique qui craint la diffusion des bacilles qui pullulaient sur les anciens habitants de l'ancienne Russie. En pleine conscience, en toute responsabilité, je vous appelle à trancher le cas. Camarades, souvenez-vous, souvenez-vous et souvenez-vous encore :
Nous allons voter
pour
une vie humaine !

(Les lampes s'éteignent, on entend une sonnerie stridente ; une résolution, répétée par l'orateur, apparaît sur un écran.)

« Au nom des expériences de travail sur l'humanité travailleuse, au nom de l'étude comparée et tangible des mœurs, nous exigeons la résurrection. »

(*On entend la moitié des haut-parleurs :* « C'est juste. » *Puis :* « On est contre. » *Silence. L'écran s'éteint. Deuxième coup de sonnette : une nouvelle résolution s'inscrit sur l'écran. L'orateur répète :*)

« Résolution proposée par les postes de contrôle sanitaire des entreprises métallurgiques et chimiques du Donbass : Pour éviter le danger de la diffusion des bactéries du « lèche-bottes » inutile et vaniteux, personnage caractéristique des années 1929, nous exigeons que l'objet d'exposition demeure à l'état congelé. »

(*Les haut-parleurs crient :* « Contre », *quelques voix isolées:* « C'est juste ».)

L'ORATEUR. — Y a-t-il encore des résolutions et des additifs ?

(Un troisième écran s'allume, l'orateur répète :)

« Les citoyens des régions agraires de la Sibérie demandent que la résurrection ait lieu en automne, une fois les travaux des champs terminés, afin que les intéressés puissent être présents en masse plus facilement. »

(*Une majorité écrasante de haut-parleurs :* « On est contre. Faut repousser ça. » *Les lampes s'allument.*)

— Je mets aux voix, ceux qui sont pour la première résolution, levez la main !

(Une majorité écrasante de mains de fer se lèvent.)

— Abaissez ! Qui est pour l'amendement de la Sibérie ?

(Deux mains isolées.)

— La réunion fédérale a décidé : « La résurrection ! »

(*Tous les haut-parleurs crient :* « Bravo. » *Silence.*)

L'ORATEUR. — La réunion est close.

(Les reporters se précipitent dans la salle par la porte ouverte à deux battants. L'orateur a un mouvement vers eux et crie :)

Résurrection ! Résurrection ! Résurrection !

LE PREMIER REPORTER. — Allô... Sur 472 mètres et demi... « Izvestia de Tchoukotie »... Résurrection !

LE DEUXIÈME REPORTER. — Allô ! Allô ! Dans la bande des 376 mètres... « Pravda du soir de Vitebsk... » Résurrection !

LE TROISIÈME REPORTER. — Allô ! Allô ! Allô ! Dans la bande des 211 mètres... « Pravda du Komsomol de Varsovie »... C'est la résurrection !

LE QUATRIÈME REPORTER. — « Le lundi littéraire d'Armavir ». Allô ! Allô !

LE CINQUIÈME REPORTER. — Sur 44 mètres. « Izvestia du Soviet de Chicago »... Résurrection !

LE SIXIÈME REPORTER. — Allô ! Allô ! Allô ! Sur 115 mètres... « Le Journal rouge de Rome ». Résurrection !

LE SEPTIÈME REPORTER. — Allô ! Allô ! Allô ! Sur 78 mètres... « L'ex-opprimé de Changhaï »... Résurrection !

LE HUITIÈME REPORTER. — Allô ! Allô ! Allô ! Sur 11 mètres... « Le Pionnier de Kaboul »... Résurrection !

(Des porteurs de journaux font irruption avec la dernière édition.)

LE PREMIER PORTEUR DE JOURNAUX. — Dégeler ou ne pas dégeler ? Editorial à la clef.

LE DEUXIÈME PORTEUR DE JOURNAUX. — Grande enquête mondiale annoncée dans notre journal : « Le microbe du lèche-bottes va-t-il se propager ? »

LE TROISIÈME PORTEUR DE JOURNAUX. — Articles scientifiques sur les guitares anciennes
les romances antiques
et sur toutes les machines à décerveler !
Tous les détails techniques !

LE QUATRIÈME PORTEUR DE JOURNAUX. — Dernières nouvelles... Interview. Interview.

LE CINQUIÈME PORTEUR DE JOURNAUX. — *La Revue des Sciences* va publier : Insultes, jurons et obscénités. Liste complète rendue inoffensive !

LE SIXIÈME PORTEUR DE JOURNAUX. — Dernier message radiophonique !

LE SEPTIÈME PORTEUR DE JOURNAUX. — Un problème historique posé scientifiquement :
« Une cigarette peut-elle
tuer un éléphant ? »

LE HUITIÈME PORTEUR DE JOURNAUX. — Le mot « alcoolique » est enfin déchiffré :
Drôle à se tordre
Triste à pleurer !

SIXIÈME TABLEAU

UNE PORTE EN VERRE DÉPOLI A DEUX BATTANTS ; MURS DE VERRE. DEVANT LE MUR ON VOIT UN PROFESSEUR ET UNE ASSISTANTE AGÉE DONT LES TRAITS RAPPELLENT CEUX DE ZOIA BEREZKIN). TOUS LES DEUX SONT EN BLOUSE BLANCHE.

ZOIA. — Camarade ! Camarade professeur, je vous en prie, ne faites pas cette expérience. Camarade professeur, ça va encore faire du bordel...

LE PROFESSEUR. — Camarade Berezkina, vous ne vivez plus que de souvenirs et vous parlez une langue incompréhensible. Un vrai dictionnaire d'archaïsmes. Qu'est-ce que ça veut dire : « faire du bordel ? » (*Il cherche dans le dictionnaire.*) Bordel... Bordel... Bordel... Bureaucratisme, bohème (vie de), boutique, bouif, buffet... faire du bordel : « forme d'activité de gens qui voulaient empêcher toute forme d'activité... »

ZOIA. — Il y a cinquante ans, son « activité » a failli me coûter la vie. J'en suis même arrivée à... à essayer de me suicider.

LE PROFESSEUR. — Suicider ? Qu'est-ce que ça veut dire — « suicider ? » (*Il cherche dans le dictionnaire.*) Servilité, soliveau, solipsisme, stupéfiants, suicide, ça y est. (*Il lit, puis avec étonnement.*) Comment, vous vous êtes tiré dessus ? Une condamnation ? Le tribunal ? La justice révolutionnaire ? Qui vous l'a ordonné ?

ZOIA. — Non... Je l'ai fait toute seule.

→

Le Professeur. — Toute seule ? Par imprudence ?

Zoïa. — Non... Par amour.

Le Professeur. — Par amour ? Ça ne tient pas debout... L'amour, ça fait faire des enfants et construire des ponts... Et vous... vous... (*Il bouffonne*). Ouais, ouais, ouais...

Zoïa. — Voulez-vous me dispenser de ce travail ? Vraiment, je ne peux pas.

Le Professeur. — C'est justement ça... comment vous avez dit tout à l'heure... « faire du bordel ». Oui, oui, oui, c'est bien ça ! La société vous propose d'extérioriser tous les sentiments dont vous avez la possession pour que le sujet soumis à la décongélation puisse dépasser aussi facilement que possible cinquante années d'anabiose. Oui. Oui. Oui. Votre présence est importante, très importante. Je suis très heureux que vous soyez venue. (*Sentencieux.*) Lui — c'est lui. Et vous — c'est elle. Dites-moi, est-ce qu'il avait les cils tendres ? Pour qu'on ne les casse pas au cours d'une décongélation trop rapide...

Zoïa. — Camarade professeur, comment voulez-vous que je me rappelle des cils qui ont existé il y a cinquante ans...

Le Professeur. — Comment ? Il y a cinquante ans ? Mais c'était hier... Et moi, est-ce que je ne me souviens pas de la couleur des poils qui poussaient sur la queue d'un mastodonte qui vivait il y a un demi-million d'années ? Oui, oui, oui... Et ne vous rappelez-vous pas, par hasard... est-ce que ses narines palpitaient violemment quand il aspirait l'air en compagnie de gens excités ?

Zoïa. — Camarade professeur, comment voulez-vous que je m'en souvienne ? Depuis plus de trente ans déjà, personne ne palpite plus des narines dans un cas semblable.

Le Professeur. — Bien. Bien. Bien. Et vous n'avez aucun renseignement sur le volume de l'estomac et du foie ? Ce serait bon à savoir. Il faut prévoir une émission d'alcool et de vodka qui pourraient prendre feu avec le courant à haute tension employé ?

Zoïa. — Voyons, camarade professeur, je ne me souviens pas. Je me souviens, il avait un ventre... (*Un temps.*)

Le Professeur. — Mais vous ne vous souvenez de rien, camarade Berezkina ! Dites-moi, au moins, était-il impétueux ?

Zoïa. — Je ne sais pas... C'est possible, mais... pas avec moi.

Le Professeur. — Bien. Bien. Bien. Je crains qu'en le décongelant, nous ne vous décongelions aussi. (*Il rit.*) Oui. Oui. Oui... Bon, on commence.

(*Il appuie sur un bouton, le mur de verre s'ouvre lentement. Au milieu, sur une table d'opération, brille une caisse de zinc en forme de cercueil. La caisse est garnie de robinets. Sous chaque robinet, il y a un seau. Des câbles électriques sont fixés à la caisse. Ballons d'oxygène. A l'avant-scène, six lavabos. Six essuie-mains sont accrochés à un fil invisible. Six docteurs vêtus de blanc, très calmes, sont présents.*)

Le Professeur (*va de l'un à l'autre et donne des indications à chacun.*)

(*Au premier*) : Branchez le courant à mon signal !

(*Au deuxième*) : Amenez la température du corps à 36,4 — quinze secondes par dixième !

(*Au troisième*) : Préparez les ballons d'oxygène !

(*Au quatrième*) : Laissez sortir l'eau graduellement, en remplaçant la glace par la pression de l'air.

(*Au cinquième*) : Ouvrez le couvercle d'un seul coup !

(*Au sixième*) : Observez les différents stades du retour à la vie dans le miroir ! (*un temps*). On commence !

(*Le courant est branché, ils regardent les thermomètres. L'eau coule goutte à goutte. Un des docteurs colle son œil à un hublot pratiqué sur la paroi de droite.*)

Le sixième médecin. — Le visage reprend sa coloration naturelle. (*Un temps.*) Il est libéré de la glace. (*Un temps.*) La poitrine se soulève. (*Un temps.*) Professeur, regardez cette agitation saccadée.

Le Professeur (*s'approche, regarde et dit sentencieusement*). — Les mouvements sont normaux, il se gratte — les parasites qui accompagnent naturellement les représentants de cette espèce sont en train de reprendre vie.

Le sixième médecin. — Professeur, un phénomène mystérieux ! La main gauche s'écarte du corps...

Le Professeur (*regarde à travers le hublot*). — Ils appelaient ça « une âme sensible ». Dans l'antiquité, il y avait Stradivarius et Outkine. Stradivarius fabriquait des violons et Outkine ces trucs-là — ça s'appelait guitare.

(*Le professeur examine le thermomètre et l'appareil qui enregistre la pression sanguine.*)

Le premier médecin. — 36,1.

Le deuxième médecin. — 68 pulsations.

Le sixième médecin. — La respiration s'égalise.

Le Professeur. — A vos places.

(*Les médecins s'écartent de la caisse. Le couvercle saute d'un seul coup et Prissipkine, tout hérissé et étonné, sort de la caisse. Il jette des regards égarés à la ronde et serre sa guitare contre lui.*)

Prissipkine. — Eh ben, qu'est-ce que j'ai roupillé ! M'ande pardon, camarades, j'avais un p'tit coup dans l'aile. Je suis dans quelle section de la milice ?

Le Professeur. — Non, ce n'est pas du tout une section de ce genre. Ici — c'est la section de la pellicule de glace qui collait à votre épiderme gelé.

Prissipkine. — De quoi ? C'est vous qu'êtes gelé. Encore à voir, celui qu'est saoul, de nous deux. Bande de spécialistes, va, tout le monde sait que les toubibs, ça se tape de l'alcool à 90° à tire-larigot. Et puis, moi, je peux toujours justifier de mon identité. J'ai mes papiers, moi (*Il retourne ses poches.*) J'ai 17 roubles et 60 kopecks sur moi. Les cotisations de la Société de Préparation Militaire ? Voilà. De la Société de Lutte contre l'Analphabétisme — c'est payé ! Ça, c'est quoi ? Le certificat de mariage ! (*Il siffle d'étonnement.*) Mais je me suis marié hier ! Oh ! ma divine, où êtes-vous à présent ? Qu'est-ce que ça va faire comme foin à la maison ! La quittance des témoins est là. La carte syndicale est là (*son regard tombe sur un calendrier, il se frotte les yeux et regarde horrifié autour de lui*). Le 12 mai 1979 ? Mais ça fait combien de temps, alors, que j'ai pas payé mes cotisations au syndicat ? Cinquante ans. Qu'est-ce que je vais remplir comme formulaires ! La fédération ! Le C.C. ! Seigneur ! Ma femme... Lâchez-moi ! (*Il serre la main à tous et sort en courant. Zoïa, inquiète, le suit. Les médecins entourent le professeur.*)

Tous en chœur. — Que faisait-il avec ses mains? Pourquoi a-t-il pris toutes les mains pour les secouer ?

Le Professeur. — C'est une coutume antihygiénique de l'antiquité.

(*Les six médecins et le professeur se lavent pensivement les mains.*)

Prissipkine (*se heurte à Zoïa*). — Qui vous êtes, citoyenne, au juste ? Qui suis-je ? Où suis-je ? Vous ne seriez pas la mère de Zoïa Berezkina, des fois ?

(*Le hurlement d'un klaxon lui fait tourner la tête.*)

Où suis-je tombé ? Où je débarque ? Qu'est-ce que c'est ? Moscou ?... Paris ?... New-York ?... Un fiacre...

(*On entend un chœur de klaxons.*)

Pas d'hommes, pas de chevaux. Des machines ! Des machines ! Des machines... (*Il s'appuie à la porte, se frotte le dos contre le mur, se retourne et aperçoit sur le mur blanc une punaise qu'il avait sur son col.*)

Une punaise, une vraie punaise, ça alors, c'est chouette ! (*Il plaque des accords sur la guitare et chante.*) Si toi aussi tu m'abandonnes... (*Il essaye d'attraper la punaise qui se met à courir sur le mur.*) Comme des bateaux qui suivent

Chacun son cours,

séparons-nous ! Il est parti ! Je suis tout seul... Je suis seul ce soir... Un fiacre, des automobiles... rue Lounatcharski, 17, Sans bagages... (*Il tombe évanoui dans les bras de Zoïa Berezkina qui arrive juste à temps pour le recevoir.*)

SEPTIÈME TABLEAU

Au milieu de la scène on voit le triangle d'un square où sont plantés trois arbres artificiels. Le premier a de grandes feuilles vertes carrées et porte des assiettes garnies de mandarines. Le deuxième des assiettes en papier garnies de flacons de parfum. Entre un reporter suivi de quatre personnes : hommes et femmes.

Le Reporter. — Par ici, camarades ! A l'ombre ! Je vais vous raconter dans l'ordre tous ces événements sinistres et étonnants. Premièrement... Passez-moi des mandarines ! Je suis content que la municipalité aujourd'hui ait fait mandariner les arbres, hier il n'y avait que des poires — ça n'a pas de jus, pas de saveur et c'est pas nourrissant...

(*Une jeune fille prend une assiette de mandarines sur l'arbre, les assistants les épluchent et mangent, en se penchant avec curiosité vers le reporter.*)

Un homme. — Allons, vite, camarade, racontez tout dans l'ordre et avec des détails.

Le Reporter. — Eh bien voilà... Que ces mandarines sont juteuses ! Vous n'en voulez pas ? Bon, bon, je raconte ! Vous parlez d'une impatience ! Bien sûr que je sais tout, moi, je suis un as du reportage, moi... Tenez, vous voyez, vous voyez ?

(*Un homme à la démarche rapide passe devant eux, il a une trousse de médecin et des thermomètres.*)

— C'est un vétérinaire. L'épidémie gagne du terrain. Livré à lui-même, ce mammifère ressuscité est entré en contact avec tous les animaux domestiques du gratte-ciel et maintenant tous les chiens sont contaminés. Il leur a appris à se tenir sur leurs pattes de derrière. Les chiens n'aboient plus, ne jouent plus, ils passent leur temps à faire le beau. Ils poursuivent de leurs caresses les personnes attablées et font des grâces pour avoir un sucre. Les médecins disent que les hommes mordus par de tels animaux présenteront tous les symptômes primaires du « lèche-bottes » épidémique.

Les Assistants. — Oh ! o-o-oh !

Le Reporter. — Regardez ! Regardez !

(*Arrive un homme titubant chargé de paniers remplis de bouteilles de bière.*)

Le Passant (*chante*).

Ah ! que nos pères étaient heureux
Quand ils étaient à table !
Car ils buvaient à qui mieux mieux
C'était fort agréable...
Buvaient de la vodka et de la bière brune,
Avaient le nez en fleur, violet comme une prune !

Le Reporter. — Regardez, un malade, c'est un homme fini. C'est un des cent soixante-quinze ouvriers du deuxième laboratoire de médecine. Afin de faciliter l'existence du mammifère ressuscité, à son stade de transition, les médecins ont prescrit de lui donner à boire un mélange qui est toxique à doses massives et répugnant à petites doses. C'est ce qu'on appelle de la bière. Les émanations nocives ont causé des vertiges aux ouvriers qui par une funeste erreur ont avalé ce mélange rafraîchissant. Depuis, on a déjà relevé trois équipes de travailleurs. Cinq cent vingt travailleurs sont actuellement hospitalisés, mais l'épidémie progresse d'heure en heure et se déverse en vagues furieuses sur les habitants à qui elle coupe les jambes.

Les Assistants. — A-a-a-a-ah !

Un des hommes (*rêveur et languissant*). — Je me sacrifierais bien à la science... Qu'on m'inocule aussi les germes de cette terrible maladie.

Le Reporter. — Il est malade ! Lui aussi, il est malade ! Silence... N'effrayez pas cette lunatique...

(*Arrive une jeune fille dont les pieds exécutent des pas de charleston et de fox-trot ; elle susurre des vers qu'elle lit dans un livre porté à bout de bras. Elle tient dans l'autre main une rose imaginaire dont elle aspire le parfum en la portant à son nez.*)

— La malheureuse, elle loge juste à côté de chez ce mammifère enragé. Un soir, quand toute la ville dormait, elle a entendu à travers le mur les grondements d'une guitare accompagnés de sons syncopés épouvantables et de sanglots psalmodiés. Je ne sais plus comment ils appelaient ça : des « romances », je crois. La pauvre fille a commencé à perdre l'esprit. Les parents fous de douleur appellent des sommités médicales. Les professeurs disent qu'elle est atteinte du « mal d'amour », — c'est ainsi qu'on appelait une maladie aujourd'hui disparue: (*il récite*) l'énergie sexuelle de l'homme, répartie aujourd'hui avec équilibre sur la durée de la vie, inopinément se condensait en une semaine en un processus inflammatoire fulgurant qui se concrétisait dans des actes incongrus et invraisemblables.

La jeune fille (*cache son visage dans ses mains*). — Il vaut mieux que je ne regarde pas, je sens que ces affreux microbes amoureux envahissent l'air ambiant.

Le Reporter. — Elle est malade ! Elle est malade, elle aussi... C'est plus une épidémie ! C'est un fléau...

(*Trente girls passent en dansant.*)

Regardez ces soixante pattes à trente têtes (*à l'auditoire*). Quand on pense qu'ils appelaient Art de tels trémoussements...

(*Un couple entre en fox-trottant.*)

L'épidémie arrive... arrive... elle arrive où ? (*Il regarde dans un dictionnaire*), à son a-po-gée, bon... mais ça, c'est déjà un quadrupède bisexué.

(*Le directeur du Zoo entre en courant, tenant un coffret de verre. Il est suivi par une foule armée de longues-vues, d'appareils photo et d'échelles d'incendie.*)

Le Directeur (*à tous*). — Vous l'avez vue ? Vous l'avez vue ? Où

est-elle ? Ah ! vous n'avez rien vu ? Une équipe de chasseurs a rapporté qu'on l'avait vue là il y a un quart d'heure : elle déménageait au quatrième étage. Sa vitesse moyenne étant d'un mètre cinquante à l'heure, elle ne peut pas être loin Camarades, examinez les murs sans retard.

Des voix diverses. — On va pas la trouver comme ça ! Il faut exposer un homme tout nu sur un matelas devant chaque fenêtre — faut l'appâter avec de l'homme...

— Criez pas comme ça — vous allez lui faire peur...

— Si je la trouve, je la donnerai à personne...

— T'as pas le droit : elle est propriété publique...

Une voix enthousiaste. — Je l'ai trouvée... La voilà. Elle est là...

(Les jumelles et les longues-vues sont pointées sur un même endroit. Le silence n'est troublé que par le déclenchement des appareils photo et des caméras.)

Le Professeur *(d'une voix étouffée)*. — Oui... C'est elle. Placez des pièges et des sentinelles. Les pompiers, par ici...

(Des hommes porteurs de filets se mettent en place. Les pompiers manœuvrent leur échelle et y montent en file indienne.)

Le Directeur *(laisse tomber sa longue-vue et avec des sanglots dans la voix)*. — Elle est partie... Elle a sauté sur le mur voisin... S.O.S. Si elle tombe, elle se tue ! A moi, volontaires ! A moi, les têtes-brûlées ! A moi, les héros ! Par ici...

(On remonte l'échelle devant le troisième mur, des hommes y grimpent. Les spectateurs se figent dans l'attente.)

Une voix enthousiaste *(d'en haut)*. — Je la tiens ! Victoire...

Le Directeur. — Plus vite... Soyez prudent... Ne la laissez pas tomber, ne lui froissez pas les pattes...

(On se passe l'animal de main en main le long de l'échelle. Le directeur enferme la bête dans le coffret qu'il brandit au-dessus de sa tête.)

— Humbles travailleurs de la science, je vous remercie !... Notre jardin zoologique est comblé, il est... chef-d'œuvrisé... Nous avons capturé un exemplaire rarissime d'un insecte disparu de nos jours et qui a été extrêmement répandu au début du siècle. Notre ville peut être fière ! Savants et touristes vont se presser en foule dans nos murs... J'ai ici, dans mes mains, l'unique exemplaire vivant du « punaesius vulgaris », punaise vulgaire... Reculez, citoyens ; l'animal est fatigué, l'animal croise ses pattes, l'animal veut se reposer. Je vous invite tous à la séance solennelle du jardin zoologique. L'opération « capture », si importante et si difficile, est terminée !

HUITIÈME TABLEAU

Le décor représente une pièce aux murs opalins éclairée d'une lumière bleutée. Prissipkine, parfaitement crasseux, est vautré sur le lit d'une blancheur étincelante. Plusieurs ventilateurs. Autour de Prissipkine, le sol est jonché de détritus. La table est couverte de mégots et de bouteilles renversées. Le médecin marche nerveusement dans la pièce.

(Entre le professeur.)

Le Professeur. — Comment va le malade ?

Le Médecin. — Je ne sais pas comment va le malade, mais moi, je me porte très mal. Si vous n'organisez pas la garde d'une façon telle que nous ne soyons pas relevés toutes les demi-heures, il va contaminer tout le monde. Chaque fois que son souffle m'atteint, je ne tiens plus sur mes jambes. J'ai déjà installé sept ventilateurs pour dissiper cette atmosphère.

Prissipkine. — O-o-o-oh !

(Le professeur se précipite vers lui.)

Prissipkine. — Professeur, dites donc, professeur...

(Le professeur renifle et recule, comme atteint de vertige, en battant l'air de ses mains.)

Prissipkine. — Un verre...

(Le professeur verse de la bière dans un verre, et le lui tend.)

Prissipkine *(avec reproche en se soulevant sur ses coudes)*. — Alors, on ressuscite les gens et on se fout d'eux après ?

Le Professeur. — La Société essaye de faire en sorte que tu parviennes au stade humain.

Prissipkine. — Que le diable vous emporte avec votre Société. Je ne vous ai pas demandé de me ressusciter. Recongelez-moi ! Et toc !

Le Professeur. — Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Notre vie appartient à la collectivité et nous ne pouvons la...

Prissipkine. — Vous appelez ça une vie, vous ? On peut même pas épingler une pin-up contre le mur. Toutes les punaises se cassent sur vos foutues vitres.. Camarade professeur, donnez-moi un verre !

Le Professeur *(remplit un verre)*. — Voilà, mais ne respirez pas dans ma direction.

(Zoïa Berezkina entre avec deux piles de livres. Les médecins échangent quelques mots à voix basse avec elle et sortent.)

Zoïa *(elle s'assied à côté de Prissipkine et déballe les livres)*. — Je ne sais pas si c'est très utile. Je n'ai rien trouvé de ce que tu voulais et personne ne sait de quoi il s'agit. On parle de roses dans les livres d'horticulture et de... ces choses dans les manuels qui y sont consacrés. Voilà deux livres très intéressants à peu près de cette époque. Une traduction de l'anglais : Hoover : *Comment j'ai été président.*

Prissipkine *(prend le livre et le jette)*. — Non, c'est pas ça. Ça vous va pas droit au cœur. Faut quelque chose qui vous prenne aux tripes...

Zoïa. — En voilà un autre : *Lettres d'exil*, d'un certain Mussolini.

Prissipkine *(prend le livre et le jette)*. — Non, c'est pas ça. Ça ne parle pas à l'âme, ça ! Fichez-moi la paix avec votre grosse propagande. Faut que ça soit poignant...

Zoïa. — Je ne sais pas ce que cela veut dire ! Prendre aux tripes ? Poigner ?

Prissipkine. — Alors ? On a versé notre sang, nous autres et moi, et je peux pas danser tant que ça me plaît une danse que je viens d'apprendre en compagnie de gens qui me bottent ?

Zoïa. — J'ai même montré cette façon que vous avez de vous mouvoir au directeur de l'Institut Central du Mouvement. Il dit qu'il a vu quelque chose de ce genre sur une vieille collection de cartes postales de Paris. Maintenant il n'y a plus personne pour vous donner de renseignements là-dessus, a-t-il ajouté. Il y a bien deux vieilles dames qui s'en souviennent, mais elles ne peuvent plus faire de démonstration pour cause de vieillesse.

Prissipkine. — Mais alors, pourquoi que je me serais acquis une éducation brillante et transmissible ? J'avais pas besoin de la révolution pour travailler.

Zoïa. — Je t'emmènerai demain voir danser dix mille ouvriers et ouvrières sur la place. Ce sera une joyeuse répétition avant la mise en pratique d'un nouveau système de travaux agricoles.

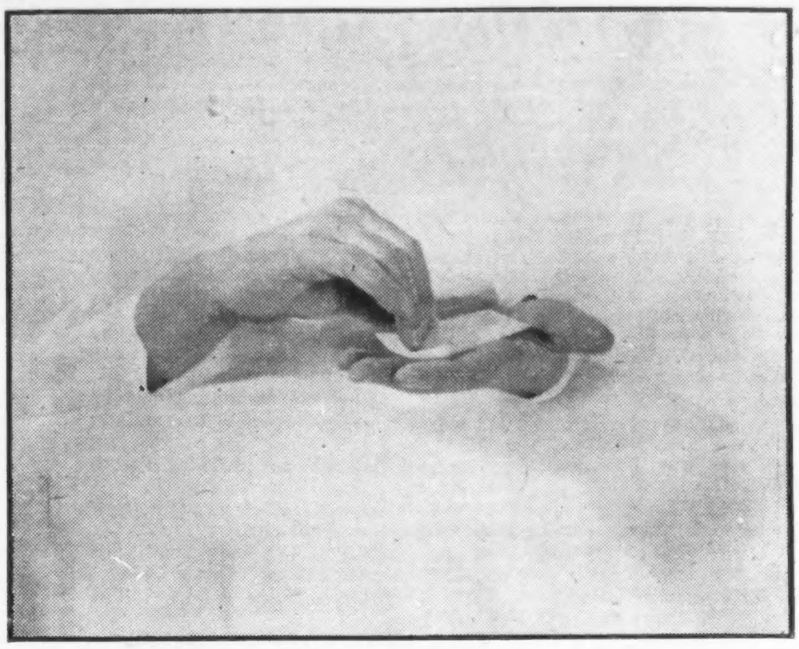
Prissipkine. — Camarade, je proteste. J'ai pas été décongelé pour qu'on me dessèche. *(Il arrache la couverture, saute hors du lit, s'empare d'un paquet de livres, ouvre le paquet et y découvre aussi un journal.)* Où c'est ? Où vous avez pris ça ?

Zoïa. — On distribuait ça dans la rue... Ils ont peut-être glissé ça à l'intérieur, dans la bibliothèque.

Prissipkine. — Je suis sauvé... Victoire... *(Il court vers la porte en agitant le journal comme un drapeau.)*

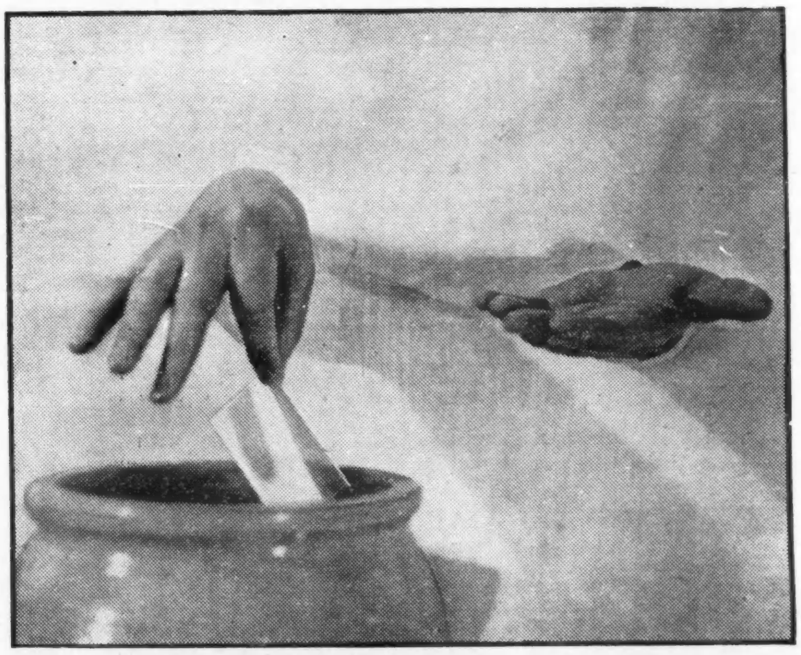
Zoïa *(seule)*. — J'ai vécu cinquante ans de plus et j'aurais pu mourir il y a cinquante ans à cause d'une ordure pareille.

→



Camarades, souvenez-vous...

Nous allons voter...



pour une vie humaine

NEUVIÈME TABLEAU

LE DÉCOR REPRÉSENTE UN JARDIN ZOOLOGIQUE. AU MILIEU, UNE CAGE VOILÉE DE TISSUS ET DE DRAPEAUX, A L'OMBRE DE DEUX ARBRES. A GAUCHE DE LA CAGE, UNE TRIBUNE, A DROITE UNE ESTRADE POUR INVITÉS DE MARQUE. TOUT AUTOUR, DES MUSICIENS. LES SPECTATEURS ENTRENT PAR GROUPES. LE SERVICE D'ORDRE DISPOSE LES NOUVEAUX ARRIVANTS SELON LEUR TAILLE ET LEUR PROFESSION.

UN MEMBRE DU SERVICE D'ORDRE. — Par ici, camarades correspondants étrangers. Plus près des tribunes. Allons, poussez-vous. Place aux Brésiliens. Leur aéronef vient d'atterrir sur l'aérodrome central (*Il recule pour admirer le spectacle.*) Camarades noirs, mélangez-vous aux Anglais en formant des groupes hauts en couleur, la blancheur anglo-saxonne fera mieux ressortir votre teint... Les étudiants, à gauche ; on vous envoie trois vieilles et trois vieux de l'Association des Centenaires. Ils compléteront les explications des professeurs par des récits de témoins oculaires.

(*Les vieux et les vieilles arrivent dans leur petite voiture.*)

LA PREMIÈRE VIEILLE. — Je me souviens comme si c'était maintenant...

LE PREMIER VIEILLARD. — Non, c'est moi qui me souviens comme si c'était maintenant.

LA DEUXIÈME VIEILLE. — Vous, vous vous souvenez de comme c'était comme maintenant, et moi, de comme c'était avant ça.

LE DEUXIÈME VIEILLARD. — Et moi, je me souviens comme si c'était maintenant de comme c'était avant.

LA TROISIÈME VIEILLE. — Et moi, je me souviens comme c'était encore plus avant, tout à fait au début.

LE TROISIÈME VIEUX. — Et moi, je me souviens comme maintenant et comme dans le temps.

LE MEMBRE DU SERVICE D'ORDRE. — Doucement, les témoins oculaires, ne bavardez pas comme ça. Poussez-vous, camarades, les enfants arrivent. Par ici, camarades. Allons, pressons...

LES ENFANTS (*défilent en colonne et chantent*).

Pas de fautes à la dictée,
Les devoirs sont achevés
Rédaction, arithmétique
Le travail est terminé
Au jardin zoologique
Nous allons nous promener !
Avec tous les braves gens
On va voir les éléphants,
Les lions, les panthères
Et les dromadaires !

L'ORGANISATEUR. — Nous demandons aux citoyens qui veulent faire plaisir aux animaux exposés ou bien les examiner dans des buts scientifiques d'avoir l'obligeance d'acquérir produits exotiques dosés et matériel d'observation auprès du personnel officiel du Zoo. Appareils d'amateur ou produits non dosés peuvent être mortels. Nous vous demandons instamment de n'utiliser que ces produits et appareils à l'exclusion de tous autres. Ils sont fabriqués par l'Institut Central de Médecine et les Laboratoires Urbains de Mécanique de Précision.

(*Entrent les employés du Zoo.*)

LE PREMIER EMPLOYÉ.

On prend pas une fourchette
pour manger de la soupe !
Camarades,
pour voir un microbe
prenez des microscopes
utilisez de loupes !

LE DEUXIÈME EMPLOYÉ.

Un conseil du docteur Tobolkine :
Craignez la bave à la nicotine
si vous êtes atteint
prenez du phénol !

LE TROISIÈME EMPLOYÉ.

Un spectacle inoubliable
le fauve prend son repas
Achetez des doses d'alcool et de tabac !

LE QUATRIÈME EMPLOYÉ.

De la vodka tous les jours
vos animaux alcooliques
seront goutteux
idiots
et hépatiques.

LE CINQUIÈME EMPLOYÉ.

Fumez comme un pompier
c'est la sclérose assurée !

LE SIXIÈME EMPLOYÉ.

Ecouteurs filtrants
pour gros mots agressifs.
Protégez vos oreilles
avec ces appareils !

L'ORGANISATEUR (*se fraye un passage vers la tribune du Soviet de la ville*). — Le camarade président du Soviet et ses proches collaborateurs ont abandonné des tâches d'une extrême importance pour participer à nos festivités. Ils sont arrivés au son de l'hymne antique de notre Etat. Bienvenue à nos chers camarades !

(*Applaudissements unanimes. On voit arriver un groupe d'hommes portant de lourdes serviettes. Ils saluent dignement et chantent.*)

LE GROUPE.

Les tâches écrasantes
Nous ont pas renfrognés
Nous aimons la détente,
Pour vivre, il faut chanter !
La ville vous accueille,
Guidée par ses élus,
Vous êtes notre orgueil
Vaillants chasseurs, salut !

LE PRÉSIDENT (*monte à la tribune et agite un drapeau. Silence.*) — Camarades, je déclare les festivités ouvertes. Notre époque est grosse de profonds ébranlements et d'événements d'ordre intérieur. Les événements extérieurs sont rares. L'humanité en est satisfaite. Néanmoins nous ne renonçons jamais à un spectacle qui, féerique quant à la forme, dissimule quant au contenu un sens scientifique profond.

Les malheureux événements dont notre ville a été le théâtre n'ont pu se produire qu'à cause du séjour imprudemment toléré de deux parasites. Ces événements regrettables, dis-je, ont été jugulés par nos forces et les forces de la médecine mondiale. Néanmoins, ces événements qui faiblement nous parlent du passé, soulignent les horreurs d'une période révolue ainsi que la puissance et les difficultés de la Lutte Culturelle de l'Humanité Travailleuse.

Ces exemples funestes doivent tremper les âmes et les cœurs de notre jeunesse !

Je ne manquerai pas de dire ici ma reconnaissance à notre illustre directeur, qui a deviné le sens de ces étranges phénomènes et qui a transformé ces phénomènes pernicieux en un passe-temps scientifique et joyeux. Je lui passe la parole.

Hourra !

(*Toute l'assistance crie « hourra », la musique joue une marche, le directeur du Zoo grimpe à la tribune et salue dans toutes les directions.*)

LE DIRECTEUR. — Camarades. Je suis heureux et confus de votre attention. Tout en tenant compte de ma participation, je ne peux pas ne pas exprimer ma reconnaissance aux dévoués travailleurs de l'Union des Chasseurs, héros immédiats de la capture, ainsi qu'au respecté professeur de l'Institut des Résurrections qui a vaincu la mort glaciaire. Néanmoins, je ne peux pas ne pas dire que l'erreur première du respecté professeur a été la cause indirecte des catastrophes bien connues. En se basant sur des signes mimétiques extérieurs, — durillons, vêtements, etc., le respecté professeur a pris par erreur le mammifère décongelé pour un « homo sapiens » appartenant à la classe la plus haute, la classe des ouvriers.

Je n'attribue pas mon succès à l'habitude que j'ai des animaux ni au fait que je pénètre intimement leur psychologie. C'est le hasard qui m'a aidé. Un espoir obscur, inconscient, me disait sans cesse : « Ecris, passe une annonce. » Ce que j'ai fait :

« En me basant sur les principes du jardin zoologique, je cherche corps humain vivant à des fins de morsures constantes pour satisfaire aux conditions d'existence normales et habituelles d'un insecte récemment acquis. »

UNE VOIX DANS LA FOULE. — Ah ! quelle horreur...

LE DIRECTEUR. — Je sais bien que c'est horrible, mon absurdité m'étonnait moi-même et tout à coup... ça arrive... Un aspect extérieur presque humain, fait comme nous tous, quoi...

LE PRÉSIDENT DU SOVIET. — Camarade directeur, je vous rappelle à l'ordre ! (*il agite sa sonnette.*)

LE DIRECTEUR. — Je m'excuse, je m'excuse. J'ai pu me convaincre aussitôt à l'aide d'un interrogatoire et des principes de la brutologie comparée que nous avions affaire à un effroyable simulateur anthropomorphe et roi des parasites. Je ne vais pas entrer dans les détails d'autant plus que vous allez pouvoir observer l'animal dans cette cage.

Ils y sont deux — différents par la taille mais semblables quant à la nature : il s'agit de la célèbre « punaesia normalia » et du non moins célèbre « consommatorius vulgaris ». Tous les deux hantent les matelas moisis du temps.

La « punaesia normalia », quand elle a engraissé et qu'elle s'est gorgée du sang d'un homme isolé, tombe sous le lit.

Le « consommatorius vulgaris », quand il a engraissé et qu'il s'est gonflé du sang de l'humanité tout entière, tombe sur le lit. C'est la seule différence.

Quand l'Humanité Travailleuse de la Révolution secouait ses puces et se démenait en grattant la crasse qui la recouvrait, c'est dans cette même crasse que ces parasites s'installaient des nids et des maisons, battaient leurs femmes, invoquaient Bebel et se reposaient vautrés dans leur béatitude et leur confort. Mais le « consommatorius vulgaris » est plus effroyable encore. A l'aide de son monstrueux mimétisme, il attire ses victimes en prenant l'apparence d'une cigale qui poétise ou d'un oiseau qui sopranise. Leurs vêtements même étaient mimétiques au cours de cette période — des vêtements d'oiseau — un gilet pointu et une queue de pie avec un poitrail amidonné et tout blanc. Ces oiseaux faisaient leur nid dans les loges des théâtres, dans les ballets, ils se frottaient un pied contre l'autre...

Camarades. Mais... vous allez vous convaincre par vous-mêmes.

(*Il fait signe, les employés découvrent la cage : on voit sur un piédestal le coffret de la punaise. Prissipkine est sur le lit avec une guitare. Au-dessus de la cage, un abat-jour jaune. Au-dessus de la tête de Prissipkine, un éventail de cartes postales. Des bouteilles traînent partout. La cage est entourée de crachoirs. Accrochés aux barreaux de la cage, des cartons portant des inscriptions, des filtres et des appareils à renouveler l'air. Les inscriptions disent : 1° « Soyez prudents, ça crache. » 2° « N'entrez pas sans motif de service. » 3° « Protégez vos oreilles — c'est grossier. » L'orchestre joue une marche ; feux de Bengale. La foule qui avait reculé, se rapproche, muette d'admiration.*)

PRISSIPKINE.

Pourquoi donc chercher ailleurs
Je sais bien que le bonheur
Il est là
Rue Lounotcharskaïa...

LE DIRECTEUR. — Camarades, approchez-vous, n'ayez pas peur, il n'est pas méchant. Approchez-vous, approchez-vous. Ne craignez rien, quatre filtres latéraux arrêtent les gros mots à l'intérieur de la cage, seuls des mots, étranges, mais tout à fait décents peuvent parvenir jusqu'à l'extérieur. Les filtres sont nettoyés tous les jours par des employés spéciaux équipés de masques à gaz. Regardez bien, maintenant, il va « fumer » comme on disait.

UNE VOIX DANS LA FOULE. — Ah ! Quelle horreur !

LE DIRECTEUR. — Ne craignez rien, maintenant il va « chercher son inspiration » comme on disait. Prissipkine, jetez-vous en une !

UNE VOIX DANS LA FOULE. — Arrêtez, arrêtez, ne torturez plus ce pauvre animal !

LE DIRECTEUR. — Allons, camarades, il ne faut pas avoir peur, il est apprivoisé. Regardez bien, je vais l'amener sur la tribune. (*Il va vers la cage en mettant des gants et en vérifiant ses pistolets. Il ouvre la porte, fait sortir Prissipkine, l'amène sur la tribune et le tourne face à la tribune des invités d'honneur.*) Maintenant dites quelque chose de bref, en imitant l'expression, la voix et le langage humains.

PRISSIPKINE (*prend docilement la pose, toussote, lève sa guitare et se retourne tout à coup en jetant un coup d'œil sur la salle. Le visage de Prissipkine change, il reflète l'enthousiasme. Prissipkine repousse le directeur, jette sa guitare et hurle dans la salle.*) — Citoyens ! Allons, les copains, c'est vous ! Mes potes ! D'où sortez-vous ? Combien êtes-vous ? Depuis quand vous êtes tous décongelés ? Pourquoi je suis tout seul dans ma cage ? Allez, les potes, venez par ici. Pourquoi que j'souffre, moi ? Citoyens...

LES VOIX DES INVITÉS.

— Les enfants, emmenez les enfants !
— Une muselière... mettez-lui une muselière !...
— Ah ! quelle horreur...
— Professeur, arrêtez...
— Ne tirez pas !...

(*Le directeur, un ventilateur à la main, accompagné de deux employés, arrive en courant sur l'estrade. Les employés entraînent Prissipkine. Le directeur aère l'estrade. La musique joue une marche. Les employés voilent la cage.*)

LE DIRECTEUR. — Je m'excuse, camarades... Je m'excuse... La bête est fatiguée. Le bruit et l'éclairage ont provoqué un état d'hallucination. Calmez-vous. Il n'y a rien eu de grave. Demain il sera très doux... Du calme, citoyens, vous pouvez revenir demain. Allons, musique, musique!

Vladimir MAIAKOVSKI.

(*Traduit du russe par Michel Wassiltchikov.*)

…NÉRAL BUGEAUD

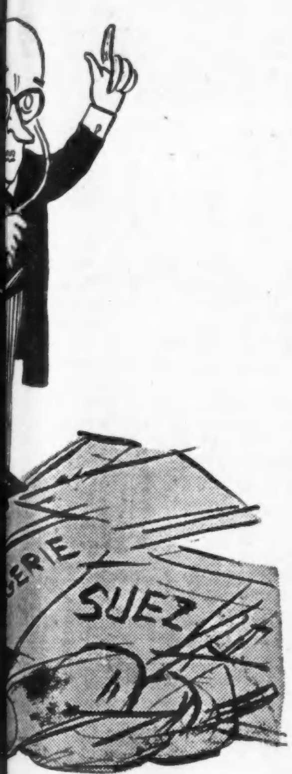
…'assez d'hommes, sans rappel de classe, …ire face à la situation. »

CLEMENCEAU

« Je suis sûr que nous vaincrons nos difficultés, non seulement parce que nous sommes militairement supérieurs, mais parce que nos idées sont justes. »

LE PROFESSEUR

« Ma politique est un tout. »



…EUR COUÉ

…ie, et je crois que cela ira …ns trois semaines, je vous …ront d'un cessez-le-feu. »

TARTARIN DE TARASCON

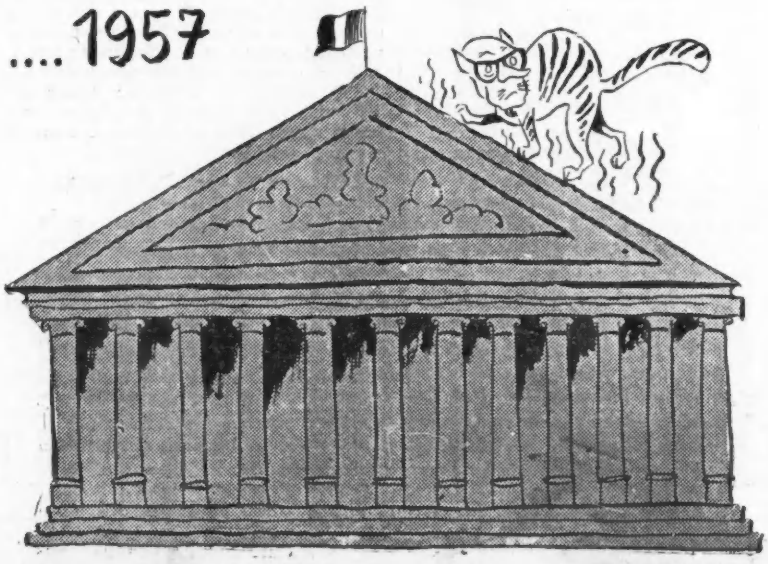
« Non, la Conférence de Londres ne sera pas l'enlisement, l'étouffement de la volonté française. Les règles qui seront confirmées le 16 août seront appliquées à Nasser si, dans un dernier défi, il prétend les ignorer. »

M. PRUDHOMME

« Un plan de rigueur et de sévérité. »

LE PÈRE NOËL

…quelques mois, un rétablissement complet de la situation a été opéré. »



LA CHATTE SUR UN TOIT BRULANT

« Il nous faut vivre dangereusement. »

THÉATRE

Pourquoi aimons-nous Tchekhov ?

AVEC la création d'*Ivanov*, cette semaine au Théâtre d'Aujourd'hui, on peut dire qu'en quelques mois on a joué à Paris tout le théâtre de Tchekhov et même un peu plus : *La Cerisaie* chez Barrault, *La Mouette* chez Barsacq, *Oncle Vania* et *Les Trois Sœurs* chez Sacha Pitoeff, *Platonov* chez Vilar. Jamais la vogue de Tchekhov n'a été aussi grande, jamais l'assentiment du public plus complet, et cela du boulevard à l'avant-garde. En même temps *The Cherry Orchard* ne remporte pas moins de succès à New-York que *La Cerisaie* à Paris. Tchekhov s'installe dans la position de grand classique « européen » du théâtre.

Pourquoi ? Rien de moins spectaculaire, rien de moins révolutionnaire, rien de moins intelligent que ces tranches de la vie de province en Russie pendant le dernier quart du XIXe siècle : toutes les pièces se ramènent à cela, elles sont comme les fragments d'une pièce unique et personne ne serait étonné si un héros passait un jour de l'une à l'autre, si Ivanov rencontrait Astrov ou Oncle Vania... Mais c'est le signe que dès que le rideau se lève sur une pièce de Tchekhov, une même musique nous enveloppe que M. François Mauriac comparait un jour, je crois, à la musique de Mozart, et nous sommes prisonniers de l'enchantement.

On peut chercher des analogies historiques, dire que Tchekhov est le peintre d'une société qui se décompose, et même dont la décomposition est déjà poussée si loin que les poisons ont gagné jusqu'aux âmes, et comparer cette désagrégation intérieure à la nôtre. Théâtre des « hommes de trop », théâtre pour une civilisation désorientée. C'est vrai, et pourtant c'est un contresens. Ce qui fait la vérité actuelle et la vérité permanente des pièces de Tchekhov, c'est que c'est un théâtre qui ne veut rien prouver et qui n'accuse personne. Ibsen a vieilli par les idées, et plus encore les auteurs français de la fin du siècle, les Curel, les Brieux, les Hervieu. Nous aimons Tchekhov parce qu'il est bête.

Bête mais honnête

Bête, mais honnête, de l'honnêteté du cœur. « Ce qui porte une œuvre à travers les âges, c'est le sentiment. Dans la fuite des générations, le pauvre cœur humain reste la bouée qui sauve de l'abîme quelques rêveries » écrit M. Pierre Brisson en tête de son petit livre sur Tchekhov. En écoutant *Ivanov* ou *Les Trois Sœurs*, on entend parler le sentiment à l'état pur. L'analyse est poussée jusqu'au bout, avec une subtilité impitoyable, mais elle est toujours dans le mouvement : tous les personnages de Tchekhov sont des ignorants qui ne connaissent que leur cœur, et encore le plus souvent ils en connaissent juste assez pour s'apercevoir qu'ils ne le connaissent pas. Mais ils se révèlent devant nous, comme ils se découvrent eux-mêmes, dans leur suprême et inutile effort pour vaincre un destin qui les conduit à leur dissolution. Quand le rideau tombe sur une bonne représentation de Tchekhov, comme celle que la compagnie Jacques Mauclair donne actuellement d'*Ivanov*, notre cœur est baigné de tristesse, mais d'une tristesse heureuse où nous pouvons puiser de la force, comme chaque fois que nous rencontrons la vérité.

Ce miracle n'est possible que parce que Tchekhov est aussi un grand dramaturge selon notre goût d'aujourd'hui. Il ne se passe rien dans ces pièces qui coulent d'un mouvement très lent. Oui, mais derrière cette nonchalance, il y a une construction de fer, une composition qui tient à la fois de la composition d'un tableau, avec ses plans et ses éclairages, et de la composition musicale, avec ses reprises et ses entrelacements de thèmes. En un sens, nous aimons le théâtre de Tchekhov, parce que c'est le seul théâtre que nous pouvons supporter après le cinéma, quand le cinéma veut bien lui aussi être une école de vérité.

Avec humilité

Et c'est pour cela qu'il faut monter et jouer Tchekhov à la fois avec force et humilité. Les pièces portent souvent le nom d'un personnage principal, mais ce sont toujours des œuvres à personnages multiples qui s'éclairent mutuellement. C'est-à-dire que ce n'est pas un théâtre de vedettes ou de monstres sacrés. Plus que n'importe où, un acteur qui a trop de personnalité et pas assez de discipline apparaît ici comme une fausse note.

Ivanov est la première pièce de Tchekhov qui l'écrivit à 29 ans ; elle fut sifflée à Moscou, acclamée l'année suivante à Saint-Pétersbourg. Tout Tchekhov y est déjà, et bien mieux que dans *Ce Fou de Platonov*. Et peut-être parce que les comédiens de la compagnie Mauclair (Loleh Beilon, Lucien Raimbourg, Harry-Max, etc.) sont excellents mais ne sont pas des vedettes comme Barrault ou Valentine Tessier ou Maria Casarès, l'ensemble du spectacle est poignant. Puisque vous aimez Tchekhov, même sans savoir pourquoi, il faut aller au Théâtre d'Aujourd'hui, et une fois de plus le monde vous apparaîtra, ainsi qu'il le voulait, comme une vallée de larmes, mais aussi comme une vallée où se forgent les âmes.

Robert KANTERS.

Ivanov, drame en 4 actes, version française de Nina Gourfinkel et Jacques Mauclair, est joué au Théâtre d'Aujourd'hui, 101, bd Raspail. On joue aussi *La Demande en Mariage*, pièce gaie en 1 acte, traduction d'André Barsacq, au Studio des Champs-Elysées. Texte d'*Ivanov* aux éditions de l'Arche, des pièces en un acte aux éditions Denoël, des pièces principales (traduction Elsa Triolet) et des œuvres complètes aux Editeurs Français Réunis, de la correspondance chez Plon.

MARILYN MONROE (SIC)

BRIGITTE BARDOT (SIC)

Pas comme ça... même avec une âme

À voir

● **Ivanov** (toujours Tchékhov) ● **L'Œuf** (insolite) ● **La Chatte sur un toit brûlant** (impudique mais dramatique) ● **Thé et Sympathie** (à cause de Bergman) ● **Chaud et Froid** (retour à Crommelynck ● **Misère et Noblesse** (vaudeville napolitain) ● **Requiem pour une nonne** (Faulkner plus Camus) ● **Don Carlos** (un grand drame romantique) ● **Irma la douce** (comique bon enfant) ● **Le mal court** (savoureux Audiberti) ● **L'Homme, la Bête et la Vertu** (Pirandello chez Létraz).

1957

SOUHAITONS :

● QU'EN décidant d'abaisser le prix des places de cinéma (pour maintenir l'indice des 213 articles), le gouvernement ne supprime pas la Loi d'aide. C'est grâce aux sommes perçues au titre de la Loi d'aide qu'on a pu tourner en France cette année plus de cent vingt films et que le court métrage se survit.

● Que Robert Bresson ne soit pas condamné à attendre de nouveau six ans avant de faire un autre film.

● Que la censure permette à Clouzot ou à Becker de traiter d'autres problèmes que ceux des « strip-teaseuses » ou des gentlemen-cambrioleurs.

● Qu'on ne lise plus dans les bulletins d'informations : « René Clément va tourner en Indochine un film basé sur une œuvre de l'écrivain américain Irwin Shaw, The Sea Wall », alors qu'il s'agit de l'adaptation d'un roman français de Marguerite Duras : Un Barrage contre le Pacifique.

● Que soient vaines les craintes que nous inspire l'annonce d'un projet de film à Hollywood sur Un Amour de Swann.

● Que Jean-Louis Barrault obtienne enfin une scène parisienne.

● Qu'on découvre encore quelques pièces inédites de Tchekhov.

● Que de jeunes acteurs révèlent autant de talent que Catherine Sellers et Jacques Duby.

● Que le Statut de la radio et de la télévision française préparé par M. Jacquet, et qui livre la R.T.F. au gouvernement, ne soit pas voté.

● Que Brigitte Bardot et Marilyn Monroe n'attrapent pas froid. Mais qu'elles ne s'enlaidissent pas en « cherchant une âme » dans des films tirés de Dostoïevsky (comme elles en ont l'une et l'autre l'intention).

★

Deux aventuriers

DEUX pièces ont étonné les Parisiens la semaine dernière : *L'Œuf*, de Félicien Marceau, par son originalité, et *La Chatte sur un toit brûlant*, de Tennessee Williams, par son audace. Deux entreprises pleines de risques que l'on doit à deux aventuriers de la mise en scène : André Barsacq et Peter Brook.

Seul survivant du Cartel (Dullin, Jouvet, Pitoëff, Herrand), André Barsacq, 46 ans, est désormais aussi le seul directeur de théâtre qui mette lui-même en scène tous ses spectacles.

Jusqu'à cette année, il était également son propre décorateur. Jusqu'à cet *Œuf* dont les trente et un lieux scéniques ont cette fois été imaginés par Jacques Noël.

C'est que Barsacq a début au théâtre comme décorateur. Né en Russie, de parents français, il a gardé assez de connaissance du russe pour traduire Gogol et Tchekhov et de son passage à l'école des Arts décoratifs il a retenu le goût de la précision et de la pureté. Quand il voit

AVENUE VENDÔME
DANIELLE DARRIEUX
JEAN CLAUDE PASCAL
JEANNE MOREAU
DANS
Le Salaire du Péché
d'après le célèbre roman de NANCY RUTLEDGE
ÉMILY le SAURA
réalisation de DENYS de la PATELLIÈRE
dialogues de ROLAND LAUDENBACH

LA BRUYERE - Dir. VITALY
SUZANNE FLON
LE MAL COURT
BRILLANTE COMEDIE D'AUDIBERTI
REVEILLON

AIR PUR REX
NORMANDIE
MOULIN ROUGE
NOTRE DAME DE PARIS
de VICTOR HUGO
une grande œuvre française
CINEMASCOPE EASTMANCOLOR

en 1925 l'*Antigone* de Sophocle adaptée par Cocteau et montée par Dullin, il découvre sa voie. Il traîne dans les coulisses et finit par obtenir de Dullin de dessiner les maquettes de *Volpone*. Il a dix-neuf ans et c'est pour lui le commencement d'un agréable flirt avec la chance.

Chance de rencontrer Jacques Copeau au Vieux-Colombier et de réaliser sous sa direction les mises en scène du *Mai florentin*, premiers spectacles de plein air, sur la place de la Seigneurerie.

Chance de monter sa propre compagnie, avec Dasté, Jacquemont, Roussin, lors de l'exposition de 37 et de présenter un spectacle brillant, *Le Roi cerf*, qui est joué de New York à Rio.

Chance de convaincre Jean Anouilh et d'obtenir *Le bal des voleurs*, qu'il crée au théâtre Hébertot, et enfin, chance ultime, de recevoir de Charles Dullin un magnifique cadeau : le théâtre de l'Atelier, contre le paiement des dettes du vieux maître.

Mais André Barsacq, s'il a le sens de l'opportunité, sait aussi tirer parti de la moindre occasion et risquer avec flair.

Comme un éditeur, il a ses poulains et ses valeurs sûres. Il mise sur les jeunes auteurs, quand ils ont déjà eu quelques succès. Ainsi il pense monter des pièces de Dominique Rollin ou de Jean-Louis Curtis. Ses valeurs sûres sont Jean Anouilh ou Marcel Aymé, et dans l'écurie figure désormais Félicien Marceau.

Partisan du risque

Peter Brook est le seul metteur en scène à qui Tennessee Williams a bien voulu confier sa pièce. Célèbre en Angleterre (il est le metteur en scène officiel de l' « Old Vic Company » (1), inconnu en France, Peter Brook, 31 ans, doit cette faveur exceptionnelle à son goût du risque.

D'origine russe, né à Londres, élevé à Oxford, il n'a jamais été acteur, mais depuis l'âge de vingt ans il a la vocation de la mise en scène.

Il a débuté en réalisant des films publicitaires pour une marque de pâte dentifrice et il a donné son premier choc au public anglais en faisant jouer *Roméo et Juliette* par des interprètes qui avaient vraiment l'âge de Roméo et de Juliette. Depuis, il a réglé 48 mises en scène. Aussi bien à Stratford-sur-Avon, où il est responsable des spectacles Shakespeare, qu'au Covent Garden, où il est directeur de scène.

A Stratford, il compose lui-même une partition de musique concrète pour les représentations de *La Tempête*. Au Covent Garden, il recrée, avec Wakhevitch, l'ambiance russe de *Boris Godounov* et l'on crie au miracle. A Londres, il ne craint pas de présenter *La Machine infernale*, de Cocteau, et *Huis Clos*, de Sartre, avec Alec Guinness, *Les Frères Karamazov* et *La Petite Hutte*. Sur tous les plateaux où Peter Brook travaille, sa main potelée et son œil enthousiaste règlent jusqu'au moindre détail.

Pour *La Chatte sur un toit brûlant*, c'est lui qui a décidé, avec Coco Chanel, la robe verte et le justaucorps couleur chair que porte Jeanne Moreau. C'est lui qui est allé à l'Ecole du spectacle et a trouvé les cinq enfants dont la pièce a besoin. C'est encore lui qui, pour plus de sûreté, a construit le décor.

— *Il n'y a jamais trop d'homogénéité*, dit-il, *je voudrais pouvoir tout faire.*

Après *La Chatte sur un toit brûlant*, on pourra voir l'année prochaine une autre mise en scène de ce petit homme insatiable et éclectique : Laurence Olivier et Vivien Leigh joueront à Sarah-Bernhardt une tragédie mal connue de Shakespeare : *Titus Andronicus*.

— *C'est*, dit Peter Brook réjoui, *un drame monstrueux et inhumain, réputé injouable.*

(1) Compagnie de Laurence Olivier.

COMEDIE DES CHAMPS - ELYSEES

Pour 30 représentations

BERT BRECHT

de « l'Opéra de Quat'Sous »...
...à « Mère Courage »

Une biographie jouée, chantée, dansée, animée par G. et J.-M. SERREAU
Claude REGY et B. VIAN

Un spectacle Babylone

ELLIE LAMBERTI
Secrète, triste et résignée

CINÉMA

Dans la grande tradition

LA FILLE EN NOIR

Film grec de Michel Cacoyannis, avec Ellie Lamberti et Dimitri Horn (Cinéma d'Essai).

IL faut aller voir *La Fille en noir*. Et pas seulement par curiosité, parce que c'est le premier film grec présenté à Paris depuis la guerre.

Mais parce que c'est un très bel ouvrage cinématographique. Tragique sans tomber dans le mélodrame, poétique sans donner dans l'art pour l'art, réaliste sans être vulgaire. Universel en même temps que profondément grec.

Cette « fille en noir » est la sœur de ces héroïnes secrètes, résignées et tristes, de Mauriac ou de Bernanos. Elle a fait une croix sur sa vie parce qu'elle a honte de sa mère qu'on a surprise avec un homme. Mais elle brûle de désir et de tendresse. Elle refuse les sérénades d'un beau pêcheur du village ; mais elle finit par se laisser attendrir par la gentillesse d'un jeune Athénien qui est venu passer les vacances dans son île.

C'est alors le drame. Christo, le beau pêcheur déçu, prête à son rival une barque en mauvais état, pensant qu'il en sera quitte pour un bain forcé. Il ignore que l'autre emmènera avec lui une bande d'enfants. Naufrage. En dépit des efforts du jeune homme, deux gamines trouvent la mort dans cette farce tragique.

Par plus d'un trait, Michel Cacoyannis, l'auteur du film, s'apparente à Bardem, à Fellini. On retrouve dans *La Fille en noir* cette apparente négligence dans la conduite du récit et aussi ce laisser-aller propre aux personnages eux-mêmes : les amis de Christo sont des sortes de « vitelloni » grecs qu'on ne voit jamais qu'attablés au bistrot, même si en fait ils ne sont pas de véritables oisifs, s'ils exercent entre temps leur métier de pêcheurs. L'Athénien, lui aussi, est un jeune écrivain en vacances, un homme solitaire et disponible.

→

Un musicien « complet » : SCHOENBERG

ARNOLD SCHOENBERG

par H. H. Stuckenschmidt. (Traduction française par Cl. Rostand.)

VOICI un excellent petit ouvrage — connu des lecteurs de langue allemande depuis cinq ans déjà — et qui fera certainement œuvre utile en gagnant de nouveaux adeptes à une musique dont la popularité est encore très loin de ce qu'elle devrait être. Et pourtant, avec Schoenberg, nous avons affaire non seulement au compositeur le plus important de ces dernières cinquante années, mais peut-être même à l'un des génies de l'histoire de la musique.

En premier lieu, il s'agit de l'un des musiciens les plus complets qui aient jamais existé. Mozart et Beethoven mis à part, quel autre compositeur a abordé autant de genres différents et les a dotés tous d'autant de chefs-d'œuvre ? Prenons, par exemple, la musique symphonique : nous trouvons des partitions telles que Pelléas et Mélisande (1902), Cinq Pièces pour orchestre (1910), Les Variations pour orchestre (1928), le Concerto pour violon (1936), le Concerto pour piano (1942) ; tournons-nous vers la musique de chambre : voici un sextuor, quatre quatuors et un trio à cordes, une Sérénade pour sept instruments, un Quintette pour instruments à vent, une Fantaisie pour violon et piano. De nombreux recueils constituent l'œuvre pour piano ; d'innombrables mélodies pour chant et piano et pour chant et orchestre, des œuvres chorales (a capella ou avec orchestre) forment l'aspect vocal de la production de Schoenberg. Enfin quatre ouvrages lyriques et plusieurs autres d'un genre entièrement nouveau tels que le Pierrot Lunaire, l'Ode à Napoléon, Un survivant de Varsovie et le dernier psaume inachevé complètent cette œuvre dont la diversité et l'universalité n'ont d'égales que la richesse et la force d'inspiration auxquelles elle doit sa conception.

Variété déconcertante

Mais alors, pourquoi n'a-t-elle pas encore la place qu'elle mérite ? La réponse est simple. Comme toute musique véritablement géniale, celle de Schoenberg est d'une grande complexité. Elle est difficile à pénétrer et à apprécier. Par ailleurs son extraordinaire variété est souvent déconcertante. Ajoutons que Schoenberg est devenu comme le symbole même du renouveau musical de notre siècle — par suite de cette technique, qu'il a créée, de la composition avec douze sons — et que cette réputation lui a davantage nui que servi. En fait, peu de musiciens ont été aussi mal connus de leur vivant que Schoenberg. Aujourd'hui encore sa musique n'est véritablement appréciée que d'un nombre infime de musiciens et d'amateurs, et les théories les plus fantaisistes circulent à son sujet.

Pour les uns, Schoenberg reste un pur théoricien, dont l'apport se bornerait à la systématisation abstraite de certaines lois musicales, mais dont la musique proprement dite manquerait « d'humanité », « d'inspiration », que sais-je encore ? Pour d'autres, au contraire, notre compositeur n'est plus qu'un phénomène ayant eu son utilité ainsi que quelques rares moments d'heureuses réussites, mais qui reste ancré dans une esthétique « romantique », dépassée depuis longtemps ; en somme, un musicien incapable de nous apporter quoi que ce soit de positif ou de valable.

Oublier les théories

Attitudes absurdes. Mais comment y remédier ? Les arguments théoriques même les plus sensés ne servent à rien en cette matière, et tout d'abord pour cette simple raison que l'œuvre d'un compositeur authentique n'est jamais due à des théories. Alors, il n'y a rien d'autre à faire qu'à attendre. Attendre que cette œuvre soit suffisamment jouée pour qu'elle acquière la possibilité de se faire connaître ; attendre aussi qu'elle se crée de la sorte un public qui, faisant fi des théories, se laissera aller enfin à goûter la véritable beauté de la musique. La justification la plus éloquente de l'œuvre de Schoenberg réside dans son existence même, nos paroles et commentaires n'en communiqueront jamais ce qui en constitue le sens essentiel. Mais il n'est peut-être pas mauvais, parfois, de « pousser à la roue » ; c'est en cela que réside l'utilité de ce petit livre.

René LEIBOWITZ.

A voir :

En exclusivité :
● **La Fille en noir** (néo-réalisme grec) ● **Guerre et Paix** (Tolstoï quand même) ● **Les Feux du Music-Hall** (un brouillon de Fellini) ● **Richard III** (au service de Shakespeare) ● **La Traversée de Paris** (pour Bourvil) ● **L'Homme qui en savait trop** (toujours Hitchcock).

Nous vous rappelons :
● **Un condamné à mort s'est échappé** (Agriculteurs) ● **Le Ballon rouge** (Raimu, Cinévog Saint-Lazare, Delta, Reflets) ● **Gervaise** (Royale, Cinémonde Opéra, Royal Haussmann) ● **Moby Dick** (Cinéac Ternes, Astor, Gaîté-Rochechouart, Miramar, Mistral, Radio-Ciné Opéra) ● **Sourires d'une nuit d'été** (Bonaparte) ● **Films d'animation** (Studio Bertrand) ● **A l'est d'Eden** (v. o. Ciné Panthéon) ● **Les Anges aux figures sales** (Studio Parnasse) ● **La Chevauchée fantastique** (Champollion) ● **L'Etrange Sursis** (Pagode) ● **La Ruée vers l'Or** (dans les quartiers).

FOLIES-BERGÈRE

LE PLUS CELEBRE MUSIC-HALL DU MONDE

AH! QUELLE FOLIE !

Tous les soirs à 20 h. 30
Mat. dim. et fêtes 14 *h.* 30

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h.
OPE 97-93 LIVRAISON DOMICILE
14, BOULEVARD DE LA MADELEINE

Et c'est sans doute en cela que ce néo-réalisme — la seule tendance originale du cinéma depuis la guerre — se distingue le mieux de ce qu'on appelait autrefois le réalisme : les personnages sont décrits à l'intérieur de leur condition sociale, mais leurs préoccupations restent extérieures à leur métier, à leurs soucis matériels.

Mais il y a peut-être une explication à cela. Cacoyannis qui est grec, Bardem qui est espagnol, Fellini qui est italien, appartiennent tous à une même civilisation, la civilisation méditerranéenne pour qui le destin de l'homme ne se joue que dans son cœur, dans sa lutte contre les dieux. Et plus encore que par ces paysages violents, inondés de soleil ou rongés par l'ombre, c'est par la divine liberté de leurs héros que des films comme *La Fille en noir* se rattachent à la grande tradition des tragiques grecs.

★

La cathédrale engloutie

NOTRE-DAME DE PARIS

Film franco-italien en cinémascope de Jean Delannoy, avec Gina Lollobrigida et Anthony Quinn (Normandie, Rex, Moulin-Rouge).

IL y a des adaptateurs abusifs. Il y en a aussi de trop timorés. C'est, pour une fois, le cas d'Aurenche et de Prévert, qui ont usé avec Victor Hugo de ménagements que celui-ci n'aurait jamais songé à réclamer. De l'histoire délirante de la belle Esmeralda et de l'odieux Frollo, ils ont fait un récit bien sage, bien plat, simple prétexte à de grands tableaux vivants : le jugement de la Cour des Miracles ou la lutte de Quasimodo contre les truands.

Et puis était-ce bien à Jean Delannoy qu'il fallait s'adresser pour pétrir cette pâte romantique, forcenée, souvent grotesque ? On a sacrifié l'histoire à l'image et l'image elle-même n'apporte rien.

Un titre. Cela peut suffire à faire vendre un film. Cela n'a jamais suffi à faire un film.

★

Helzapoppinerie

UN PITRE AU PENSIONNAT

Film américain de Norman Taurog, avec Jerry Lewis et Dean Martin (v. o. Elysées-Cinéma).

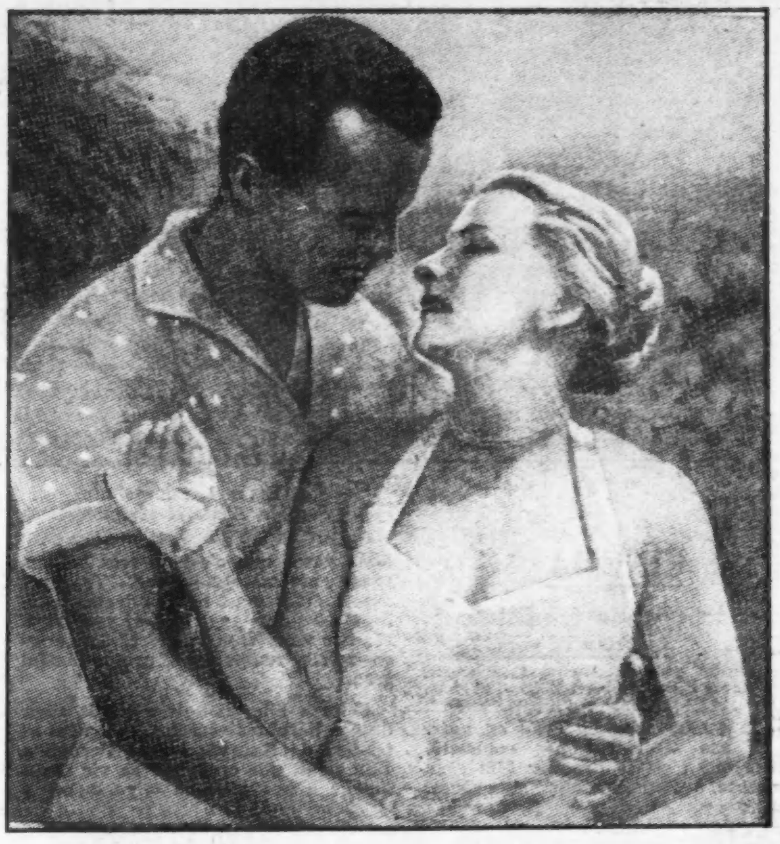
DANS la tradition de Laurel et Hardy et d'*Helzapoppin*, deux compères se renvoient un ballon en folie qui rebondit n'importe où, mais toujours déchaîne le rire.

Jerry Lewis, spécialiste des personnages de jeunes niais grimaçants, se fait ici passer pour un garçonnet de douze ans et échoue dans un pensionnat de jeunes filles, où Dean Martin donne des cours entre deux chansons. Il y a aussi un tueur qui cherche un gros diamant, un ballet sur un court de tennis et une éblouissante poursuite à ski nautique.

Tout cela est parfaitement incohérent, débridé, hurluberlu, parfois un peu vulgaire, mais débordant d'une force comique irrésistible.

Malgré les tabous

DANS un studio de Londres, le réalisateur américain Robert Rossen achève les prises de vues d'un film qui risque de provoquer une véritable révolution outre-Atlantique. Ce film, adapté du roman d'Alec Waugh : *Une Ile au soleil*, traite en effet d'un sujet jusqu'à présent tabou aux Etats-Unis : l'amour entre des personnes de couleurs différentes. C'est l'histoire de deux couples, l'un formé d'un blanc (James Mason) et d'une noire (Dorothy Dandridge), l'autre formé d'une blanche (Joan Fontaine) et d'un noir (Harry Belafonte). Pour la première fois dans ce film on verra des hommes et des femmes blancs et noirs s'embrasser sur un écran. Le producteur Darryl F. Zannuck ne doute pas que son film soit interdit dans les Etats du sud des Etats-Unis. Il espère en revanche qu'il sera applaudi dans le monde entier.



HARRY BELAFONTE ET JOAN FONTAINE
L'amour en noir et blanc

OPÉRA

« Don Juan » irréprochable

AVEC cette nouvelle présentation de *Don Juan*, l'Opéra montre qu'il est possible de « sortir » à Paris un spectacle lyrique digne des plus grandes scènes étrangères ; il suffit de le vouloir et de travailler.

Certes, tout n'est pas parfait dans cette reprise : vocalement, Jean Giraudeau n'est pas Ottavio, et Régine Crespin a, dans l'aigu, des sonorités bien métalliques. Certains costumes, celui de Zerline surtout, sont laids ; les décors, pesants, même s'ils ont été intelligemment conçus, et la scène finale est manquée, avec cette gueule de l'enfer qui s'ouvre sous un escalier incompréhensible tout au fond du plateau, ce qui rend inaudibles les dernières répliques de Don Juan et du commandeur. La solution classique de la trappe — il n'en manque pas à l'Opéra ! — eût bien mieux convenu. Enfin, dans la scène du cimetière, la gigantesque statue équestre du commandeur est loin de faire l'effet désiré. Pourquoi n'avoir pas utilisé, comme on le fait d'habitude, l'acteur lui-même qui chante le rôle ?

Mais, ces observations faites, disons notre joie : voilà un spectacle musicalement irréprochable : Fourestier et tous les chefs de chant méritent les plus vifs éloges. La mise en scène de José Beckmans est de premier ordre, d'une vie et d'une intensité dramatique admirables. Et surtout, tous les acteurs *y croient*, de toute évidence, aussi les défauts signalés — et quelques autres — disparaissent dans le mouvement général du spectacle. Ernest Blanc doit devenir le premier Don Juan du moment, en Europe comme en Amérique, par son allure et sa splendeur vocale ; lorsqu'elle aura corrigé ses défauts d'émission, Régine Crespin sera une Donna Anna émouvante et belle comme il y en a peu ; Mazetto, qu'on représente souvent, et même à Salzbourg, sous les traits d'un sot et d'un balourd, devient, grâce à Robert Massard, un jeune paysan charmant, fin, amoureux ; en Leporello, Louis Noguéra « en fait » parfois un peu trop, mais est excellent dans l'ensemble ; la Zerline de Janine Micheau est, vocalement, un enchantement. Enfin, dans le personnage réputé ingrat d'Elvire, Jacqueline Brumaire, belle, passionnée, fine, a été la grande triomphatrice de la soirée.

EXPOSITIONS

Réveillon en peinture

EXPOSITION DE NOEL

Soixante peintres, Galerie « Le Terrain vague », 25, rue du Cherche-Midi, jusqu'au 6 janvier.

C'EST un succès considérable lorsqu'au cours du vernissage d'une exposition de peinture, une dizaine de pièces sont vendues, et lorsqu'une dizaine d'autres ont, comme on dit, des « touches ».

L'exposition de Noël organisée sous l'initiative de *L'Express* par la Galerie « Terrain vague », a déjà dépassé tous les critères de succès généralement admis.

Au cours du vernissage, à la fin de la semaine dernière, plus de cinquante tableaux, gouaches ou dessins étaient vendus. Le lendemain et les jours suivants, une moyenne de vingt-cinq acquéreurs enlevaient, chaque jour, les tableaux réapprovisionnés à la hâte.

Est-ce le prix relativement bas (entre 1.500 et 15.000 francs) des œuvres exposées qui a provoqué ce « rush » inouï dans le marché de la peinture ?

Il est certain que ces prix sont entrés en ligne de compte. Mais ils n'ont joué que dans la mesure où un très vaste public a été atteint qui ignorait, jusqu'alors, que certaines œuvres de jeunes artistes comme de peintres « cotés » étaient « accessibles » et que l'on pouvait commencer une collection sans se ruiner pour autant.

Vrai public

Des peintres dont la réputation n'est plus à faire, comme Léonor Fini, Chastel, Lapoujade, Atlan, Morvan, Bott ou Pelayo ont, bien entendu, trouvé tout de suite acquéreurs. Ce sont des « valeurs en hausse » et les initiés ne s'y trompent pas.

Mais il est beaucoup plus intéressant de constater que des peintres encore peu connus ou tout à fait ignorés à Paris ont, sans publicité aucune, trouvé des amateurs enthousiastes : Seigle, Marly Schupbach, Domec, Piquois, Geneviève Asse, Jean-Luc de Rudder, Debré, Jeannie Dumesnil, Marc du Plantier, Daniel et beaucoup d'autres.

Si le public « mise » sur leurs noms, ce n'est pas par souci d'effectuer un « bon placement », mais par goût.

— *Je n'avais pas, jusqu'à maintenant, eu l'idée d'acheter de la peinture moderne, dit l'un des visiteurs.*

Et un autre :

— *Je ne sais pas de qui est cette gouache, mais elle me plaît. Je l'achète.*

En ce qui concerne ce dernier amateur, il est curieux de constater qu'il avait fixé son choix sur une gouache de José Manuel-Viola, dont le public parisien ignore totalement que, peu de temps avant sa mort, Eugenio d'Ors l'avait désigné comme le nouveau Picasso et le nouveau Patinir de sa génération.

Pratiquement

L'idée de cette « Exposition de Noël » était née d'une constatation simple : le prix des reproductions est actuellement plus élevé que celui des œuvres originales généralement « négligées » (petites peintures, gouaches, dessins, etc.), mais qui sont susceptibles de prendre une valeur considérable si leur auteur atteint, un jour, la « grande cote ».

Le public a parfaitement compris cette idée. Des dizaines de jeunes peintres ont trouvé là, et tout de suite, des acquéreurs.

Plusieurs d'entre eux sont venus nous dire que, grâce à cela, ils pourraient, cette année, s'offrir un réveillon.

Ce n'est pas là, pratiquement, le moindre résultat d'une Exposition de Noël qui durera jusqu'au 6 janvier.

Cabarets Dancings

AIGLON au Thé RENATO, 11, r. Berri Cab. Spect. 22 h. BAL. 44-31

BOULE BLANCHE 33, RUE VAVIN MONTPARNASSE DAN.78-96
Sensualités 57!......

frede présente le CARROLL'S
36, rue de Ponthieu - ELY. 44-60
Réserv. pour les SOUPERS de REVEILLON

CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.
REVEILLON

Fontaine des 4 Saisons
59 rue de Grenelle BAB. 03-12
REVEILLON SAINT-SYLVESTRE
Caroline CLERC - Les ZODIACS - R. DENOS
Francis LEMARQUE - Cie Georges LAFAYE

Le SEXY 68, rue Pierre-Charron BAL : 25-18 Pierre DUDAN

VERNET 3, rue Vernet - BAL. 22-04 (angle avenue George-V)
REVEILLON de 22 h. à l'aube PAS DE SOUPERS

LA VILLA Strip tease parade Revue nue

Restaurants

CALAVADOS Réservez votre table à ELY. 27-28
REVEILLON DANSANT Diner - Souper à la carte

LIDO ELY. 11-61 UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
LIDO ELY. 11-62 21 h. DINER DANSANT
LIDO 23 h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE!" de P. Louis-Guérin & Frédéric

LE DE CAUMARTIN
Se recommande pour sa cuisine et son cadre
33, rue Caumartin - Paris-9e - RIC. 50-59

LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, rue d'Armaillé (Etoile) - ETO. 52-47
« REVEILLON DEUX SERVICES » DE 20 h. 30 A MINUIT ET DE MINUIT A L'AUBE
3.500 francs CAVIAR ET VODKA A VOLONTE COMPRIS CHAMPAGNE 2.500 fr.
Tous les jours ses déjeuners et dîners 1.500 fr. Vodka à volonté

LIDO MUSIQUE
Microsillons "PHILIPS"
ARCADES DU LIDO - Ouvert dimanche
CHAMPS-ELYSÉES

EXPOSITIONS

GALERIE LOUIS CARRÉ
DUFY
Tapisseries, Aquarelles, Dessins
10 AVENUE DE MESSINE

Galerie MAEGHT
10 ANS D'ÉDITION

LOUEZ VOS PLACES LAB. 33-04 EUR. 40-43
OMNIUM-THEATRES
5, Cour de Rome - Gare Saint-Lazare
Les meilleurs prix de tout Paris

1957...

UN seul vœu à formuler à la fin d'une année qui n'a été marquée par aucun grand événement littéraire immédiatement discerné : que nos écrivains écrivent de bons livres. Un souhait qui en découle : que les lecteurs les comprennent.

Les phares nous manquent, disent les lecteurs. Avant la guerre, nous n'avions qu'à choisir, selon nos goûts, entre Malraux et Giraudoux, Mauriac et Bernanos, Giono et Sartre ; en poésie il y avait toute la pléiade du surréalisme.

Est-il certain que la littérature d'après guerre soit de beaucoup inférieure à celle de la génération précédente ? Nul ne saurait le dire, car son visage échappe nécessairement aux contemporains. Elle est certainement plus difficile, moins brillante, mais de nombreux jeunes romanciers et poètes qui travaillent dans une obscurité relative mériteraient les grands phares de la célébrité.

Notre littérature actuelle n'est pas une littérature de découverte. Elle cherche à assimiler les inventions faites par ses grands aînés, les Proust, Kafka, Joyce, Faulkner, Malraux, Brecht, etc. Il est moins spectaculaire de marcher dans un terrain déjà défriché que d'être pionnier. Mais il n'est pas sûr qu'aux yeux de la postérité les « suiveurs » ne récoltent pas une gloire plus durable, car la perfection, objectif suprême de tout art, n'est pas donnée nécessairement aux premiers qui avancent dans un brouillard, mais à ceux qui peuvent — et savent — profiter de ce travail d'avant-garde, en l'incorporant à la grande tradition de la littérature mondiale.

Il est vrai qu'il faut aider les lecteurs dans cette découverte, car il n'est guère facile de se retrouver dans la surproduction actuelle. Dans cet ordre d'idées, la tâche des critiques et celle des jurys littéraires sont de première importance. Au lieu de souhaiter, comme chaque année, qu'un des grands jurys se consacre désormais avec conséquence à la découverte, souhait chaque année déçu, ne faudrait-il pas plutôt souhaiter la création d'un nouveau prix littéraire, franchement orienté vers un choix plus hardi ? Le public qu'on a trop tendance à sous-estimer ne bouderait pas longtemps un choix conséquent.

La formation d'un pareil jury — et il en est question — aurait encore un avantage. Son choix permettrait à la droite littéraire de prendre — enfin — nettement position. Actuellement, elle ne sait pas choisir entre son contentement de voir couronner des livres ultra-conventionnels et son penchant pour un anarchisme qui se manifeste par une critique indistincte de tout ce qui se fait. Est-on trop optimiste en espérant que la création d'un prix littéraire d'avant-garde révélerait enfin un polémiste de droite, un vrai, parmi tous ceux qui, actuellement, ne singent que de grands aînés ?

On vous en parlera : UNE MAPPEMONDE MORALE

LE SOLEIL SUR LA TERRE

par Claude Roy. Ed. Julliard. 272 pages. 690 francs.

CLAUDE ROY

POUR résumer le livre de Claude Roy, il faudrait une carte Michelin dont le centre serait le département de l'Oise et qui contiendrait Tunis, New-York, Rome, Paris, Prague et la Charente. Cette carte devrait être non seulement géographique, mais encore morale. En noir, les salauds ; en jaune, les indifférents ; en bleu, ceux qui veulent comprendre mais ne font rien pour changer ce qui ne va pas ; en vert, ceux qui comprennent et font quelque chose ; en pointillé, les efforts qui ne portent pas ; en flèches, les actions qui modifieront le monde.

En présentant Bechir, étudiant tunisien, Lecoutre, professeur, des dockers en grève, Jiri, participant de l'insurrection de Prague, et beaucoup d'autres hommes, en les présentant sans les représenter, c'est-à-dire en les invitant à quitter un moment leur vie et le monde pour passer dans un livre avant de retourner à la réalité, Claude Roy semble parfois écrire avec des coupures de journaux.

Même quand l'écrivain passe d'une ville à l'autre, d'une guerre à une autre, d'un combat à un autre en intervenant lui-même, en disant : « Je », en entrant dans son propre livre, même quand il parle de Giraudoux, de Darius Milhaud, c'est-à-dire mêle des personnes à ces personnages s'efforçant de gommer la frontière qui sépare le livre de ce dont le livre est le reflet, le fruit de ces opérations n'est mûr que par anticipation : le monde est laid, triste, affreux, mauvais, inhabitable, mais, par transparence, nous le voyons beau, heureux, bon. Le malheur est monumental, général, incroyable : or, un sentiment de bonheur baigne le livre. C'est que Claude Roy saupoudre les êtres qu'il a choisis d'une prodigieuse bonne volonté, voulant nous faire entendre qu'à chaque instant il suffit de très peu de chose pour mettre en branle une colossale métamorphose. Il est vraiment, comme on l'a dit, le « Jaboune du communisme ».

La bonne volonté n'est pas seulement dans l'âme de Lecoutre, professeur français qui vit avec les terroristes tunisiens comme un prêtre-ouvrier vit avec les ouvriers ; elle est aussi dans le fait que Claude Roy, écrivain communiste, choisit pour premier personnage un chrétien. Aussi nous demandons-nous à quel moment la trajectoire d'un bon communiste entrera en coïncidence avec celle d'un communiste bon. Ce qui est hors de doute, c'est que Le Soleil sur la Terre, livre bon et pourtant bon livre, est écrit avec une remarquable aisance.

CENSURE

La chasse aux sorcières

LE ministre de l'Intérieur, appliquant un projet de la police judiciaire, vient d'interdire le dernier roman de l'écrivain russe émigré aux Etats-Unis, Vladimir Nabokov, *Lolita*.

Graham Greene a déclaré que ce roman était l'un des plus importants de la littérature contemporaine de langue anglaise ; il a été publié en anglais pour la première fois à Paris il y a un an et Gallimard en annonçait la version française pour le début de 1957.

Nabokov, 57 ans, professeur à l'Université américaine de Cornell, a déjà publié une quinzaine d'ouvrages en russe et en anglais, dont des études sur Gogol et les poètes russes et plusieurs romans qui ont été très remarqués : *La Course du fou* (1930), *Chambre obscure* (1932), *La Méprise* et surtout *La vraie vie de Sébastien Knight* (1941), tous traduits en français.

Le même arrêté frappe vingt-cinq autres ouvrages de langue anglaise publiés à Paris par Maurice Girodias, 34 ans, ancien directeur des Editions du Chêne. Après guerre, un premier procès lui avait été intenté pour avoir publié des œuvres de Henry Miller, que son père avait découvert et sorti de la misère.

Ces vingt-cinq ouvrages ne sont pas tous, de loin, d'égale valeur. *Lolita* même — qui raconte les amours d'un homme fait et d'une trop jeune fille — est par certains côtés une œuvre déconcertante et scandaleuse. Signalons toutefois : *The Gingerman*, de J.-P. Donlevy, un ouvrage irréprochable, déjà publié ouvertement en Angleterre ; *My life and loves*, de Frank Harris, qui sortit victorieux d'un procès intenté en 1928 et a conquis droit de cité dans toutes les bibliothèques, et le célèbre *Sexual Life of Robinson Crusoe*, de Humphrey Richardson.

Mais ce qui frappe surtout dans cette interdiction, c'est qu'elle rétablit purement et simplement la censure littéraire.

Jusqu'à présent, on avait seulement vu des *procès* intentés aux éditeurs. Ces procès, s'ils se terminaient par une amende, entraînaient de fait la disparition des publications, l'éditeur ne voulant pas courir le risque d'un nouveau procès. Ainsi, on saura seulement le 10 janvier si l'éditeur J.-J. Pauvert, attaqué pour avoir publié les œuvres du marquis de Sade, sera condamné ou non, la brillante plaidoirie de Mᵉ Garçon risquant d'avoir renversé la situation.

Ici aucun autre recours n'a été laissé à Maurice Girodias, que celui de réclamer au ministre de l'Intérieur une hypothétique indemnité de quarante millions. Pour interdire ses publications, on a exhumé une loi de 1881, loi destinée à l'époque à empêcher en France l'introduction de pamphlets politiques « imprimés en Hollande », « imprimés à Amsterdam », etc.

La France est donc officiellement devenue un champ de chasse aux sorcières littéraires.

→

Un chef-d'œuvre du roman comique

Henry Miller

UN DIABLE AU PARADIS

Le premier Miller qui soit un best seller aux U.S.A.

BUCHET-CHASTEL CORRÊA

CALMANN LÉVY

LA LIGNE DROITE par YVES GIBEAU

Un sacré bouquin ! Le Canard Enchaîné

TRADUCTIONS

Des sultans à Tito

IL EST UN PONT SUR LA DRINA

par Ivo Andritch. Coll. Feux croisés. Plon, 335 pages. 900 francs.

M. IVO ANDRITCH est né en 1892 et le premier livre de lui qui est traduit en français a été écrit il y a treize ans. Il ne s'agit pas de débuts prometteurs, mais d'une réalisation de l'âge mûr. *Il est un pont sur la Drina* est un des trois grands livres de l'auteur. Un des deux autres est intitulé *Chronique de Travnik* et, précisément, c'est dans cette ville que M. Andritch a vu le jour. La carrière diplomatique lui permit de faire de nombreux et longs séjours dans les plus grandes villes d'Europe : Rome, Bucarest, Madrid, Berlin. Mais cet homme cultivé et qui s'est frotté à tant de formes de civilisation, a préféré consacrer entièrement son œuvre à sa Bosnie. Il y puise à la fois sa force et son originalité. On pourrait dire de lui qu'il est un auteur régionaliste de classe internationale.

Il y a, en effet, dans *Il est un pont sur la Drina* (qui porte en sous-titre *Chronique de Vichégrad*) une force due à la qualité du style. Le récit coule comme les eaux de la Drina : imperturbablement. Par instants, il s'adapte à ce qu'il raconte d'une façon étonnante. Il sait avoir la rigueur un peu froide de l'historien, puis il s'anime comme un écrivain populaire, parfois s'enfle comme un poète, frise l'épopée, et avec tous ces mouvements produit un livre impressionnant.

Vichégrad était une petite bourgade de l'empire turc au XVI^e siècle, quand le sultan décida de faire construire à cet endroit un pont sur la Drina. A l'heure actuelle, il existe toujours. C'est la chronique des événements passés autour de lui pendant quatre siècles que M. Andritch a tentée et réussie, car il possède la science de l'historien et il anime ses personnages comme un romancier. Ses héros populaires sont sûrement inventés, mais ils expriment la vérité historique. Cette conjugaison de deux talents sous une seule plume fait l'originalité de cette œuvre. Peut-être l'intérêt faiblit-il dans les derniers chapitres consacrés à un passé récent ? C'est le seul reproche que l'on pourrait faire, encore qu'on le fasse légèrement.

PHILOSOPHIE

Comment l'esprit vient à l'argile

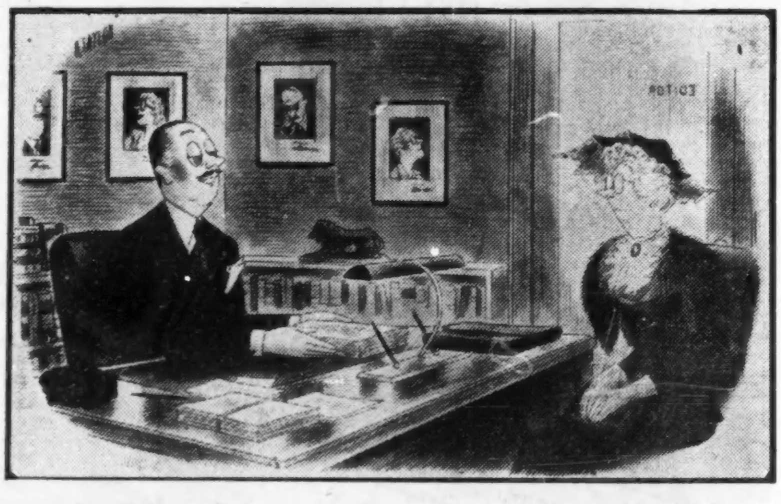
L'APPARITION DE L'HOMME

par Pierre Teilhard de Chardin, 378 pages, Ed. du Seuil, 800 francs.

POURQUOI tant de chuchotements et de clins d'œil ? On a fini par faire du R.P. Teilhard de Chardin un mythe et presque un sorcier, un homme à double face et un esprit à double enveloppe, un auteur qui aurait montré la blouse blanche du savant quand on s'adressait au jésuite et la soutane noire du prêtre quand on s'adressait au paléontologiste. Protée, en somme.

Mais le deuxième volume des *Œuvres complètes* témoigne de plus de simplicité. Il est l'œuvre de l'un de ces auteurs auxquels les siècles précédents étaient habitués : hommes de foi, philosophes et savants tout ensemble, qui ne sauraient penser en dehors de vastes espaces, dans une saisie illimitée et dont l'objet n'a pas de limite visible. *L'apparition de l'homme* est d'abord une immense hypothèse, c'est-à-dire le fruit d'un grandiose optimisme.

On évoque Leibniz. On pourrait parler, il semble, de Wagner. Il y a quelque chose de symphonique dans ce livre où se déroule un univers totalement cohérent, entièrement organique et qui se développe toujours, qui croît, moins végétal qu'historique, où



— En vérité, votre roman n'est pas mauvais. Mais tous les membres de notre Comité de lecture ont trouvé que votre description de la vie dans les maisons de tolérance de La Nouvelle-Orléans manque de réalisme...

(New-Yorker.)

L'encre, c'est de l'argent...

LE jeune provincial qui a débarqué hier gare de Lyon, avec une valise pleine de manuscrits, sera heureux de savoir qu'à Paris un romancier de vingt-cins ans gagne 40.000 francs par mois, qu'il en gagne 130.000 entre trente et trente-cinq ans, 300.000 entre quarante et quarante-cinq, tandis qu'un « polygraphe organisé » (sans âge) ira jusqu'à 500.000 francs par mois.

Nous lui conseillons vivement, avant même d'acheter son premier ticket de métro, de faire l'acquisition du dernier numéro de la « Parisienne » : L'Art et l'Argent. Mais il n'est pas sûr que ce soit là un bon conseil. La revue de Jacques Laurent ne donne nullement les moyens de gagner de l'argent avec un stylo. Elle veut montrer comment vit un artiste à Paris. Elle décrit, sans conseiller. Elle enregistre, sans prendre parti. Et encore précise-t-elle qu'elle se place en dehors de la sociologie, à l'écart du vocabulaire marxiste, et aussi loin que possible de l'exploration des coulisses, style « Crapouillot ».

Aussi ne nous apprend-elle rien ou peu de chose : ce que gagne un écrivain moyen en faisant des livres, des pièces, des scénarios, des textes pour la radio, ou un peintre en vendant des tableaux. Alors ? Alors, il semble que la « Parisienne », numéro après numéro, s'efforce de présenter une esthétique, c'est-à-dire un certain concept de la littérature. Elle tient qu'un écrivain doit avant tout cultiver le bien-écrire ; qu'il y parviendra d'autant mieux qu'il croira moins à la littérature ; qu'il croira d'autant moins à la littérature qu'il croira moins en toute chose et que la bonne et saine méthode passe par la désinvolture, si possible par un cynisme froid, aux dents brillantes.

Ecrivains, ne salissez point vos gants blancs, le monde est un vaste amusement, ne mélangez pas l'encre avec le sang. Paris est fait pour vous, ne vivez pas pour écrire, écrivez pour vivre, soyez heureux. Tout cela est vague. Précise, « La Parisienne » n'eût pas oublié les trois meilleurs moyens de gagner de l'argent qui s'offrent à Paris en 1956 : la bondieuserie, la pornographie, et la (sous-)littérature enfantine. Mais, justement, il ne fallait pas être précis, sous peine d'être pris au sérieux.

16.000 OUVRAGES . . . dans votre bibliothèque !

Voici l'ouvrage qui en contient 16.000, qui *résume*, *commente* et *situe* les 16.000 œuvres marquantes de l'humanité, dans tous les domaines : littérature, philosophie, beaux-arts, droit etc. ces œuvres que personne ne peut posséder toutes chez soi, mais que personne ne peut non plus ignorer. Ce *"trésor de l'humanité"*, comme l'a appelé Daniel Rops, c'est :

le "LAFFONT-BOMPIANI"

DICTIONNAIRE DES ŒUVRES

DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS

Cette encyclopédie de la pensée et de l'art est désormais complète en 5 volumes format 21 x 27 élégamment reliés. Elle comporte :
★ **4 tomes** qui présentent les œuvres elles-mêmes, analysées et commentées par les meilleurs spécialistes et totalisent plus de 2.800 pages, 120.000 lignes, 6 millions de caractères, 2.500 illustrations, dont 60 planches hors texte en couleurs, reproduisant les principales œuvres d'art de tous les temps et de tous les pays ayant un rapport avec les œuvres écrites : de la statuaire égyptienne jusqu'aux peintres d'aujourd'hui. Le Dictionnaire des œuvres est ainsi *un véritable musée.*
★ Un important **INDEX** groupant : index des Auteurs - index des Illustrations et tableaux chronologiques des œuvres mettant en évidence, par leur synchronisme, les influences réciproques.

indispensable

aux

★ **professeurs, instituteurs, étudiants** : pour leurs recherches ou la préparation de leurs leçons
★ **artistes, écrivains, journalistes** : pour retrouver rapidement la trame d'un récit, la substance d'un essai.
★ **pères et mères de famille** : pour répondre aux mille questions que posent chaque jour les devoirs de leurs enfants.
★ **amateurs de musique, de radio et de T. V.** : pour mieux connaître et mieux comprendre les œuvres qu'ils entendent.
★ **hommes et femmes d'aujourd'hui** qui n'ont pas le temps de tout lire : pour choisir leurs lectures, remédier aux défaillances de leur mémoire et éviter toute bévue dans leurs conversations.

L'OPINION de quelques grands usagers

Je me demande comment j'ai pu me passer jusqu'à ce jour d'un instrument de travail si précieux. RENÉ CLAIR

Un outil de travail d'une utilité quotidienne. MAURICE GARÇON de l'Académie Française

... idée extrêmement heureuse RECTEUR SARRAILH

Une des sept merveilles du monde littéraire. JOURNAL DE L'UNIVERSITE D'OKLAHOMA

... nécessaire pour comprendre lectures et conversations. ANDRÉ MAUROIS de l'Académie Française

Toute la civilisation écrite résumée en 4 volumes. LA FRANCE CATHOLIQUE

Complet en 5 vol. 32.500 f Très larges facilités de paiement. Renseignements : S.E.D.E. 18, rue Séguier Paris 6e

Le FIGARO LITTÉRAIRE écrit : "Il est incontestable que le "Dictionnaire des œuvres" a sa place marquée dans toutes les bibliothèques - Davantage : chez ceux qui n'en ont point, car il est une immense bibliothèque à lui tout seul"

néo

l'homme même tient à tout, participe à tout. Après la matière, vient la vitalisation de la matière et dès qu'il y a vitalisation, il y a mouvement vers l'homme, dès qu'il y a vie il y a « hominisation » de la vie. Tout va vers l'homme, l'homme vient donc de tout.

Ainsi, l'homme n'est pas un gros morceau de l'univers mais l'histoire cosmique serait inorganique sans ce centre de l'homme, sans ce progrès acharné du psychisme. Est-ce là un résumé ? Ce le serait si la pensée du R.P. avançait selon un pointillé. Mais elle s'enroule autour d'elle-même, bondit, retombe, vire. Et elle avance portée par une expression qu'il faut apprivoiser avant de s'en servir. A vrai dire, ce n'est pas par goût du jargon scientifique que Teilhard de Chardin parle de « compression phylétique », d' « intensification de la convergence », ou d' « ultra-réflexion ».

Mais qui connaît un poète capable d'appeler un chat un chat et de dire qu'il pleut si, effectivement, il pleut ?

REVUES

Les flammes de Budapest

DANS toutes les revues, même les plus littéraires, la politique l'emporte ce mois sur la littérature. Les événements de Suez, mais surtout ceux de Hongrie et de Pologne restent au centre de l'intérêt et c'est surtout dans les revues de gauche que l'on s'interroge sur leur signification.

ESPRIT

« *Frappé à Belgrade en* 1948, *le stalinisme vient d'expirer à Budapest. La question est de savoir si le socialisme pourra ou non lui survivre, et à cette question nous sommes tous intéressés* » écrit Jean-Marie Domenach dans un numéro spécial intitulé « *Les flammes de Budapest* ». L'invasion de la Hongrie semble commander aux collaborateurs de cette revue une révision sérieuse de leurs positions. Des études d'une grande honnêteté intellectuelle font l'inventaire de ces positions et aucun des auteurs ne lésine sur l'autocritique, considérée comme un véritable examen de conscience et non une simple parade à la façon communiste. L'éditorial, où l'on croit reconnaître le style d'Albert Béguin, associe aux insurgés de Budapest leurs précurseurs de Poznan et de Berlin, alors qu'à l'époque « Esprit » avait manifesté son scepticisme sur le caractère prolétarien de la révolte berlinoise. Pierre Emmanuel, J.-W. Lapierre cherchent à analyser les motifs des erreurs passées et Emmanuel va même jusqu'à défendre certaines formes de la démocratie américaine et dénonce des assimilations commodes comme celles qui mettent sur le même plan les événements de Hongrie et ceux du Guatemala. Enfin l'article de Domenach est terrible, peut-être même trop, car il montre le triple échec du titisme, sur le plan politique, économique et intellectuel.

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE

Plus ambitieux qu' « Esprit » qui cherche à sauver du naufrage du stalinisme ce qui subsiste du socialisme, cette revue nous convie à poser l'ensemble du problème de la gauche. Le marxisme ne suffit plus pour la définir et Claude Nicollet est à la recherche d'une gauche dont « le marxisme ne sera qu'une composante », car cette doctrine « offre un incomparable instrument d'analyse » mais oublie que les « moyens d'agir sur l'économie sont nombreux et il n'en faut négliger aucun ». Ici encore, c'est Pierre Emmanuel qui prononce un réquisitoire impitoyable contre la mythologie de la gauche, c'est-à-dire contre toutes les idées reçues, toutes les doctrines acceptées aveuglément sans examen, simplement sur la foi de vieux textes, jadis révolutionnaires — mais que le temps a rongés depuis un demi-siècle. Pierre Emmanuel conclut en exprimant sa foi dans la jeunesse actuelle qui sait que « la politique présente est un rideau de fumée qui masque les vrais problèmes » et demande un réformisme conséquent : « refonte de l'économie, création de cadres nouveaux, développement des énergies naturelles ».

→

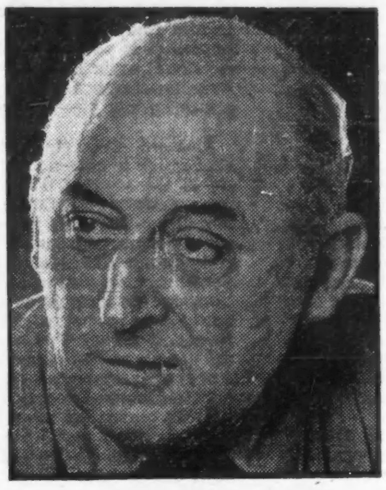
AMOUR ET SURRÉALISME

A lire certains passages du dernier ouvrage de Benjamin Péret, on peut se demander si les frontières ne sont pas illusoires qui séparent les conceptions religieuses de l'amour de celles de l' « amour sublime » qu'il entend leur opposer.

« *Il est peu probable,* écrit-il par exemple, que *Stendhal ait jamais éprouvé autre chose que l'amour de vanité et l'amour-goût, son penchant à l'analyse lui interdisant l'abandon complet, sans lequel aucun amour véritable n'est concevable.* »

Ou encore : « *Si l'amour, dans son acception la plus large, régit toute vie humaine, pour s'élever à l'amour sublime, il est nécessaire de tailler l'arbre exubérant du désir, à commencer par les branches les plus basses... Le sacrifice est indispensable pour qui veut entreprendre la conquête de l'amour sublime.* »

Soutane grise à l'ombre de la blanche soutane « papale » de son ami André Breton, Benjamin Péret n'a-t-il pas, depuis près de quarante ans déjà, assisté, sans jamais s'écarter de la stricte orthodoxie, à l'élaboration de tous les dogmes affirmatifs ou privatifs, présidé à l'initiation des néophytes et maudit un à un tous les excommuniés de cette étrange Eglise qu'est le groupe surréaliste ?



BENJAMIN PÉRET
Barbouillage freudo-marxiste

Shakespeare et Léo Ferré

La tendance actuelle est cependant injuste et fausse, qui voudrait réduire le surréalisme à un seul chapitre de l'histoire artistique du XX[e] siècle où ne figureraient que quelques noms, le souvenir de quelques brouilles et quelques « bonnes pages » d'André Breton.

L'influence de ce dernier est, en tout cas, évidente dans le long texte, parfois naïvement émouvant, dont Benjamin Péret a fait précéder son *Anthologie de l'Amour Sublime* (1). Ce texte, intitulé : « Le Noyau de la Comète », paraît en compagnie de ceux choisis par l'auteur et qui vont d'Apollonios de Rhodes à Léo Ferré, en passant par Shakespeare, Hölderlin, la Religieuse Portugaise, Saint-John Perse, Racine, Stendhal et Nerval.

Le thème de l'amour véritable, celui qui transfigure, qui « sauve » l'homme et la femme, emportés dans le tourbillon du bonheur-passion et leur permet enfin de « comprendre » réellement le monde dans lequel ils vivent, a permis de regrouper tant d'auteurs si dissemblables.

Or, si l'on décape — comme il convient de le faire aujourd'hui — le surréalisme du barbouillage freudo-marxiste qui lui sert de fard, on s'aperçoit que son effort et son principal succès auront été de réhabiliter l'amour doublement menacé par les notions d'intérêt matériel propres à la société bourgeoise et par celles — apparemment inverses mais profondément identiques — de l'amour « libre », pratique, hygiénique et désespérément médiocre.

Dans cette perspective, *Nadja* (2), d'André Breton, peut apparaître comme l'un des très rares grands romans d'amour de notre temps.

Moraline

On regrettera toutefois que le militantisme surréaliste de Benjamin Péret l'ait conduit à commettre certaines omissions dont l'une, au moins, est impardonnable : celle de Paul Eluard (surréaliste excommunié il y a quinze ans) dont l'admirable poème : « La Dame de carreau » devait, au premier chef, figurer dans une anthologie de l'Amour Sublime.

Les surréalistes ont protesté contre la « malhonnêteté intellectuelle » de ceux qui écrivent une histoire de la révolution russe en « oubliant » jusqu'au nom de Léon Trotsky. Il est donc juste de leur reprocher également des péchés d'omission qui sont aussi des péchés contre l'esprit.

Ce besoin pervers de juger des œuvres d'après ce que sont devenus leurs auteurs (« un vilain bonhomme ne peut pas faire de bonne peinture », disait Breton de Cézanne) n'est pas l'un des moindres aspects de la « moraline » dont souffre le surréalisme.

Comme beaucoup de maladies mentales, elle tourne vite au complexe de persécution. Benjamin Péret, par exemple, croit fermement que s'il n'a pu, pour sa part, accéder à l'Amour Sublime, c'est la faute de la seule société et non la sienne.

Tout autre était l'attitude de Thérèse d'Avila. Accusée de rechercher l'amour mystique pour se venger de n'être pas une véritable femme, elle se déshabilla devant ses juges ecclésiastiques et leur prouva qu'elle était belle et désirable.

Ce faisant, elle voulait également prouver que sa « quête de l'amour » était le résultat d'un choix de tout son être contre lequel ni l'opinion de ses juges, ni les pressions sociales ne pouvaient prévaloir.

A sa façon, Benjamin Péret ne se dévêt qu'à moitié devant ses juges. La société lui sert encore d'alibi pour s'excuser de n'être pas tout à fait lui-même.

Mais, après tout, les lignes constantes, profondes, réelles qui permettent d'apprécier la qualité d'un homme mènent toujours à l'idée qu'il se fait de l'amour. Quant à la façon dont il le fait, c'est une autre histoire, où le hasard et la chance ont, évidemment, leur mot à dire.

J.-F. CHABRUN.

(1) Albin Michel, éd.
(2) Gallimard, éd.

UNE GRANDIOSE ENCYCLOPÉDIE !
LES GRANDS COURANTS de l'Histoire Universelle
des Origines à nos jours
par
Jacques PIRENNE
Tous les temps, tous les pays en sept beaux volumes (chacun accompagné d'un atlas en couleurs) sur un seul rayon de votre bibliothèque ! - Le volume VII et dernier de 1939 à nos jours vient de paraître.
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

74.000 BOURSES D'ÉTUDES
SONT OFFERTES EN
1957
par les universités, les gouvernements et les organisations culturelles de
77 PAYS
Vous trouverez tous les renseignements nécessaires aux candidats :
- Adresses des donateurs
- Titres requis des candidats
- Durée et montant des bourses
dans
ÉTUDES A L'ÉTRANGER
Vol. VIII - 1956-57
500 francs
En vente à la librairie de l'UNESCO
19, avenue Kléber - PARIS-16[e]
C. C. P. Paris 12598-48
La librairie est ouverte le lundi et fermée le samedi

中國
LA CHINE
une magnifique
REVUE MENSUELLE
en couleurs.
Abonnement : 500[F] par an
EDITE EN CHINE
Texte français
A toute personne qui s'abonnera à la revue "LA CHINE", il sera offert un splendide calendrier semi-mensuel illustré de paysages chinois en couleurs.
ABONNEZ-VOUS EGALEMENT à
People's China 1 an : 600 F
Women of China 1 an : 150 F
Chinese Littérature 1 an : 200 F
LIBRAIRIE DU GLOBE
21, rue des Carmes
PARIS V
Envoi spécimen contre 76 f. en timbres ou 70 f. au C.C.P. ALAP nº 9694-67

DISCOURS PROPHÉTIQUES

En dehors des utopistes, tels Fourier, Saint-Simon ou Comte, qui annonçaient sans rire l'avènement prochain de la cité qu'ils rêvaient, le début du XIX° siècle abonde en écrivains pour lesquels le rôle de Cassandre avait autant d'attraits que la littérature. C'est l'époque où, achevant les *Mémoires d'outre-tombe* et sur le point de « descendre hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité », Chateaubriand proclame la fin du vieil ordre européen, la chute des monarchies et le triomphe inéluctable des démocraties. Parmi ces écrivains visionnaires à qui il suffit, tel l'oiseau-prophète dont parle Nietzsche, de regarder en arrière pour voir ce qui viendra, on peut ranger le marquis de Custine dont Pierre de Lacretelle vient de présenter des morceaux choisis avec une remarquable introduction (1), et son contemporain, le comte de Tocqueville, dont la N.R.F. publie les œuvres complètes sous la direction de J.-P. Mayer, un historien anglais qui s'est consacré depuis 1938 à l'établissement de cette édition définitive (2).

Ce n'est pas seulement leur naissance qui confère à Custine et à Tocqueville des traits communs, mais surtout leur situation de solitaires à l'intérieur d'une société dont les institutions et les mœurs heurtaient leur sensibilité. Conscients d'être *séparés*, et que le monde dans lequel ils vivaient était trop mal bâti pour ne pas tarder à s'effondrer, ils devinrent, par compensation, législateurs de l'avenir. Tous deux commencèrent par voyager en amateurs de spectacles, heureux de trouver dans d'éphémères exils le moyen d'échapper à une société qu'ils désapprouvaient, autant que l'occasion de se fuir eux-mêmes.

Mais non pour les mêmes raisons. Quand Tocqueville s'embarque à vingt-cinq ans pour les Etats-Unis, c'est pour s'épargner de prêter serment, en tant que magistrat, au gouvernement de Louis-Philippe dont la politique lui paraît conduire au désastre. Né dans une famille d'ultras, qui applaudissait au retour de la monarchie, Alexis de Tocqueville était au contraire profondément libéral et suffisamment clairvoyant pour saisir, dès 1829, le sens des fameuses conférences où Guizot visait à démontrer que l'histoire tout entière (et celle de la France en particulier) conduisait au triomphe des classes moyennes, et par là-même à celui des démocraties. Quand il quitte la France, c'est donc pour échapper à une famille qu'il sait hostile à ses idées et à un régime politique dont il se désolidarise. Mais c'est aussi pour échapper au « mal du siècle » qui le travaillait, note Sainte-Beuve dans les *Nouveaux Lundis*, comme toute la jeunesse romantique de l'époque. Il part pour imiter Chateaubriand ; à son retour, il publie quatre gros volumes qui font de lui non le frère de René, mais l'égal de Montesquieu. Car *De la Démocratie en Amérique*, c'est *L'Esprit des Lois* appliqué aux Etats-Unis.

Custine, lui, était d'autant plus disposé à reprendre le rôle de René qu'il ajoutait au « mal du siècle » celui d'avoir des mœurs dont il se crut marqué d'infamie jusqu'au jour où, à la suite d'un scandale public, il cessa de combattre ses penchants pour Sodome et passa outre la répugnance des salons. Un nouvel homme sortait de cette crise, moins douloureux et moins inhibé, plus lucide que jamais : renonçant à l'hyper-analyse de lui-même et aux gémissements romantiques, il venait d'apprendre à faire bon marché du jugement des autres, qu'il jugeait à son tour. Après s'être essayé à quelques romans qui eurent un médiocre succès, il visita la plupart des nations européennes et revint de Russie en 1843, avec un livre qui lui valut une renommée universelle : les *Lettres de Russie*. La France en était encore à la Russie des Encyclopédistes : un empire lointain dont les despotes éclairés séduisaient nos philosophes. Custine dressa devant ses contemporains un colosse redoutable qui s'apprêtait, en dévorant ses sujets comme Saturne ses enfants, à dévorer l'Europe. S'il annonçait l'insurrection des fils de Saturne contre leur père et la fin de l'empire des tsars, Custine ajoutait que la révolution continuerait le régime d'oppression institué par Pierre le Grand, sans que la Russie renonçât à la mission hégémonique qu'elle s'attribuait.

Pour avoir refusé de céder aux instances d'Apollon, Cassandre reçut comme châtiment le don de prophétie : plus sa clairvoyance serait grande, plus elle rencontrerait d'incrédules. Ni Custine ni Tocqueville n'avaient d'illusions sur le sort que l'avenir réserverait à leurs avertissements. En 1849, ministre des Affaires étrangères du prince Louis-Napoléon, Tocqueville savait que la France marchait droit au despotisme. La démocratie, dont il avait étudié les effets en Amérique et dont il suivait le progrès en Europe, lui paraissait déjà condamnée en France. Mais l'avenir devait encore lui donner raison quand, après le coup d'Etat du 2 décembre qui mit fin à sa vie publique manquée, il dit, parlant de lui-même : « Je vaux mieux dans la pensée que dans l'action, et s'il reste jamais quelque chose de moi dans ce monde, ce sera bien plus la trace de ce que j'ai écrit que le souvenir de ce que j'aurai fait. »

Au même moment, Custine, qui était pourtant revenu de Saint-Petersbourg en écrivant : « J'allais en Russie pour y chercher des arguments contre le système représentatif; j'en reviens partisan des constitutions », se ralliait à Napoléon III : Cassandre s'était laissé séduire.

(1) Marquis de Custine : *Souvenirs et Portraits* (Editions du Rocher).

(2) Alexis de Tocqueville : *Œuvres Complètes*, qui comprennent : *De la Démocratie en Amérique; L'Ancien Régime et la Révolution; Souvenirs*, écrits et discours politiques, correspondance (14 volumes). Une biographie de Tocqueville, par J.-P. Mayer, a également été publiée par la N.R.F.

Tocqueville a dit :

Sur la condition ouvrière

L'aristocratie manufacturière de nos jours, après avoir appauvri et abruti les hommes dont elle se sert, les livre en temps de crise à la charité publique pour les nourrir. Entre l'ouvrier et le maître, les rapports sont fréquents, mais il n'y a pas d'association véritable. L'aristocratie manufacturière que nous voyons s'élever sous nos yeux est une des plus dures qui aient paru sur la terre : c'est de ce côté que les amis de la démocratie doivent sans cesse tourner leurs regards, car si jamais l'inégalité permanente des conditions et l'aristocratie pénètrent de nouveau dans le monde, on peut prédire qu'elles y entreront par cette porte.

Sur la politique

Bientôt ce sera entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas que s'établira la lutte politique: le grand champ de bataille sera la propriété, et les principales questions de la politique rouleront sur des modifications plus ou moins profondes à apporter aux droits des propriétaires. Nous reverrons alors les grandes agitations publiques et les grands partis...

Presque toutes les bassesses que nous voyons viennent ou de ce que les hommes qui entrent dans la vie publique, manquant de fortune, craignent la ruine en quittant leur place, ou de ce que leur ambition et leurs passions sont tellement concentrées dans la poursuite du pouvoir, qu'ils n'envisagent l'idée de le quitter qu'avec une sorte d'horreur qui leur fausse le jugement et leur fait sacrifier l'avenir au présent, leur honneur à leur rôle...

Lorsque je considère l'état où sont déjà arrivées plusieurs nations européennes et celui où toutes les autres tendent, je me sens porté à croire que, bientôt, parmi elles, il ne se trouvera plus de place que pour la liberté démocratique ou pour la tyrannie des Césars.

Sur les Etats-Unis et la Russie

Il y a aujourd'hui, sur la terre — *Tocqueville écrivait ces lignes en 1843 !* — deux grands peuples qui, partis de points différents,

semblent s'avancer vers le même but : ce sont les Russes et les Anglo-Américains.

Tous deux ont grandi dans l'obscurité; et tandis que les regards des hommes étaient occupés ailleurs, ils se sont placés tout à coup au premier rang des nations, et le monde a appris presque en même temps leur naissance et leur grandeur.

Tous les autres peuples paraissent avoir atteint à peu près les limites qu'a tracées la nature et n'avoir plus qu'à conserver; mais eux sont en croissance : tous les autres sont arrêtés ou n'avancent qu'avec mille efforts; eux seuls marchent d'un pas aisé et rapide dans une carrière dont l'œil ne saurait encore apercevoir la borne.

L'Américain lutte contre les obstacles que lui oppose la nature ; le Russe est aux prises avec les hommes. L'un combat le désert et la barbarie, l'autre la civilisation revêtue de toutes ses armes : aussi les conquêtes de l'Américain se font-elles avec le soc du laboureur, celles du Russe avec l'épée du soldat.

Pour atteindre son but, le premier s'en repose sur l'intérêt personnel et laisse agir, sans les diriger, la force et la raison des individus. Le second concentre en quelque sorte dans un homme toute la puissance de la société. L'un a pour principal moyen d'action la liberté ; l'autre, la servitude.

Leur point de départ est différent, leurs voies sont diverses; néanmoins, chacun d'eux semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde.

Custine a dit :

Sur la condition ouvrière

Les fabricants sont parvenus à créer, au milieu d'une société qui se prétend libre, tout un peuple d'esclaves; et quand ces hommes, dont la manière de vivre est si contraire à la destination probable de toute créature humaine, sentiront que leur malaise devient tout à fait insupportable, quand ils seront las de se voir réduits à satisfaire dans leurs semblables des besoins factices que ceux-ci provoquent pour se rendre nécessaires à la société qu'ils dépravent, lorsque, enfin, le nombre de ces *hommes-machines* qui se multiplie nécessairement dans une progression plus ou moins rapide sera accru outre mesure, l'Etat, qu'ils surchargent, s'écroulera sous leur poids, et cette société si fière trouvera sa ruine dans ce qui faisait son orgueil.

... On s'indigne d'entendre appeler de la prospérité cette impitoyable richesse qui condamne la moitié d'une nation à l'abrutissement pour entretenir la corruption de l'autre.

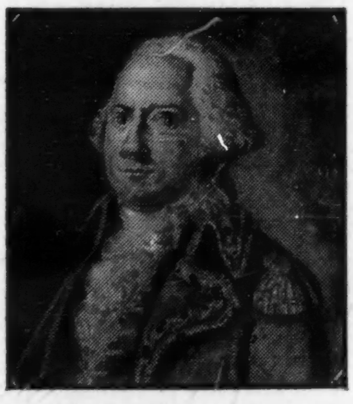
Sur la Russie de Nicolas Ier

La vue de ces automates volontaires (*il s'agit des fonctionnaires russes*) me fait peur; il y a quelque chose de surnaturel dans un individu réduit à l'état de pure machine. Si, dans des pays où les mécaniques abondent, le bois et le métal nous semblent avoir une âme, sous le despotisme les hommes nous semblent de bois ; on se demande ce qu'ils peuvent faire de leur superflu de pensée, et l'on se sent mal à l'aise à l'idée de la force qu'il a fallu exercer contre des créatures intelligentes, pour parvenir à en faire des choses.

Je ne reproche pas aux Russes d'être ce qu'ils sont; ce que je blâme en eux, c'est la prétention de paraître ce que nous sommes.

La Russie est la patrie des passions effrénées ou des caractères débiles, des révoltés ou des automates, des conspirateurs ou des machines; ici, point d'intermédiaire entre le tyran et l'esclave, entre le fou et l'animal; le juste milieu y est inconnu, la nature n'en veut pas. L'excès du froid comme celui du chaud pousse l'homme dans les extrêmes.

Plus je vois la Russie, plus j'approuve l'empereur qui défend aux Russes de voyager et rend l'accès de son pays difficile aux étrangers.



Le régime politique de la Russie ne résisterait pas vingt ans à la libre communication avec l'Occident de l'Europe.

Ou le monde civilisé passera de nouveau, avant cinquante ans, sous le joug des Barbares, ou la Russie subira une révolution plus terrible que ne fut la Révolution dont l'Occident de l'Europe subit encore les effets.

La Russie voit dans l'Europe une proie qui lui sera livrée tôt ou tard par nos dissensions. Elle fomente chez nous l'anarchie dans l'espoir de profiter d'une corruption favorisée par elle, parce qu'elle est favorable à ses vues. C'est l'histoire de la Pologne recommencée en grand. Depuis de longues années, Paris lit des journaux révolutionnaires dans tous les sens, payés par la Russie. « L'Europe, dit-on à St-Pétersbourg, prend le chemin qu'a suivi la Pologne; elle s'énerve par un libéralisme vain, tandis que nous restons puissants précisément parce que nous ne sommes pas libres; patientons sous le joug, nous ferons payer aux autres notre honte. »

Sur la politique

Par une fatalité qui semble s'attacher à ce qui doit périr, les vieux gouvernements, au lieu de prendre les symptômes de révolte qui les alarment pour ce qu'ils sont : des avertissements, ne voient le mal que chez leurs adversaires; dès lors, loin de remédier à la corruption de leurs propres agents, loin de se réformer eux-mêmes en remontant à la cause du péril, ils se croient en sûreté quand ils ont retardé le jour du combat. Encore s'ils employaient bien le temps qui leur reste !

VOS ENFANTS S'INTÉRESSENT-ILS AUX AFFAIRES PUBLIQUES ?

ON peut parler de tout et même de politique devant les enfants. A condition qu'on se donne la peine de leur expliquer ce que l'on dit. Car il serait dangereux que l'enfant ne comprenne pas exactement la pensée exprimée.

Si vous parlez politique devant vos enfants, n'oubliez pas :

- *d'expliquer les mots difficiles ;*
- *de toujours exposer votre point de vue comme une opinion et non comme une valeur absolue. Il est très important d'aider les enfants à avoir plus tard un « jugement » politique, et non pas de leur imposer des idées toutes faites.*

Mais comme le jugement se forme à base de faits, nous avons voulu donner aux parents une occasion de voir si leurs enfants (aux alentours de 15 ans) s'intéressaient aux affaires publiques.

Voici 20 questions que vous pouvez leur poser, et qui se rapportent toutes à des événements ayant eu lieu dans l'année. Nous avons donné trois réponses possibles à chacune d'entre elles. Une seule de ces réponses est valable. Notez le nombre de réponses exactes.

1) Le président du Conseil français est actuellement :
   a) Guy Mollet ;
   b) Pierre Mendès France ;
   c) Antoine Pinay.

2) Pierre Poujade, dont on a beaucoup parlé cette année, a dû sa célébrité à :
   a) la façon héroïque dont il s'est battu en Algérie ;
   b) une action politique au moment des dernières élections ;
   c) une médaille d'or qu'il a remportée aux Jeux Olympiques.

3) Les automobilistes français manquent d'essence actuellement parce que :
   a) les Américains ne veulent plus nous livrer de pétrole ;
   b) le trafic sur le canal de Suez est interrompu ;
   c) le pétrole du Sahara ne peut pas arriver en France.

4) L'Algérie, qui réclame actuellement son autonomie, est :
   a) un territoire d'outre-mer ;
   b) un pays étranger ;
   c) un ensemble de départements français.

5) Les députés français siègent :
   a) au Palais-Bourbon ;
   b) à l'hôtel Matignon ;
   c) au palais de Chaillot.

6) Le président du Conseil tunisien est :
   a) Mohamed V ;
   b) Bourguiba ;
   c) Ben Bella.

7) Ces temps derniers on ne trouvait plus de sucre parce que :
   a) tout le monde en a acheté à la fois ;
   b) il fallait faire des provisions en cas de guerre ;
   c) les commerçants ne voulaient plus en vendre pour faire des stocks.

8) Depuis quinze jours les enfants des écoles publiques n'ont plus de devoirs du soir parce que :
   a) leurs parents l'ont demandé à leurs professeurs ;
   b) il y a eu une loi du Parlement français ;
   c) les professeurs ont dit que ça leur donnait trop de travail de les corriger.

9) L'Union Française est :
   a) un parti politique ;
   b) l'ensemble de la métropole et la France d'outre-mer ;
   c) une maison de commerce avec l'Afrique.

10) Les élections ont eu lieu au début de l'année. Peuvent voter en France :
   a) les hommes de plus de 21 ans ;
   b) les adultes de plus de 18 ans ;
   c) les adultes de plus de 21 ans.

Politique extérieure

11) On parle beaucoup de la Hongrie depuis six semaines parce que ce petit pays a :
   a) subi un épouvantable tremblement de terre ;
   b) déclaré la guerre à la Russie ;
   c) fait une révolution.

12) Israël est un Etat indépendant qui se situe :
   a) en Afrique au sud de l'Egypte ;
   b) en Asie à côté de la Chine ;
   c) au Moyen-Orient au bord de la Méditerranée.

13) L'homme d'Etat anglais Churchill :
   a) est actuellement président du Conseil britannique ;
   b) s'est marié récemment ;
   c) est à la retraite depuis quelque temps.

14) Les initiales O.N.U. signifient :
   a) Organisation National d'Unification ;
   b) Organisation des Nations Unies ;
   c) Office National Universitaire.

15) 16) 17) 18) Voici quatre photos d'hommes politiques étrangers. Rendez à chacun son nom.

15
a) Eden

16
b) Eisenhower

17
c) Nehru

18
d) Nasser

19) On a beaucoup parlé de la déstalinisation. C'est :
   a) un nouveau traitement des rhumatismes;
   b) un changement de politique en Russie ;
   c) la mise hors la loi des partis communistes européens.

20) Depuis la défaite en 1945, l'Allemagne :
   a) a été annexée par les Russes ;
   b) a été colonisée par les Américains ;
   c) est séparée en deux Etats indépendants.

Interprétation

Quel que soit l'âge de votre enfant, si vous estimez pouvoir lui soumettre ce questionnaire, vous ne devez pas cesser de le considérer comme un jeu.

D'ailleurs les questions contiennent des pièges et il ne faudra pas vous étonner de voir votre enfant y tomber.

● S'il répond bien aux 20 questions et si vous ne l'avez pas du tout aidé, il y a de quoi s'étonner, car certaines questions ont été volontairement rendues difficiles pour un enfant.

Donc, ou bien votre enfant est exceptionnellement observateur ou bien vous parlez trop politique devant lui, et il est normal que lui aussi reflète une certaine déformation.

● S'il répond bien à 15 de ces questions, c'est encore un enfant bien informé pour son âge. Félicitez-le et cherchez avec lui les réponses aux questions où il aura échoué.

● S'il obtient entre 10 et 15 réponses exactes, c'est probablement qu'il s'intéresse aux affaires publiques, mais qu'il ne sait pas encore grand-chose de l'organisation du monde. C'est vous qui devez l'éclairer.

● S'il obtient moins de 10 réponses exactes, il y a plusieurs explications.

— Ou bien vous ne parlez jamais politique devant lui. Or, il y a peu de chances pour qu'un enfant, avant 17 ans en moyenne, s'intéresse spontanément à la politique.

— Ou bien vous parlez beaucoup politique, mais, par l'opposition qui caractérise l'âge adolescent, il refuse de s'y intéresser.

— Ou bien, il ne s'y intéresse réellement pas. Mais vous ne pouvez en tirer aucune conclusion quant à son développement ni à son attitude ultérieure vis-à-vis des affaires publiques.

● S'il n'a pas su répondre aux questions 1) 4) 5) 10) 11) 14) qui sont les plus simples, ne lui en veuillez pas, mais renseignez-le. C'est le minimum qu'un jeune Français doive savoir.

● Si votre enfant répond d'une façon erronée à la question 7), c'est sans doute parce que vous vous êtes vous-même affolé sur la question du sucre, et vous êtes responsable de son erreur.

● Si votre fille ou votre fils sont en pleine adolescence, ne vous étonnez pas de les voir parfois être systématiques dans leurs réponses. Si ce petit jeu devait avec eux tourner au débat, ce ne serait qu'un signe de plus du désir d'autonomie de leur âge.

Enfin

● Pour qu'aucune idée fausse ne subsiste dans la cervelle de votre enfant après ce jeu, prenez soin de lui expliquer pourquoi les réponses fausses ne peuvent être les bonnes.

— Ex. : Mohamed V ne peut être président du Conseil tunisien parce qu'il est Marocain, et sultan de surcroît.

● Ceux d'entre vous qui voudraient communiquer les réponses de leurs enfants à la psychopédagogue qui a établi ce questionnaire lui rendront service.

● Et si vous avez refusé de jouer à ce jeu avec vos enfants, dites-lui pourquoi.

Solutions

1 : a. — 2 : b. — 3 : b. — 4 : c. — 5 : a. — 6 : b. — 7 : a. — 8 : b. — 9 : b. — 10 : c. — 11 : c. — 12 : c. — 13 : c. — 14 : c. — 15 : c. — 16 : a. — 17 : d. — 18 : b. — 19 : b. — 20 : c.

FRANCK & FILS
80, rue de Passy - PARIS
habille la femme élégante

DERNIER CONSEIL: *L'élégance de la chaussure n'est obtenue qu'avec le*
MOJAU
SURNOMMÉ : *Le miracle en tube*
Avec ses 40 teintes, la mode est satisfaite
Création des Laboratoires MAXI

UNE PAGE AU FÉMININ

Seraph

CHAUSSURES ELEGANTES

prêt à porter

46, rue des Batignolles - PARIS (17e)
MAR. 23-86

SOUTIEN-GORGE - GAINES

Art & Création Paris

Vertige

Robert PICCINO

SEYSSEL (Ain)
Téléphone 35

SI la loi de 1920 était abrogée, comme certains députés le demandent, et remplacée par une réglementation intelligente du « droit à la libre conception »...

● SI la journée continue à l'anglaise était instituée et permettait à celles qui travaillent d'être libérées à 5 heures, à celles qui restent chez elles de ne pas préparer le « déjeuner du mari »...

● SI, en cas de divorce, le droit de garde des enfants était attribué par un tribunal pour enfants, plus compétent que le tribunal civil habilité seulement à juger des « torts » qui, souvent, ne signifient rien par rapport à l'enfant, alors que le tribunal pour enfants pourrait juger en connaissance de cause, après enquête sociale, médicale et psychologique...

● SI le Parlement ratifiait la motion qui vient d'être approuvée par quarante et un pays des Nations Unies, stipulant que le paiement de la pension alimentaire peut être exigé d'un homme qui est parti à l'étranger, et qui, de ce fait, se trouve à l'abri des poursuites...

● SI les vacances scolaires étaient réformées et mieux distribuées, moins longues l'été, et permettant aux enfants de partir à la montagne en février ou mars...

● SI le ministre de l'Education nationale pouvait abroger l'arrêté de 1887 fixant au jeudi le jour de fermeture des écoles, et le remplaçait par le samedi...

● SI les services officiels n'essayaient pas de convaincre les hommes que la vie n'augmente pas, alors que toutes les femmes constatent une hausse de 30 % dans leurs achats alimentaires...

● SI des crèches existaient dans tous les quartiers, où les jeunes enfants pourraient être laissés en toute sécurité par celles qui travaillent, au lieu d'avoir recours à la voisine ou à la concierge complaisantes...

● SI celles qui travaillent le samedi pouvaient trouver des magasins et des coiffeurs ouverts le lundi. Ou si les Grands Magasins restaient ouverts un soir par semaine, comme aux Etats-Unis, jusqu'à 9 heures...

● SI le ramassage des enfants par les lycées avait lieu dans toute la France, comme à Toulouse...

● SI les confectionneurs n'écoulaient pas en province les modèles qui ne marchent pas à Paris, comme s'il était interdit d'avoir du goût hors de la capitale...

● SI le lait était livré chaque matin, au lieu d'obliger toutes celles qui n'ont pas de réfrigérateur à aller le chercher dès potron-minet...

● SI la presse du cœur remportait un moins grand succès, prouvant ainsi que moins de femmes ont eu besoin de chercher dans la mauvaise littérature un refuge contre le réel...

...Alors, à la fin de 1957, le bilan de l'année ne serait pas négatif, et un pas de plus aurait été accompli vers le progrès.

RECETTES

FOIE gras, dindé, langouste, champagne... Soit, si cela est dans vos moyens et vous amuse. Mais pâté, poulet, merlan et piquette... Non. Nous préférons un dîner de réveillon original et savoureux, tout en demeurant économique. Par exemple, le « réveillon italien ».

LE DÉCOR DE LA TABLE. — Sur une nappe blanche, un chou aux feuilles ouvertes, où vous piquerez soit du houx, soit quelques nœuds de ruban rouge.

LE MENU :
La pizza du Tessin.
Scaloppina alla crema.
Dolce génois, ou mieux zabaione.

LE VIN. — Valpolicello et si possible vin de dessert (Vin Santo - Zucco dolce ou Malivasia).

La recette de la pizza du Tessin

● Préparer une pâte avec 350 grammes de farine et 15 gr. de levure de bière (achetée chez le boulanger), délayée dans un verre d'eau tiède ● La pâte doit lever dans un endroit tiède pendant deux heures et demie ● L'étaler ensuite sur une plaque allant au four en lui donnant une forme ronde d'un demi-centimètre d'épaisseur ● Faire un rebord plus haut et plus épais, humectez-la d'un filet d'huile d'olive et tartiner avec de la bonne moutarde ordinaire ● Recouvrir entièrement la pizza de lamelles de gruyère pas trop fines.

● Mettre au-dessus des tranches de tomates d'épaisseur moyenne et que l'on a salées un peu avant, pour en faire dégorger l'eau, poivrer ● Ajouter une forte pincée d'origan, quelques gouttes d'huile. Faire cuire à four très chaud 20 minutes.

Les scaloppine

Sont des escalopes de veau très fines, panées, cuites à la poêle et flambées avec un peu d'eau-de-vie sur le plat de service ● Réchauffer un peu de crème fraîche dans la poêle de cuisson et arroser. Exquis.

Le dolce génois

Est une génoise fourrée de crème au chocolat (crème au beurre légère, blancs en neige, parfumée de marasquin).

Le zabaione

Un dessert délicieux et original dont voici la recette :

● 2 ou 3 œufs par personne ● Une cuiller de sucre et 2 cuillers de marsala (à la rigueur vin blanc doux) par personne ● Vanille ● Mettre une casserole à chauffer dans un bain-marie, y verser votre préparation ● La travailler au fouet en tenant bien votre casserole ● La crème mousseuse monte, devient onctueuse et légère.

[LES RENSEIGNEMENTS CONTENUS DANS CES PAGES SONT LIBRES DE TOUTE PUBLICITÉ.]

REVEILLON

Dernière minute mode

SI vous n'avez pas prévu de réveillon pour la Saint-Sylvestre, il se peut qu'à la dernière minute une soirée s'organise.

Ces fêtes impromptues sont le triomphe des femmes prévoyantes qui ont toujours « quelque chose à mettre... » et l'agacement des autres qui doivent improviser. Or on trouve rarement en dix minutes une robe au point... et si on la trouve c'est beaucoup d'argent à sortir d'un coup pour un achat d'un soir.

En revanche, il est assez rare qu'une jeune femme ne possède dans sa garde-robe ni une petite robe sombre, ni une jupe large, ni un « haut » un peu habillé.

Voici trois possibilités pour compléter et rafraichir l'un de ces éléments, celui que vous avez déjà. Chacun de ces achats a l'avantage de constituer ce que l'on appelle « un fond de garde-robe », c'est-à-dire un élément dont on peut se servir longtemps, en l'utilisant autrement.

● Si vous avez déjà un « haut », cherchez une jupe large. Celle que nous avons photographiée est en cachemire mélangé laine et soie dans les tons dorés (17.000 fr., la même en velours uni infroissable 13.000 fr. Modèle Chloé chez Caren, 16, avenue Mozart).

● Si vous avez déjà une jupe habillée, cherchez un « haut ». Le haut de Balmain en jersey de soie va à tout le monde. 10.000 fr. (Boutique de Bal-

Habiller un sol, un escalier ?
Du classique, du moderne ?
Du linoléum, du bulgomme, du caoutchouc en tapis et dallages, des plastiques divers ?

Consultez :

PARIS-RUBBER

111, rue Lemercier (17e) - MAR. 32-79
Conseils et devis gratuits
PRIX SPECIAUX AUX LECTEURS DE « L'EXPRESS »

Vous avez envie de changer de coiffure

Il s'agit d'une décision importante qui peut modifier toute votre personnalité

Demandez une étude aux coiffeurs qualifiés :

CLAUDE ANTONIO, CHRISTIAN

qui sauront harmoniser la forme, le volume, le mouvement de votre chevelure avec votre silhouette et votre caractère

Ils vous coifferont chez Claude Dorin

Direction
CLAUDE ANTONIO ET CHRISTIAN

57, avenue Montaigne
BAL. 51-94 et 49-15

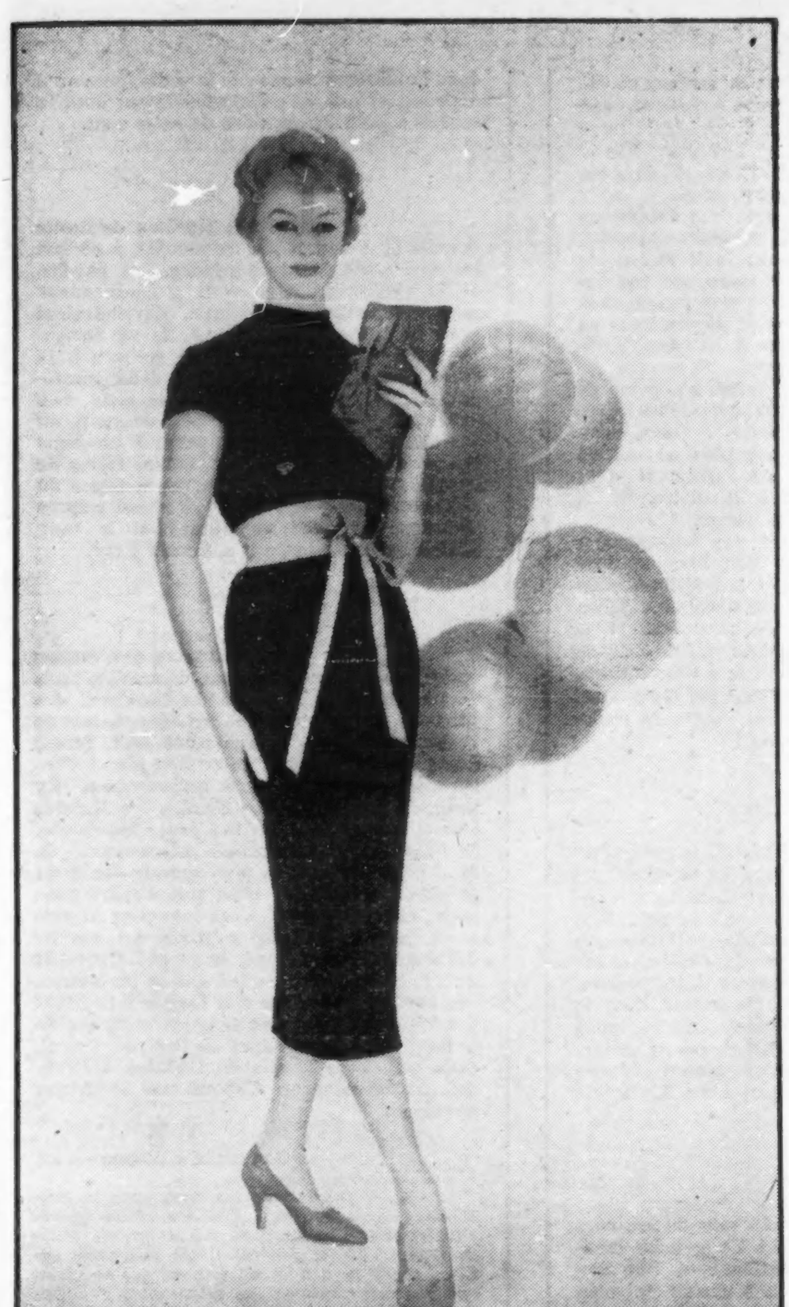
●

OFFRE SPÉCIALE
AUX LECTRICES DE L'EXPRESS

Une mise en plis
« D'ÉTUDE »
au prix d'une mise en plis ordinaire

Pour tous vos TRICOTS

LAINES DU BON PASTEUR ET DE St ÉPIN
40, RUE St DENIS - PARIS 1er - GUT. 86-30
QUALITÉ • COLORIS • PRIX



SI VOUS AVEZ UNE PETITE ROBE... SI VOUS AVEZ UN « HAUT »... OU UNE JUPE...
Les achats imprévus peuvent n'être pas déraisonnables.

main, 41, avenue François-Ier.) (Dans plusieurs couleurs.)

● Si vous avez une petite robe noire, elle prendra un air de fête avec : une ceinture de Jean Dessès en gros grain très élégamment baleinée, d'un ton vif (2.000 fr.) ; des chaussures de satin rouge et le sac de même tissu (5.500 fr. et 3.600 fr., Franck et Fils, 80, rue de Passy).

★

Dernière minute beauté

SI vous avez les traits tirés, ou « petite mine », deux formules pour remettre votre visage en forme. A une condition : disposer d'une bonne heure pour faire votre toilette et vous maquiller. Sinon vous vous énerverez et ce sera pire.

1. LE MASQUE. — Il est surtout efficace pour celles qui sont fatiguées physiquement. Pour rafraîchir le teint d'un visage jeune, le Strawberry d'Harriet Hubbard Ayer. Pour « lisser » un visage moins jeune, le masque Velva d'Arden.

Et si vous avez oublié d'acheter le produit qui vous convient dans l'après-midi, deux blancs d'œufs battus en neige. Pendant qu'il sèche, s'allonger dans le noir, les jambes en l'air, sans ouvrir la bouche.

2. LE TILLEUL. — La compresse de tilleul est surtout bénéfique aux visages crispés, nerveusement fatigués.

Faire une compresse très chaude, la renouveler plusieurs fois, puis masser longuement avec une crème douce en décollant bien les sourcils, en frottant bien le front. Puis se brosser les cheveux « en profondeur ». Il s'agit d'activer la circulation. Refaire une compresse pour enlever la crème. Enfin une compresse glacée pour resserrer les pores.

Procéder à toutes ces opérations si possible assise, déshabillée (attention aux marques de bretelles avec le décolleté) et dans un vieux peignoir qui ne craint rien, et si possible en bloquant porte, téléphone, etc...

Un dernier conseil : le seul moyen d'avoir un maquillage qui tienne toute la journée est de prendre son temps. Il faut prévoir une bonne demi-heure.

POUR LA TABLE ET LA MAISON
POUR VOUS... POUR VOS AMIS
CADEAUX
JACQUES
FRANCK
LE DECORATEUR DE LA TABLE
372, RUE SAINT - HONORE
(près place Vendôme)

PONT - L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

24 DECEMBRE (veillée de Noël)

C'EST une habitude funeste, dans certaines rédactions, que de changer le titre d'un article sans consulter l'auteur, et, par là, d'en fausser le sens. Le président du Comité pour la défense d'André Mandouze ne pouvait, certes, laisser sans réponse les accusations de M. Gabriel Marcel. Mais ma réponse eût été d'un autre ton, s'il n'y avait eu ce titre perfide : « Quand le dérèglement de l'esprit tisse les excuses de la trahison ». Ce mot « trahison » nous avait tous indignés. M. Gabriel Marcel nous écrit (1) qu'il n'y a eu personnellement aucune part. J'en éprouve trop de joie, en cette veillée de Noël, pour ne pas lui laisser les honneurs de la guerre.

C'est dire que je renonce à poursuivre la polémique : j'aurais eu beaucoup de mal à rentrer tout à fait les griffes. Deux points, dans la réponse de M. Gabriel Marcel, me paraissent pourtant un peu forts : que je sois un fauteur de guerre civile, c'est me donner bien de l'importance que de le prétendre, et cela semblera peu croyable. Quant à la haine que m'inspireraient les Français d'Algérie, je peux lui assurer qu'il fait erreur. Il ignore d'ailleurs que beaucoup, parmi eux, nous approuvent ou se rapprochent de nos positions. Je voudrais, enfin, rappeler à notre philosophe une évidence à laquelle je suis bien étonné qu'il refuse de se rendre : c'est lui-même qui nous a le premier attaqués, Mandouze et moi-même. Je m'interdis de répondre quand je suis seul en cause. Mais il s'agissait ici d'un camarade prisonnier. Le voici libre aujourd'hui : il saura bien ferrailler sans moi !

CE que j'annonçais à la fin du dernier « Bloc-Notes », ce que j'étais résolu à dire, je voudrais, ce soir, le reprendre, mais non dans un esprit de polémique. Mon dessein était de confronter un chrétien dit de droite, et un chrétien dit de gauche, en les supposant d'une égale bonne volonté et d'une entière bonne foi. Pourquoi se sentent-ils si étrangers, eux qui rompent le même pain ? C'est qu'il existe des races d'esprits différentes, des espèces antagonistes : ce qui les sépare irréductiblement tient à leur nature même.

L'homme de gauche part de principes et il attend de la politique qu'elle s'y conforme. S'il est chrétien, ses principes se confondent avec une parole qui n'a pas seulement été dite une fois, à une certaine époque, une parole toujours vivante (« Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas ») qui doit être prise à la lettre et dans sa rigueur et dont l'exigence est infinie.

Le chrétien de droite, lui, en politique, ne raisonne pas à partir de principes abstraits, il se réfère à l'expérience, aux leçons de l'Histoire qu'il interprète selon ses inclinations. Il croit lui aussi à la parole qui nous a été donnée il y a dix-neuf siècles, mais sa tendance est de l'adapter à ce qu'exige le gouvernement des hommes.

« Une nation, disait Rivarol, n'a point de droits contraires à son bonheur ». Pas même celui de disposer d'elle-même. Dans cette perspective, la religion non plus ne saurait être contraire au bonheur temporel d'un peuple, à ses intérêts, à sa gloire, et il importe même qu'elle les serve.

Cette pente ne conduit pas seulement à interpréter la parole de Dieu dans un sens favorable aux nécessités de la politique, mais à l'y incliner. On sait le rôle dévolu à l'Eglise catholique par l'école maurrassienne : il s'agissait d'éliminer le poison juif de l'Evangile et de rendre inoffensif le « Magnificat », tout nourri de révolte hébraïque. Quel parti Marx et Nietzsche ont tiré, contre le christianisme, de son utilisation !

EN vérité, ce qui guette tout chrétien sincère, de gauche ou de droite, c'est l'idolâtrie : « Mes petits enfants, suppliait Jean, le vieil apôtre, gardez-vous des idoles ». A gauche, ce sont des principes que nous avons la tentation de déifier, parce qu'ils nous aident à camoufler notre passion politique. A droite, c'est la nation dont le chrétien tend à faire une idole, et c'est aussi l'ordre, qui est le nom qu'il donne au désordre établi. Ces deux cultes coûtent cher en vies humaines : jamais trop cher. Le devoir est de ne pas compter.

MAIS que de nuances il faudrait introduire ici ! La gauche jacobine est farouchement nationaliste. Une certaine droite, quand elle a à choisir entre la nation et l'ordre... C'est Noël, taisons-nous.

J'ignore quel serait mon état d'esprit si je devais sacrifier la gloire et le bonheur de la nation à la doctrine qu'a enseignée au monde l'Enfant qui sera crucifié. Or il se trouve que la politique sanglante faite en notre nom et qui nous déshonore aux yeux du monde, est dans l'ordre humain une politique imbécile. Jamais un peuple faible n'aura plus bêtement usé ses dernières forces dans la méconnaissance de la seule force qu'il détienne, et qui est celle précisément dont la source a jailli du mystère de cette nuit.

ICI, le chrétien de droite devrait être attentif, il me semble, à ce que lui répète son frère de gauche. Les paroles de la vie éternelle, si nous y conformions notre conduite en politique, deviendraient pour la France les paroles de la vie temporelle. Dans l'ère atomique, le recours à la force, pour toute nation, les deux mastodontes mis à part, n'a plus de sens. Les événements ne se lassent pas de nous en asséner la démonstration partout où nous avons débarqué des soldats. O mes frères de droite, si vous n'y renoncez pas à cause du petit enfant qui nous est né, renoncez-y après réflexion et parce qu'aujourd'hui le sang d'Abel ne paie plus, s'il a jamais payé.

POUR nous, ce n'est pas cette considération qui nous détermine, mais le fait qu'à ce moment de l'histoire des hommes, nous demeurons les dépositaires de l'esprit qui s'est incarné cette nuit. Même beaucoup de ceux qui ne croient plus à l'Incarnation en demeurent responsables. J'y songeais l'autre soir à la réunion des Sociétés savantes organisée par le Comité Mandouze, en écoutant l'admirable intervention de M. André Philip : la plus grande faute du président du Conseil n'est pas d'ordre politique, elle ne tient pas à ses échecs en Algérie et à Suez ; sa faute capitale est d'avoir déshonoré le socialisme, en ce qui dépendait de lui. N'oublions pas, les uns et les autres, que chaque génération doit fournir à l'Enfant des répondants et des témoins capables de se faire égorger, au sens où l'entend Pascal, mais qui, hors le cas de légitime défense, doivent commencer d'abord par n'égorger personne.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

P. S. — *On me signale que, pour la troisième fois consécutive, l'hebdomadaire libéral « L'Espoir » vient d'être saisi à Alger, sur ordre du Gouvernement général. Cette saisie met naturellement en danger un journal qui ne vivait que des contributions des admirables Français d'Algérie qui le confectionnaient. Ces hommes, pauvres et courageux, socialistes et chrétiens libéraux, constituent bien, précisément, l'un des derniers espoirs qu'il nous reste de voir se réaliser un jour une communauté franco-musulmane en Algérie. Ils font appel à nous et ils nous donnent le numéro de leur compte chèque postal* (L'Espoir-Algérie, 1649-06 Alger). *Il faut qu'on leur réponde.*

(1) En page 2 : la lettre de Gabriel Marcel.

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, PARIS-VIII°. Tél. : ELY. 98-61

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique : 18 francs.
Italie : 250 lires.

Abonnements (1 an)
France, Union française : 3.000 francs.
Etranger : 3.500 francs.

PAR AVION
3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U. R. S. S., Yougoslavie.
5.100 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 fr.
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

Administration, publicité, vente :
37, Champs-Elysées, PARIS-VIII°. Tél. BAL. 19-68.
Administrateur : J.-F. Coblence.

HERVÉ RICHARD
27, CHAMPS-ELYSÉES ★ OUVERT LE LUNDI
SOLDES DE QUALITÉ
PARDESSUS importés d'Italie 7.900f
VESTONS depuis 3.900f
COSTUMES depuis 13.500f
PERCUTANTS